

ça ressemble
à un cartoon
tchouri comète surveillée
pour le bien de l'humanité accueillir la vie
matière organique accueillir des
champignons non hallucinogènes
japonais
de préférence
ça fait plus sérieux
en terme de cartoons
et de micro tchouri
tout est véritablement
un jeu de billes
des billes à dimensions variables
sur un tissu à textures variables
sur une langue infra-silencieuse
protection non garantie
des bulles et des micro lacs disséminés
autour desquels les chaises se renversent
que puissent se lire des lettres cunéiformes
au gré des branchages
network de bulles aquatiques
forme solide gazeuse apparente sous
ma bassine d'eau isolée en apparence
le berceau
d'un réseau
sans fil

kasala pour mon kaku ii
mvidi mukulu, l'esprit aîné, avait puni mon kaku d'une longévité absurde
kaku vieillissait, pourrissait mais ne trépassait pas pour autant
il se targuait d'être né en 1667, en 1756 ou 1786
une fois, il mourut même pendant trente minutes
et ressuscita comme si de rien n'était
protestataire de la première pluie, beau gosse
du haut de ses trois siècles d'âge
mon kaku avait le sang frais d'un jeunot

1

je ne me souviens de rien.

rien.

il y a un avant, noir, vide, silencieux.

après il y a ma tante qui me donne de la purée en imitant l'avion avec la cuillère à soupe.

à partir de l'avion, à partir de la purée, tout est net.

chaque souvenir est là, limpide, pur.

les odeurs des placards, des gens, de la nourriture.

les bruits, les chansons, les comptines, les voix, les rires, tout est là.

les couleurs, les imprimés, les fleurs, les pièces de la maison,

les jouets, le jardin d'enfants, tout.

mais avant ça, rien.

tout noir.

a.

en cette journée lézardée de déceptions où le bleu a quitté la mer pour envahir la colline
chaînes blindées dans l'amas minuscule minuit avorte le jour laissant la casbah à ses débris.

j'en appelle à la mémoire d'alger de ses comptoirs marins aux chars de l'occupation j'en
appelle à hassiba à djamila à didouche et à boudiaf aux ancêtres et aux amnésiques aux
violeurs de rêves et aux traîtres de toujours j'en appelle à chaque goutte versée à chaque
humiliation que jaillisse enfin la baie et qu'elle nous habite qu'elle ouvre nos paupières
assommées que se réveillent al anka et les diwans assiégés que s'ouvrent les seuils de nos
maisons et que s'élève le chant nouveau. que se lève le tgv expresse, qu'il ramène la brise de
tanger et qu'il amorce sa course de tunis à alexandrie et de beyrouth à istanbul. que s'ouvre
un jour nouveau et que minuit embaume de jasmin.

'le livre du large et du long' (fragment)

de ses deux mains, il prit de la cendre poussiéreuse,

qu'il versa sur sa tête grise en sanglotant très fort.

-

bonjour et salut

depuis toujours je bougeais pour comprendre

voici parmi les manières de raconter

une
j'étais jeune au départ
je ne connaissais pas ma taille
car je ne connaissais ni bien ni mal ni choses ni rien
car les serpents n'ont pas la connaissance
de la hauteur de la largeur c'est faux
car je n'étais pas serpent mais j'aurais
pu car je remarqu'cent fois +
mille tout est faux mais vrai
les serpents mesurent ce qu'ils trouv avec leurs corps c'est leur manière
d'être en vie et ce fût ma manière
voulant comprendre le monde avec mon corps écoutez-moi
j'aimais mon existence
et je m'agenouillais pour ainsi dire devant ce sentiment
il faudrait le comprendre
j'avais le don de moi sur terre
suppliant donnant détruisant
rendant ordonnant accourant
rencontrant trainant revenant
servant appelant rentrant
protégeant réglant je charbonnais ma
gueule entendant descendant sonnant
ébranlant courant jaillissant décochant
planant écoutant écrivant calculant
j'en ai vu sautillant déplaçant
titubant caressant bondissant parlant
noyant
j'ai reculé frappé flotté
je jure mes têtes mes morts
balançant écrasant vivant vivant dans quoi vivant
j'ai beaucoup mythonné
j'ai mythonné les jours
j'ai mythonné le corps
j'ai mythonné moi-même
sage gai triste en colère
m'ennuyant ayant froid ayant peur ayant mal faisant mal
vivement calmement vivement
je ramassais les os de petites créatures
mortes je calculais
les kilomètres parcourus par des insectes
hérissés de cils courts clairsemés
dans le pourri indéfiniment r'
résisteraient les fibres les nervures des feuilles

réduisant par
cisaille
les résidus en pate dans leurs petits intestins – ces insectes
que j'imaginai
et distribuais mes molécules au hasard par ma langue que je passais sur
les meubles dans la maison et sur les murs
les rues les bancs le métro sur les écharpes des gens le peuple
je voulais me répandre
souvent je téléphonais à mes amis pour leur dire – je n'existe pas
mes amis répondaient tu n'existes pas
car je n'avais pas d'amis
au hasard les voix des numéros disaient –qui êtes-vous
je répondais – je n'existe pas ils répondaient – oui
je répondais – et dites-moi pourquoi je n'existerais pas
ils répondaient des paroles que je rayais
je les rayais et je rayais les feuilles sur les arbres
que je croisais avec une aiguille
méchante méchante et je classais mes objets par ordre alphabétique et
je les détestais
j
me roulant
à l'intérieur de moi longtemps
et il n'y eût ni quête ni marais ni grain
ni inférieurs ni supérieurs ni sommet
ni capitale ni troupes ni majesté
ni ziguènes ni balance ni millions
ni kichta ni bombes ni jardin ni religion ni cause
pour me calmer
j'imaginai des asticots plus longs que vous et moi
dans les zones des aires de la nature
plus étendus que mon père et mes soeurs
ma mère et tous les cousinages des périmètres
il faut me croire à propos de moi je pensais du vide
la route était dure autour de moi
ma main ne possédait ni bien ni mal ni rien
chaque matin devenait pire car le matin ne possédait ni rien ni rien
les dimensions deviennent douloureuses
ceci blesse
ceci blesse
comme rien ne ressemble à rien tout ressemble à tout
exactement exactement je me le dis
la membrane entre la lumière et l'oeil
une chose sans forme déformée

je profite de moi comme une sécurité
profitant du vocabulaire
profitant de me comme une sécurité
profitant de me comme un profit
soudain les angles furent des angles et les pointes des pointes
je m'endormis
...

trains
le paysage défile comme un jackson pollock, vaches en pointillés, nuages étirés, taches
tournesols et rails déformés. la fenêtre froide se colle à mon oreille et j'entends tatactater la
bête humaine.
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.
je ne suis pas eva marie saint, je n'ai ni la mort aux trousses ni les baisers de cary grant. il
n'y a derrière la vitre que ces paysages de cartes postales, cette campagne d'avant-guerre,
ces empreintes ferroviaires : une vache, un château, une église, un âne, une vieille mobylette
ou un train à la retraite, de l'herbe à perte de vue, des champs de coquelicots, un village
suspendu, la dame-blanche, un mouton ou peut-être une chèvre, un autre coquelicot, une
jupe en corolle, une canette de soda, un plastique, une poubelle, un néon, un flash.
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.
je ne suis pas celia johnson dans brève rencontre à attendre jeudi prochain, jeudi prochain,
jeudi prochain, les amours interdites dans un petit café. il n'y a derrière la glace que d'amers
paysages qui se répètent et défilent et reviennent et repassent et tournent et recommencent
et les vaches se ressemblent et la neige dissimule les pas des loups, des ogres et des
sorcières.
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.
je ne suis pas marilyn monroe dans certains l'aiment chaud. il n'y a devant mes yeux que
d'immenses pâtis, rocailles et herbes folles que les cornes ébahies ruminent
méthodiquement.
tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum.
défilent les kilomètres, le nord est encore loin. cent-cinq virgule huit, nous arriverons
demain.

tu n'as pas abandonné la maison
c'est la maison qui t'a abandonné
ton pays
les bâtisses de ton enfance

ton village
ce bleu particulier
aux dernières heures du printemps
la terre de tes ancêtres
si tu t'en souviens
les cailloux placés là
qu'on replace
sans trop savoir pourquoi
et qui apaisent
qui rassurent nos regards pressés
cet arbre solitaire
au sommet de la colline
que tu n'as pas foulée de tes pieds

tu as habité le sol
sous tes orteils
nul ne prévoit
quand commence le voyage
quand il est temps de quitter
la colline
de cheminer
vers la montagne des autres
nul ne prévoit
où se dessinent les lignes
qui te séparent
de la géographie des autres
de leurs ombres
tu as habité
de tout ton être
la ligne
à traverser

quand on cherche
c'est avec les mains
qu'on observe
avec le corps ouvert
abandonné
à la montagne
c'est dans le mouvement
que s'enracine
la mémoire
dans le mouvement
que s'habite la courbe

ta maison abandonne
qui l'abandonne
s'émiette sur qui veut
rouiller son souffle
ta maison c'est là où tu transportes
ton enfance.

la poésie ne sert à rien
quand sonne le réveil, strident, brutal
et qu'il te faut bouger ton corps et ton courage du lit à la douche, au café insipide,
au garage, à la route, au bureau inutile
la poésie ne sert à rien . . .
quand tu déneiges ton pallier,
quand on te grille la priorité, quand on te raye ta voiture,
quand tu renverses ton café quand tu oublies, quand tu rates,
quand pressent les réunions, quand tombent les deadlines,
quand tu oublies de passer prendre le pain et les enfants
la poésie ne sert à rien?
quand partent les absents
de nos mémoires vides, de nos images effacées par la distance, le temps et les soucis
quand leurs visages deviennent flous vagues, pâles ou imprécis
la poésie, sert-elle à quelque chose?
quand crache la télé, du monde les infamies les guerres, les morts, les dictatures, les peurs,
la faim, la haine, le désespoir, la rage, l'horreur, la peine et les tortures
la poésie sert à quelque chose
quand sonne le réveil, sifflant, jovial
et que tu te sais vivant, présent, debout
dans ton espace peuplé de gens, de sons, de souvenirs
la poésie sert
à savourer ton café, à te foutre
des dates butoir, médiocrités et autres impératifs
elle t'entoure dans tes rires, tes pleurs et tes orgasmes
la poésie est un orgasme!

ce que j'aime de jésus
ce sont ses pieds délavés
et ceux de ses compagnons

- treize auréoles -
sur les icones abandonnées
du petit mont athos bulgare
je ne parle pas du figuier
- le figuier que jésus illumine -
ni de la roche en cascade
- ça ressemble plus au grand canyon
qu'à la galilée -
ces pieds finement délavés de jésus
me font penser aux peintures rupestres
du tassili
il n'y a aucun pied aussi finement
tracé sur les roches du hoggar
ce sont des silhouettes longilignes
suspendues
exactement comme le christ
suspendues figées et dynamiques à la fois
c'est un éclair
une allusion dénuée de logique
en apparence
on trouve ce qu'on trouve
surtout si c'est autre chose qu'on observe
ce que j'aime de l'astrophysicien
ce sont ses pressentiments
quand il dit peut-être
quand il dit que la statistique
a altéré la physique
l'a figée
vidée
désincarnée
quand il dit que la matière
n'est pas matière
que le temps et l'espace
sont hérésie
que nous autres humains
nous prenons trop au sérieux
à nous croire fragiles
à nous inventer puissants
que nous inventons des repères
que nous oublions les avoir inventés
qu'il faut lever le contrôle
quand il dit peut-être
rendre son âme à ton doute

il me semble difficile
qu'un mot-clé
puisse ouvrir quoi que ce soit
qui en vaille la peine
les mots n'ouvrent rien
véritablement
la fonction paralyse le mot
j'assume la statistique
paralyse
tout logiciel
par saturation

écrire
écrire c'est attendre. écrire c'est attendre que ça vienne. écrire c'est dépendre de quand ça viendra. écrire c'est se dire que ça ne viendra plus. écrire c'est se demander si ça reviendra un jour. écrire c'est regarder la page blanche. écrire c'est fermer l'ordinateur et retourner devant la télé. écrire c'est regarder la page blanche. écrire c'est fermer l'ordinateur et prendre un truc à manger dans le réfrigérateur. écrire c'est regarder la page blanche. écrire c'est tourner en cage et aller lire pour oublier. écrire c'est attendre. écrire c'est douter. écrire c'est penser que les prochaines lignes ne seront jamais aussi bonnes que les dernières. écrire c'est douter. écrire c'est hésiter. écrire c'est attendre. écrire c'est la main qui s'agite enfin. écrire c'est les doigts qui galopent enfin. écrire c'est les mots qui s'alignent, les phrases qui s'allongent, la feuille qui devient noire. écrire c'est les caractères des mots comme des notes de musique sur une partition. écrire c'est de la musique, un rythme, une cadence, un mouvement, une mesure. écrire c'est des chevaux qui galopent dans le crâne, leurs sabots qui tapent sous le bureau, leurs queues qui fouettent les idées. écrire c'est l'adrénaline qui monte, le poulx qui s'accélère, la respiration en attente, une apnée. écrire c'est dire aux autres de vous foutre la paix, de se débrouiller pour le dîner, de commander une pizza. écrire c'est maintenant ou jamais sinon ça passera et il faudra de nouveau attendre, de nouveau douter. écrire c'est un éclair, une brèche, une baffe. écrire c'est une transe, une extase, un délire alcaloïde. écrire c'est lire et se demander d'où viennent ces mots, de quel arrière-pays de la raison, de quel étage, de quel sous-sol. écrire c'est s'étonner. écrire c'est reprendre le texte et ses esprits, reprendre la cadence, reprendre le galop, tatactatoum, tatactatoum, tatactatoum. écrire c'est un train qui passe. écrire c'est être à bord de ce train et regarder par la fenêtre. écrire c'est le paysage qui défile et l'oeil qui tente de le capturer. écrire c'est peindre. écrire c'est être pointilliste. écrire c'est jouer. écrire c'est

jouir. écrire c'est jouer. écrire c'est silence. silence. écrire c'est des taches, des ronds et des couleurs devant les yeux. écrire c'est reprendre son souffle, soupirer, respirer. écrire c'est lire à voix haute les mots accouchés, lire à voix haute les phrases enfantées, dire. écrire c'est oser dire. écrire c'est parler. écrire c'est prononcer l'indicible, exprimer l'impalpable, figurer le vide. écrire c'est oser la poésie. et vivre.

5

il a fallu quinze pages pour écrire le mot papa.
je ne dis jamais ce mot.
au mieux je dis père car je ne m'adresse jamais à lui,
je parle de lui en narration,
je dis:
mon père était italien,
mon père est décédé en soixante-dix-huit,
mon père a rencontré ma mère à buenos aires,
mon père travaillait dans une agence de voyages,
mon père est parti vivre en espagne avec ma mère,
mon père avait deux frères et deux soeurs.
je ne dis jamais papa.
papa c'est enfantin,
papa c'est quand il est là devant toi
et que tu peux le toucher et lui dire :
tiens, regarde, papa, j'ai eu un vingt sur vingt en italien.
papa c'est pour lui dire : je t'aime papa,
pour lui dire : tu fais chier papa.

4

et puis il y a toutes les fois où il n'est pas là.
pas là quand j'ai perdu ma première dent,
pas là quand je suis entrée à l'école,
pas là quand je me suis pris une balançoire sur la tête,
pas là quand j'ai fait pipi au lit,
pas là quand j'ai dessiné un bonhomme avec dix doigts à chaque main,
pas là quand j'ai fait du vélo sans les roulettes,
pas là quand j'ai eu mon appareil dentaire,
pas là quand j'ai embrassé un garçon pour la première fois,
pas là quand j'ai eu de la fièvre,

pas là quand j'ai eu une mauvaise note en mathématiques,
un vingt sur vingt en italien, une heure de colle,
pas là quand j'ai voulu passer le permis,
pas là quand j'ai fui la maison dans la nuit,
pas là quand je suis allée en boîte,
pas là quand je suis rentrée trop tard,
pas là quand tout est rentré dans l'ordre,
pas là quand ma fille est née,
pas là quand j'ai rencontré mon homme,
pas là.

dans le jardin de rocaille
un homme muet danse
on ne sait l'oraison funèbre
un homme sourd dit-ton
sème des pas d'abondance
et des cercles solaires
il n'est pas né pour entendre
la déflagration du monde
y a-t-il un lieu échoué
sur une crête oubliée
où les nouvelles ne parviendraient pas
où les nouvelles ne se supposeraient pas
où les nouvelles ne se sentiraient pas
y a-t-il une brèche de temps
qui n'attende pas
de figer nos regards
sur les écrans asphyxiés ?
y a-t-il des yeux en ce monde
des oreilles en ce monde
qui soient nés
pour accueillir
en leurs âmes
l'obscénité
l'obscénité
l'obscénité
l'obscénité
l'obscénité
et s'en détourner
et ne pas s'en détourner ?

0

il paraît que, lorsqu'il est mort, certaines parties de mon corps sont devenues toutes blanches.

il paraît que, lorsqu'il est mort, j'ai demandé à ma tante si elle pensait que le sien et le mien étaient ensemble assis sur un nuage.

il paraît que, lorsqu'il est mort, tout le monde a beaucoup pleuré.

il paraît que, lorsqu'il est mort, une lettre a été retrouvée.

il paraît que, lorsqu'il est mort, cette lettre a été jetée.

il paraît que, lorsqu'il est mort, il dormait.

il paraît que, lorsqu'il est mort, il revenait à peine d'Espagne et toutes ses malles étaient encore sur un bateau.

il paraît que, lorsqu'il est mort, on n'a jamais pu récupérer les malles.

il paraît que, lorsqu'il est mort, il est allé au cimetière puis dans un jardin.

il paraît que, lorsqu'il est mort, il est devenu un citronnier.

il y a sur nos têtes une ombre verticale qui vibre

une ombre qui claque sur nos têtes

un sifflement clandestin

dans la plaine aride sur nos têtes

encombrées

et pendant que ça siffle que rien ne prévoit que ça siffle

que nos crânes bourdonnent

c'est un toit en béton qui accueille nos humeurs

nos flancs téméraires sur la plate-forme de fortune

la constellation larguée

dans le brouillard des sens

tu n'as pas abandonné l'épave poussiéreuse

des ombres verticales courent à lisière de dunes

tes yeux emmaillottés derrière la glace concave

protection anti uv non garantie

des touches noires à lisière de dunes

un solfège sans bruit

tu n'as pas abandonné l'épave poussiéreuse

une ombre verticale plantée dans la plaine aride

que tu irrigues de promesses

l'organe métallique qui vibre à lisière de poumon

sur la plate-forme de béton
où les musiques s'entrechoquent
protection non garantie
pour un totem de fortune.

2

il paraît que ça tient dans un vase.
eux, ils appellent ça une urne.
moi je préfère dire un vase, c'est plus floral.
il paraît que c'est ridicule,
qu'on se retrouve avec cette cendre grise entre les mains,
qu'on tient l'homme entier sans comprendre comment on est arrivé là
et qu'on ne sait pas quoi faire.
il paraît que c'est une drôle de sensation
d'imaginer tout un corps,
un corps d'homme,
sa tête,
son torse,
ses bras,
ses jambes
et toute sa vie,
tout un squelette
et sa chair,
tout un être d'un coup devenu poussière.
alors on le dépose dans la terre du jardin,
on se dit que c'est comme de l'engrais
et qu'avec un peu de chance
il deviendra une fleur, une herbe ou même un arbre.
alors on commence à l'arroser
et c'est bien mieux que de pleurer
et chaque jour on y pense,
on lui donne un peu d'eau,
on lui parle dans sa tête
ou parfois à voix haute,
ça devient un rituel
et c'est bien moins triste
que d'aller au cimetière
parler avec les pierres.

3

je ne trouve pas un seul mot, un seul sourire, une seule image au fond de mon crâne.
il a bien dû me parler.
il a bien dû me chanter quelque chose, une berceuse,
une petite chansonbête, me fredonner un air.
il a bien dû me donner à manger.
me chatouiller le ventre.
me caresser la tête.
me bercer dans ses bras.
je ne trouve pas la moindre miette de souvenir au fond de ma tête encombrée de détails, de
numéros de téléphone, de digicodes, de listes de choses à faire, de noms de gens sans
importance, de protocoles bureaucratiques, pas la moindre étincelle d'un passé ensemble.
deux ans de vie commune, vingt-quatre mois disparus dans le néant, l'oubli, le vent.

6

je lui dis souvent tu fais chier papa.
je le lui dis à voix basse, dans ma tête.
je ne l'ai jamais dit à voix haute, pas besoin,
s'il m'entend, il entend ce qu'il y a dans ma tête.
tu fais chier papa,
tu fais chier d'être parti si tôt,
d'avoir laissé maman toute seule.
tu fais chier de n'avoir pas été là
quand on avait besoin de toi,
de n'être toujours pas là.
il ne fait même pas l'effort de s'immiscer dans mes rêves.
j'aimerais me réveiller un matin après avoir passé la nuit à rêver de lui,
à rêver d'une conversation, d'une balade, d'un moment partagé.
je lui dis tu fais chier papa, tu pourrais au moins venir dans mes rêves,
on pourrait passer comme ça un peu de temps ensemble,
apprendre à se connaître, et mes rêves se mélangeraient à la réalité
et j'aurais enfin des souvenirs.
mais non, tu fais chier papa.

solitude 61

dans mon ventre se convulse un fleuve,
bougre et fainéant, sale et immense, lugubre et vilain,
un fleuve en état (avancé) de dysenterie . . .

solitude 71

nervosité de chien (?)
le fleuve s'ennuie à longueur de journée
il pleurniche sans savoir trop pourquoi
il pleurniche depuis babel, depuis ya noé et son déluge
depuis le prophète ezechiel, depuis la sœur abigaël . . .
sa morve décrit une longévité absurde . . .

solitude 52

nervosité de chien (?)
et la farce qui dégèle
entre deux rictus
je bazarde mon corps au premier venu
en arrière plan de ce ciel qui dégaina sa bave
enfin bref, je m'en vais aboyer avec les chiens
l'instant de l'éclipse solaire de katako-kombe ii

solitude 73

nervosité de chien (?)
et je revendique ma léprosité
et je revendique mon droit de vomir
et je revendique mes origines russes
et je revendique les extraits de mon corps
de mon corps démembré
comme il était au commencement . . .

solitude 32

je dors avec mes chaussures

solitude 28

mes dents dansent la polka
à force de mâcher ma propre viande

solitude 56

je mange je mange je mange
mais je ne me rassasie pas (bis)
devrais-je me manger?
manger mon sexe et mon ventre?
cannibalisme ou autocannibalisme
l'essentiel foutre dehors
ma famine aux allures de la somalie

solitude 57 die poesie der verzweiflung ou les vociférations d'un corps vide

. . . je cherche les débris de mon corps étendus sur les plages du désespoir, jambe gauche
n'existant que sur papier, ventre et bas- ventre à l'emporte-pièce, mains puant la

marchandise et mes aboiements n'arrivant même pas aux chevilles de ce ciel privé d'électricité, c'est-à-dire que je triche la vie qui me tient en tenailles au niveau des mâchoires, c'est-à-dire que je sers de déco à mon destin en sac poubelle, destin-batracien, destin-kipelekese, destin-tchanga medesu . . .
... peut-être qu'il me faut (dans l'espoir d'un quelconque salut) geindre et geindre en rémineur telle la dernière chèvre de ma grand-mère: beum, beum, beum . . .
... et dire qu'il n'y a point d'euthanasie pour les récalcitrants et ivrognes de mon espèce! et dire qu'il n'y aura point deux déluges successifs pour m'emporter dans ma bave, cela revient à dire que ya noé ne viendra pas deux fois, qu'on ne fera plus entrer dans l'arche sept couples de tous les animaux purs, le mâle et la femelle, cela revient à dire que les eaux du fleuve zaïre, ebale ezanga mokuwa, ne viendront plus lécher nos désirs de luxe et autres débauches dans les nuits étoilées de quartiers chauds de kinshasa et d'amsterdam . . .
... et entretemps, sans dieux et sans animal de compagnie, dé- pourvu du sel de la vie, mon corps-scolopendre traîne à même les plages du désespoir, en quatrième de couverture une douzaine de mes propres dents arrachées de force par des lémures et autres charognards de ce ciel privé de mazout . . .
... il me reste qu'à bêler telle tshela, la dernière chèvre de ma grand-mère julienne mua mwanza, telle tshela en mezzo-soprano: beum, beum, beum . . .
solitude 64 ou la nausée précède l'essence
je suis enceinte depuis 17 ans, 36 mois et 2 jours.
je fais l'amour avec le ciel. j'attends un mioche du ciel. l'enfant qui sortira de mon ventre ou le fleuve qui naîtra de mes tripes ou l'enfant fleuve que crachera mon corps-saligaud viendra avec sa viande remplir mes longues nuits d'insomnie . . . il répondra au nom de mzete ya mbila bazo kata ezo kola. je pourrais alors me targuer (à qui veut l'entendre) d'être le père et la mère de cette progéniture floue, de cette progéniture-scolopendre, de cette progéniture-crevaision et inutilement grotesque.

je te mange. tu entres en moi dans le silence de la poésie, en même temps que tout ce que nous avons dit précédemment, avec le premier verre de vin, et aussi avec le deuxième, tu entres avec les questions posées et les réponses données, avec les phrases pour faire bonne figure et celles à double sens, avec ta main qui effleure mon bras tandis que tu prends du pain, avec les pieds sous la table et les instants de doute, tu entres avec le premier service, avec le deuxième et le troisième, avec un autre verre de vin, avec un dessert, un café et l'addition s'il vous plaît, tu entres avec une promenade en direction du phare, avec les éclats de rire et les blagues un peu stupides, avec un baiser et la saveur piquante de nos lèvres qui s'entrelacent et se taisent toute la nuit. je te mange.

desaparecido
longtemps
j'ai cru qu'il avait
desaparecido.
« disparu »,
cela n'évoque rien,
un homme parti chercher des cigarettes,
jamais revenu.
tandis que
desaparecido,
pour l'argentin,
l'uruguayen,
le chilien,
cela signifie
séquestré,
enfermé,
torturé,
assassiné,
totalement effacé.
comme s'il n'avait jamais existé.
longtemps
j'ai cru qu'il avait
desaparecido.
mais il paraît
qu'il est mort en dormant.

une langue cunéiforme git
dans les branchages
d'un bois sacré
elle ne renferme aucun secret
qui se traduise en termes sonores
elle n'est la transposition virtuelle
d'aucun narcissisme
à peine un songe
un aménagement géographique
de ce qu'on appelle vie
il y a des arbres dans ma tête
autour de ma baignoire
parce que le cosmos c'est bien trop grand
loin de ma flaque d'eau.

r.

de mes cousins du toubkal j'ai la langue précise et claquante une peau à toute épreuve et le regard de thanina aigle insaisissable. dans ma montagne retranchée me parvient le chant de la source rouge l'écho de l'atlantique des îles en bordure et les sabots vaincus fuyant les amandiers. de mes cousins du toubkal j'ai le silence attentif sur les places du folklore, les cracheurs de feu, les mariages scénarisés, les culs loués et les hrira à deux dirhams. chez mes cousins du toubkal le luxe des miséreux achève l'andalousie et le misérable fait sa pose jambe tendue vers le cireur de chaussures. et lorsque comble de bons sentiments monarques à la petite semaine d'une fête de façade une mère de passage sirotant l'orange pressée à bientôt minuit une mère trouve beau le sourire de l'enfant courageux le sourire de la petite fille qui sur la place à bientôt minuit vend des mouchoirs en papier à la mère dont les enfants dorment déjà rêvent déjà quand la mère aime ce sourire grenade est à jamais perdue.

l'enfance vivait dans les toilettes d'une maison plus petite que la plupart des maisons sur la tapisserie des formes récitaient des extraits du dictionnaire que je prenais pour des images
si je pense aux larmes qui suivirent les bris et fracas, comment savoir quand c'est son tour de pleurer?
certainement qu'un dernier souffle signala qu'elle était décidée, alors qu'aucune autre sortie ne communiquait avec la chambre
à la voir je me suis dit : son œil est d'or et sa bouche un secret
on l'habilla d'une robe qui lui allait
on coiffa ses cheveux que j'avais coupés
puis l'enfant quitta sa cage et s'excusa d'un oubli
je me promène sans doute dans cet oubli-là
j'entends sa voix quand je regarde, par hasard, du côté où elle se trouve
parfois je ris sans le savoir

les enfants actés se préparent familièrement à verser dans l'acte de violence
par la vitrine des tasses brisées, l'attention ne faiblit pas
manquée se présente comme une image juste, à l'intersection de celles, des images ou des actes, qui sont des enfants

assez vivement, les petits pois sont blancs, leur solitude est un re-coin dont l'œil sait
quelque chose
pourquoi chercher des prétextes, quand déplacer la position ne résout rien ? mes
chaussures sont des classements, elles font entre elles comme la course

par emboîtements légers, je me présente aux plusieurs étapes d'une jeunesse fictive
le regard n'a pas de bras pour désigner ce qui arrive dépend de beaucoup ; puis c'est le col,
déplaçant la bretelle, qui indique une direction que la poupée suit
de la disparition je conserve les angles seulement. depuis qu'une alarme fut posée, elle
parlait de l'intérieur de son ventre
je ne me souviens pas d'un autre temps qu'il y ait eu, si bien que la manière dont elle me voit
constate, en fin de compte
je n'y suis plus
je ne suis pas là lorsqu'elle me quitte, je dors dans un train
je ne suis pas bien grande
comme il est dangereux parfois de contempler là où la face est réversible, il faut conjurer
ces moments-là
va savoir, s'ils existent.

ulyse
je reviendrai te donner un fils
j'aurai connu la guerre et comme on donne la mort
avec la rage intacte du nouveau-né
humain hurlant, à coups de crâne qui a saigné sa mère
je saurai comme on donne la mort, loin des dieux et de toute mémoire
alors que notre propre nom à déserté notre bouche
et que les guerres paraissent si semblables qu'il n'y a plus de camp
seulement une douleur à trop serrer la mâchoire
le sexe raide pressé contre le ventre
avec la peur d'être saisi là par la morsure froide.

on s'habitue aux écritures penchées où il n'y a plus d'enfants, lorsqu'ils sont devenus grands
et que leurs yeux reculent dans le visage

tu parles d'une image aux chaussettes tire-bouchonnées
la faïence n'a pas de pli, le corps est celui des étapes précédentes, avec le rire qui fut le son
qu'elle produisit
il y a le scandale d'une possession, le choc invité à ma table ; puis une autre partie
commence
nous nous occuperons du squelette, petit
je ne suis plus celle que j'étais comme je fus l'enfant d'une seule fois
la ronde des chaises, assorties, vides, sur lesquelles le programme n'assoit rien, refait la
disparition dont nous tenons les premiers rôles

kasala pour moi-même
j'ai décidé d'être heureux
de danser la rumba jusqu'à l'usure
de reprendre tous mes noms, bricoles d'antan
de demeurer l'enfant de la mine
et du chemin de fer
la mémoire familiale épousant la locomotive
l'exil dans l'œuf, l'éternelle solitude
j'ai décidé d'être insolent et désagréable
de cracher dans la soupe de ceux qui arrachent les dents à la vie
de pisser sur leur prétendue bonne foi
de glousser en guise d'insolence
et de me repentir, par la suite, auprès de l'esprit-ainé
combien de temps résisteront-ils?
déjà, ils ont fait de ce pays un mouroir
j'ai décidé de formuler des rêves
aussi vastes, aussi colorés, aussi grandiloquents
que l'espérance
des rêves somptueux
aussi baveux que la pluie tropicale
la seule éructant la malédiction
renversant tout sur son passage
furieuse et éternelle et digne de déluge
quoiqu'on ne fera plus pénétrer dans l'arche
le couple de tous les animaux purs
le mâle et la femelle
j'ai décidé de demeurer l'enfant du zaïre
de fabriquer des voitures à l'aide des boîtes de conserve
ou des cerfs-volants à partir des sachets
d'y accrocher un long fil

et de courir dans le soleil, de courir et de courir
jusqu'à ce que l'engin gagne le ciel . . .
lorsque le fil de raphia se rompait
le cerf-volant zigzagant se perdait dans le firmament
il ne nous restait qu'un sentiment de regret
j'ai décidé encore de rêver
non pas de marcher sur la lune
ou d'inventer une énième arme chimique
mais d'ouvrir une espèce de bar merveilleux
d'y bazarder non pas l'ivresse ou une quelconque beuverie
mais l'espérance
j'ai décidé d'être l'homme-orchestre de mon destin
moi-même à la batterie: kenny clarke
moi-même à la trompette: masekela
moi-même au piano: tapscott
moi-même à la contrebasse: mingus
moi-même au saxophone: sanders
voix de makeba en sursis
de me trémousser de l'aube à l'aube
et de fredonner pour ma mère ma'nanga et les étoiles
l'indépendance cha-cha

kasala pour moi-même
mwanza mbala
mwanza nkangi
serpent mâle
serpent femelle
radié du ciel du sommet
pour nonchalance, doublée d'insolence
je suis devenu par le grand hasard
mwanza nkongolo, l'arc-en-ciel
qui coupe le ciel en deux poires
qui arrête la pluie
et sa mégestion

j'aimerais écrire des phrases emboîtées comme des poupées russes. loger dans leur ventre
de bois creux, un secret peut préserver

une rose est dans une rose, une abeille dans une abeille
j'ai rêvé qu'on t'avait monté la tête à l'envers, si bien qu'il fallait te tenir l'épaule pour que tu
ne tombes pas, la tête renversée
celui qui ne dit rien, là-bas, ton visage parle pour lui. à chaque fois que je te regarde,
quelqu'un court sur ta coiffure

dernière phase
je te tends mes poings
chauffés à blanc
des poings d'émeutier de la langue
des poings d'émeutier de la fin
la faim du monde
qui parle en langage
dans le ventre de la terre
je te tends mes poings
frémissant d'assassinats latents
des poings d'illuminé
atteints de pyromanie profonde
au premier degré de la dernière phase
des poings de petit bout d'allumettes
brûlés vifs dans leur langue de bois
je te tends mes poings fermés
pour une fraternité ouvertement déclarée
la fraternité contre
fraternité qui doit contrarier leur rire
le tourner en trémolo
en sanglot long
sanguinolent
qui n'a pas les moyens d'une seule larme
fraternité qui doit mettre en évidence
leur panne sèche
tenez mes poings fermés de nouveau-né
devant rompre à tout prix
les barreaux du berceau
des poings chargés
d'un orage précoce
hérité d'un loa du feu
d'un loa du vent
des poings atteints de pyromanie profonde
au premier degré de la dernière phase

extrait de kana sùtra

dans le désir, il y a plus de cannibalisme que d'amour. un cannibalisme contraire qui aiguillonne le corps jusqu'à s'inviter à une bouche qui est sommée de le manger.

la voix qui parle en toi, laisse-la parler. laisse-la parler plus que de raison, jusqu'à ce qu'elle se casse et fasse écho dehors.

aux injustices coupantes, il faut opposer son poing dégagé de tout gant.

seul le saignement dentaire fera justice de la transparence du verbe.

tout visage est une fête, un panneau d'indication, vers le grand bal masqué de la planète.

à quoi sert la littérature sinon qu'à un deal, enfin un détour, pour mieux soudoyer dieu?

celui qui veut à tout prix se fonder, creuse sa tombe pour peu de sous. il faut creuser pour se fonder.

entre l'immédiate beauté d'un paysage et l'oeil englobant du photographe, il n'y a pas photo. devant la source qui creuse sa flûte et le son d'un poème-fleuve, dans l'union libre des cailloux, il vaut mieux avaler sa langue avec grand goût.

un seul mot peut gâcher en profondeur le bruit des vagues.

tout visage est une fête, un panneau d'indication vers le grand bal masque de la planète.

ce qu'il y a de flou porté par les regards en temps de drame, c'est qu'il existe une compassion qui puise sa source dans ses propres larmes, jusqu'à en devenir aveugle, aveugle-folle pour ses propres larmes de compassion.

ce visage qui fut le mien, frotté très fort au mustela, contient la somme des visages collés ; et le gâteau d'un moment revient avec les récipients troués

je les versais, je les versais

tu t'improvises, m'inventes une joie, si ce courage est le mien et que tu serres ma main fort, la couleur s'approche de plusieurs reflets à la fois

je forme avec la bouche le mot de quelque chose, je me déremémore, une trouée s'accentue

la bonne nouvelle
bon nouvel
depi mwen gade pye-w
mwen vle genyen lari
jwe pòtre tout vivi
yon lanmou pye atè
pye-w se bon nouvèl
ki fèt pou sa mache
pye-w se de mèvèy
ki fèt pou lòm sezi
cheri piga ou wont
si se la m-al remen-w
lanmou se chòvsouri
li jouke tèt anba
pye-w se bon nouvèl
ki fèt pou sa mache
cheri kite-m renmen-w
kote lòt neglije-w
mwen ka ba ou de men-m
de ba savon lave
kite-m savonnen pye-w
jouk lannwit kimen jou
en regardant tes pieds marcher
j'ai une envie folle de gagner la rue
jouer à ceux qui aiment rire
un amour aux pieds nus
tes pieds sont la bonne nouvelle
qui doit aller d'un pas sûr
tes pieds sont deux merveilles
ils sont là pour étonner les hommes
chérie n'aie pas honte
si mon amour s'amourache de tes pieds
l'amour est une chauve-souris
elle s'endort à la renverse
tes pieds sont la bonne nouvelle
qui doit parcourir le monde
souffre que je t'aime ma belle
là où les autres n'y trouveraient que mal-être (là où les autres te négligent)
je peux t'offrir mes deux mains
deux pains de savon de lessive

laisse-moi te savonner les pieds
jusqu'à ce que la nuit fasse mousser le jour

metamorphose
aller à rebrousse-poil
ainsi tu tounes au bord
d'un certain sens du monde
hier morpion en herbe
tu t'agrippais faute de fenêtre
tu t'agrippais dans une fente d'air
pour voir la vie au-delà du verbe voir
faire taire le bruit au-delà du verbe
parler
avec un verre à pied à la main
hier c'était hier
les rétroviseurs n'ont pas de futur
aujourd'hui
roi des animaux
tu as des griffes pour parapher l'éclair
tu as une gueule
pour faire saliver l'orage
qui gronde dans ton ventre
tu es lion peuplé de toutes les bêtes
tous les êtres et les forêts intérieures
tu es le lion intime
multiple
déjà le morpion en herbe
était tout aussi multiple
intime
non?
sauf que lion tu as le tambour
dans la peau
tes yeux rugissent sous la crinière
tes forêts chantent déhanchent
bousculent les nuages
cousus de fil blanc
ton cœur accouche des tambours
matin et soir
le big bang rêve de ton cœur
sauf que lion

tu as l'adhésion des grands vents
l'adn des miracles
ton cœur est étoile filante
qui échappe des mains d'un percussionniste
taré
ta peau est là
pour donner l'air
et empêcher que l'univers prenne froid
ta peau est le manteau du cosmos
tu écoutes les battements du monde
le big bang a la nostalgie de ton cœur

extraits de la migration des murs
ce n'est pas tous les jours qu'on parle des murs attention sujet tabou là-dessus, c'est tout le monde qui fait le mort
la question des murs
la civilisation des murs est arrivée à sa fin pour que les murs redeviennent viables, ils doivent tomber
les murs ont sur nous une longueur d'avance pas la peine de chercher le nombre de pieds que fait un mur quête sans niveau avec une bulle en profondeur l'homme, muté là dans le flou de son ponçage, peut s'atteler à mesurer les murs à l'aune de ses fémurs, pour comprendre leur évolution et leur marche dans l'histoire
les murs que l'on regarde à distance demeurent juste des murs de façade il faudrait un peu méditer sur les murs des maisons qui parfois sont sans fenêtre, ni porte de secours nulle vue qui ne donne sur l'humain
solide absence de liens, solide absence de ciment social des espèces et des espaces
fortement critique le cas clinique du monde au pied du mur de ce côté dur de la réalité des murs, c'est à la base la vie qui en sort écrasée
abordons le chapitre du monde, en gros, ce n'est qu'une histoire de murs
encore une couche de couleur et le mur se tape d'une vie plus que ferme les couleurs sont pour les murs effets spéciaux de maquillage sur les paupières
les murs ont des odeurs mais n'aiment surtout pas qu'on mette le nez dans leurs affaires cela ne sert à rien de diaboliser les murs le problème remonte à l'équerre, parmi d'autres instruments à géométrie variable les propriétaires, petits et gros, pèsent très lourd sur le dur marché des murs dès l'enfance de l'équerre, ils ont posé la première pierre, ils sont arrivés ensuite à imposer les murs comme seul horizon indépassable
qui a dit que l'équerre était l'enfance des instruments un instrument marqué à ce point au millimètre, saurait-il avoir une enfance
il existe une nouvelle migration beaucoup plus forte que celle des flux qui poussent le sang à bouger les lignes dans tous les sens des hémisphères une migration en dur qui massacre le

champ libre du cœur à coups de barre de fer
dans les rayons des services de l'immigration, il est loisible d'identifier les agents visibles
des murs, ce sont de vrais numéros, avec leurs code-barres d'hommes vendus au prix fort
sur le marché
les murs sont des preuves matérielles de la lourdeur de notre époque

ulyse
te donner un nom?
te donner un nom quand tu dances dans le noir dans des rues désertes avec de grands
chiens?
te donner un nom quand tu vas à la rivière en tenue de nuit sous un grand soleil ignorant les
hommes qui se sont perdus en croyant te saisir?
je t'offrirai des oranges
et pour les peler un couteau pas plus grand que le pouce
un couteau d'ivoire que j'aurai volé après la bataille
le présent d'un défunt à une autre femme
et il te faudra penser à elle, à ses draps froids, au trou dans sa poche à la place du couteau
je t'offrirai des brins d'herbe que j'aurai gardés longtemps sous ma semelle
qui poussent là où reposent les corps
et se dressent comme des sentinelles au point précis où s'achève la fuite

kasala pour mon kaku
mon arrière-grand-père, kaku, comme on le désignait affectueusement
avait longtemps vécu
il avait 105 ans; 120, 134, 142, 157, 169, 186, 192
peut-être même 2 siècles
mon kaku était tellement vieillot
à telle enseigne qu'il avait cessé de compter son âge
il ne se rappelait même plus dans quel siècle il était né
mon kaku avait l'âge du soleil
mon kaku avait l'âge du déluge
mon kaku, oui, mon kaku avait l'âge du fleuve zambèse
mon kaku avait l'âge du mississippi
mon kaku avait l'âge du danube
mon kaku avait l'âge du chemin de fer lubumbashi-ilebo
mon kaku avait l'âge de la nouvelle guinée (x 5)
plusieurs fois, mon kaku souhaita crever mais la mort le boycotta

chaque matin, on le déposait sur une chaise à bascule
dans la véranda, face au soleil
on le ravitaillait en nourriture à midi
au crépuscule, mon kaku tournait encore ses mâchoires
puis, on l'installait dans sa chambre
le corps, son corps, le corps de kaku ne fonctionnait plus
à force de vieillesse, il avait perdu de sa mobilité
seules sa voix et sa mémoire demeuraient intactes
kaku parlait sans frein
kaku racontait sa petite enfance à dimbelenge
kaku pérorait sur sa jeunesse mouvementée
kaku s'étendait longuement sur sa vie dans les mines de bakwanga et du katanga; kaku de
sa verve légendaire retraçait l'exode familial, égrenait la généalogie de mwanza-wa-
mwanza, rappelait à la mémoire le zaïre, s'attardait sur la première guerre du shaba,
évoquait lumumba, le massacre des creuseurs de katakelayi, les barbouzes de la deuxième
république . . .
blotti dans son rocking chair
une barbe-océan lui dévorant son menton
mon kaku devenait même prophète
il prédisait des républiques à venir, des étoiles incandescentes, des chemins de fer reliant
tout le pays, des villes enivrées de lumière, des populations ébahies
avec la même verve, le même engouement, la même bave, mon kaku parlait, mon kaku
parlait, mon kaku parlait . . .
(rires)
quelle nostalgie, quelle mélancolie, quelle solitude, quelle angoisse
nous, scolopendres, on est en train de lutter contre cette vie de chien
kaku, là-haut
entre ciel et terre
se marre de nous autres
kaku
kaku
kaku
kaku
kaku

si souvent qu'ils s'ennuient les enfants devraient dire : nous sommes les figurants d'un
parage de fiction. nous nous pré-promenons
allons-y gaiement, allons-y, ne refaisons pas les fous
j'ai reçu la bande audio d'un copain, à la fois proche et ses gestes sont les miens, quand aux
miens je m'accorde à ce que nous avons de commun

si souvent qu'ils s'ennuient les enfants devraient dire : nous sommes les figurants d'un
parage de fiction

un jour les muses poseront nues pour les poètes
un jour la poésie sortira du marché de la poésie
la poésie sortira de sa tanière
et prendra la route toute seule
comme une grande
ce sera un jour de fresque
un jour peint
sans chevalet
avec des nuances hautes en couleurs
ce jour se boira clair comme une source
se mangera par grappes
mûres de fruits
de beaux fruits qui exploseront de rire
dans le jus de la bouche
l'horizon se donne couché
en toute déraison devant la phrase
un jour viendra
où les muses poseront nues pour les poètes

ils sont venus par la mer sur de petites embarcations. ils sont venus avec leurs barbes
tressées et leurs yeux graves annoncer qu'un berger a volé une reine. ulyse les a rejoints
les armes à la main, son beau casque sur le crâne. mais avant de partir il a prêté serment.
que son âme soit maudite s'il devait être parjure.
il dit "retour" elle entend "départ", il dit "victoire" elle entend "solitude", il dit "à jamais",
elle répond "jamais".
alors, les vieilles femmes ont repris le cours de leurs lamentations.
les chiens, épouvantés, se sont rongé la croupe.
elle s'est vêtue d'un linceul.

le nom qui m\'appelle
je suis celui qui se lave les mains
avant d\'écrire
ne me demande pas comment je m\'appelle
je n\'ai pas de nom
je viens de là
de ce non-lieu qui cherche lune
pour s\'exhumer de son point d\'ombre
un nom d\'auteur me fait bien mal
parce que poète
ça m\'est égal
ni tapis rouge ne saura rendre
la justesse du sang qui me fait
passer
pour un vitrier qui vaut sa mort
je suis saigné
donc
je me lave
voilà mon nom qui vient de là

elle
donne-moi un nom, ulyse
donne-moi un nom que je puisse t\'attendre
je serai là, il y aura un miroir
et nous parlerons de toi, moi et l\'autre au-dedans du miroir
je la rejoindrai là, toujours un peu de biais, au bord d\'une chaise, à la manière des oiseaux
avec la douleur dans ma cuisse pour ne pas me perdre de ce côté du miroir
le matin je porterai mes boucles d\'oreilles
je les garderai peut-être même au lit si tu devais me surprendre au milieu de la nuit
mais si je n\'ai pas de nom comment savoir qui d\'elle ou de moi veille?

prologue
elle
tout ceci est de mémoire profane
les poètes ont tout réinventé
il fallait un homme
qui surpasse les dieux

et qui comme tout homme
loin de sa maison
si souvent en larmes
maudisse la mer vineuse
se griffe le visage
quand le poète est mort
dix autres ont pris sa place et ont récrit l'histoire
ainsi l'homme a engendré le mythe
j'ai cloué l'espoir aux quatre murs de ma cellule
il n'est pas de territoire plus vaste que celui de ma mémoire
j'ai creusé ses montagnes, vidé ses rivières
retourné les pierres de toutes ses murailles
en attendant le retour de mon amant barbare
cet homme qui rassemble vos voix
endure vos délires
et porte tous les masques
cet homme que vous appelez ulyse

couper les cheveux de grand-mère avec des ciseaux de couture se révéla fort simple, en
dépit des ciseaux qui n'étaient pas faits pour cela
de la lingerie démontée point par point, on compte les ronds aux noms effacés
le livre, multiplement annoté, les phrases dans les marges reprennent les marges du texte
je crois qu'elle parlait d'une poupée dont le corps était comme
momwey, c'est l'objet de mon trouble. avec lui, je m'imagine un compagnon qui me
rapproche d'autres noms que lui-même

assez de vie pour décider d'une fois autre, le cordon de la salle de bain, au bord du récipient,
maintient le chien dans son état initial
ensuite, les animaux disent « oui » aux enfants de conserve. ce que les armoires connaissent
de nos jouets, quand ils ont rejoint la colonie
suit le plan où l'on regarde, il y a plusieurs fois la même main à la pliure
pourtant, l'espace n'aperçoit pas de l'autre côté comme la poupée se tient et l'enfant croît
entre ici et la chaise assez vide, suffisamment lui revient pour céder une fois autre

allegria
quel est cet élan
c'est un mouvement de mort
mais c'est aussi
un jouissance pure de contenu.
quel est cet élan que tu prends dévalant
l'escalier, marches enjambées du souffle habituel
quand tu inspires « hi », expires « han » jusqu'au tremplin
de la rue ? – note que je ne demande pas
d'où il te vient ce pas dont la légèreté demande
que rien ne soit posé, pas même une question.
je voudrais le nommer en souvenir d'un dialogue
un peu fol où les mots s'emportèrent avec
les feuilles de la rame où ils étaient rangés
bouleversée par la bourrasque. – hors
de notre vue ! paroles incapables
de contenir l'émotion sans pathos du vent :
du vent car de quoi parlions-nous au juste
à coups de néologismes et de périphrases plus lourdes
pour saisir des nuances plus fines ? – de rien
voilà le clou. eh bien c'est pareil aujourd'hui
si je demande à quoi tu penses, tu t'accroches
de solide pour courir le long d'une vis sans fin
à quelle rampe, présence épaisse, pilier, n'importe
quoi empêche la vie de dériver : certitude ici
maintenant ou sujet de conversation. – rien !
d'ailleurs il suffisait de poser la question
comme on lâche une feuille devant les pales en bout
de ligne pour voir qu'elle s'envole au début
de la ligne suivante. – à l'instant où tu rebondis
sur le trottoir après la dernière marche
tu n'es qu'un photogramme et le paysage avec toi
gelé par la touche « pause » du magnétoscope
mais qui ne veut pas s'arrêter, tremble comme une feuille
ou on rongeur piégé qui gigote pour rejoindre
ses semblables. l'image aussi veut rentrer dans la danse
des images/seconde. quel est cet élan qui
frappe de vanité tous les dépôts, voitures garées
immeubles rescapés du bombardement de la nuit
et résolutions de réveil ? à tout point de vue,
qu'il soit extérieur embusqué dans le paysage
traversé aboli comme un sniper te tient en joue
pour venger l'univers à quoi tu joues ce mauvais tour

ou intérieur, ton point de vue privé de ses repères,
c'est un mouvement de mort, escalade et dégringolade
une soif inextinguible, un appel répété
au sacrifice (et j'en rajoute exprès), une surenchère
dans la dévastation. – mais c'est aussi
tout le contraire cet aller simple
que rien ne justifie. pas un plaisir
car ça ne donne rien et chaque instant te dépossède
du spectacle emballé par le rétroviseur
en rivant ton regard au tronçon de route qui fonce
vers toi. une jouissance pure de contenu :
l'idée visible de la danse dans le miroir
qui a mangé le mur derrière la rampe et vide
la piste de ses cavaliers apprentis trop inquiets
de leur pied droit sur place (temps faibles) et du gauche
en arrière de côté (temps forts) pour s'admirer
évoluant. disparus corps et biens comme toi
les parisiens d'une photo longtemps posée d'atget
par excès de vitesse ont-ils au moins connu l'orgasme
dans un éternuement ? – le stroboscope les ressuscite
en danseurs, en fugitifs, en fantômes pris sur le fait
le temps de reconnaître en eux tes frères d'armes
puis il faudra glaner d'autres images combustibles
brûler les meubles jusqu'à retrouver le dosage
explosif de l'absence, de la joie et du mouvement.

épilogue
le ciel est bleu; une
semaine; le ciel est bleu; un mois: le ciel est bleu; une année
entière:
il regarda le ciel et le ciel était bleu.

le magasin acmé
(lors de cette expérience john cage ou son équivalent s'assoira sur une chaise en bois et s'y
tiendra immobile et silencieux tout au long de l'expérience un ou qu'une comparse en fera le
commentaire)
(l'expérience commence avec john cage ou son équivalent, c-à-d n'importe qui, homme ou

femme, voire même enfant, s'asseyant sur une chaise simple en bois, le dos bien droit et pourquoi pas les mains à plat sur les cuisses)

en 1935. après quelques folles nuits très chaudes très sexe dans un hôtel d'arizona. m. john cage épouse mme john cage. en 1935 au coin de la rue de john cage il y a un magasin acmé vendant des aspirateurs. en 1935 mme john cage s'installe dans un nouvel appartement à new york city. le fait est que mme cage. l'épouse de m. cage. ne s'installe pas seule dans un appartement de new york city. en 1935. pour tout dire. quelques machines jouent déjà dans l'appartement de m. et mme cage mais pas d'aspirateur. le fait est que (comme tout au long de l'expérience, le commentaire s'interrompt, laissant juste john cage ou son équivalent assis immobile et silencieux sur sa chaise, rappelons-le, simple chaise de bois)

lorsqu'il se rend seul en 1935 au magasin acmé john cage a l'intention d'acheter une machine. la femme de john cage est restée seule à l'appartement de john cage et joue avec ses machines. un four électrique pourvu de boutons. une cafetière à cadran. la femme de john cage entretient de bons rapports avec ses machines mais malheureusement ni avec les lave-linges ni avec les aspirateurs. aussi la femme de john cage envoie-t-elle john cage en 1935 acheter quelque chose. une machine. un lave-linge au magasin acmé. aussi quand john cage s'introduit dans le magasin acmé il pense dit-il fermement lave-linge. cependant dit-il une fois dans le magasin acmé il arrive à john cage une chose bizarre. alors que john cage s'apprête comme n'importe qui à faire

(dans cette expérience, le problème sera de laisser courir le silence suffisamment longtemps pour qu'il s'installe, peut-être la solution serait de déterminer sa longueur au hasard, par un tirage aux dés par exemple)

sa demande le fait est que john cage a une absence. disons que la langue de john cage passe au trou noir. rappelons-nous que john cage a comme n'importe qui comme vous et moi comme vous et moi un trou noir dans la tête. l'expérience

(il va de soi que ces longueurs seront déterminées avant l'expérience, avant que john cage ou son équivalent ne prenne place sur une chaise en bois, le dos bien droit et, pourquoi, les mains à plat posées sur les cuisses, oui)

essentielle de john cage en 1935 au magasin acmé tient dans le fait que la langue de john cage passe dans son trou noir. de sorte que. se faisant. l'essentiel de l'expérience de john cage au magasin acmé a lieu dans le silence. même si l'on trouve aisément dans les coins du magasin acmé de 1935 différents modèles de lave-linges à bouton pressoir. même s'il est aisé à john cage de formuler sa demande. il se fait que john cage. le compositeur. un homme du bruit. du son. et de paroles. comme n'importe qui. n'importe qui. eh bien. il se fait que john cage. eh bien. oui. eh bien. il ne sait pas pourquoi. il n'a jamais su pourquoi. le fait est que. en 1935. au magasin acmé. il se laisse littéralement faire. de sorte que. alors que john (n'utilisons cependant pas plus de deux dés, ne tirons pas de longueur supérieure à 12" et inférieure à 2")

cage n'a jusqu'ici formulé aucune demande et qu'il ne formulera aucune demande. on. quelqu'un. lui présente à défaut un aspirateur. il s'agit d'un homme. on. quelqu'un. lui montre les capacités. littéralement époustouflantes. littéralement époustouflantes. dira john cage. plus tard. à la maison. à sa femme. d'un aspirateur. on lui dit à quel point il peut aller

vite et n'importe où. on lui prouve par a + b l'avantage de l'absence de levier et d'embrayage. puis on passe beaucoup de temps à attendre que. lui john cage. émette un avis. un

(peut-être doit-on cependant prendre garde au fait que deux longueurs semblables ne se suivent pas)

désir. un besoin. puis il existe une gêne devant son silence. en fait il existe une gêne devant le fait que la langue de john cage soit. eh bien. littéralement dans son trou noir. en fait personne ne sait le voir. en fait on soupçonne une attaque ou une dégénérescence. en fait on continue plutôt comme si de rien n'était. une poussière. dans le magasin acmé de 1935.

volette dans un trait de lumière. un insecte inconnu se pose sur la vitrine. on a mis en marche la climatisation. on porte l'uniforme du magasin acmé. la plupart des clients viennent en couple. plus tôt dans l'année, monsieur et madame john cage ont acquis un four électrique pourvu de boutons ainsi qu'une cafetière à cadran. en 1935 monsieur et madame john cage comme tout le monde veulent. et possèdent. de plus en plus. une griffe minuscule dans le parquet. eh bien. entre subitement dans la tête de john

(en cours d'expérience, il est aisé de suivre la durée des longueurs par la méthode des crocodiles, 1 crocodile équivalant à 1 seconde, 2 crocodiles à 2 secondes, etc., de sorte que, durant le silence, le ou la comparse de john cage ou son équivalent se récite mentalement et lentement le nombre de crocodiles tiré au sort puis elle ou il reprend son commentaire une fois le compte fini)

cage. dans sa mémoire. lorsque. plus tard. john cage évoquera l'expérience produite en 1935 dans le magasin acmé du coin john cage y pensera. ensuite john cage sort sa carte crédit. ensuite on le voit dans la rue une boîte d'aspirateur sous le bras. ensuite après avoir ôté l'aspirateur de sa boîte la femme de john cage dira qu'il est fou dingue. c'est tout. c'est tout ce qui s'est produit pour john cage une étonnante expérience dans le magasin acmé du coin. en 1935. toujours. une année phare pour john cage. une année riche en expériences. une année de plus sans lave-linge.

de la route jusqu'à västerås 13

la première partie de la route était segmentée.

il nous fallait descendre dans un supermarché

où les émotions attendaient au congélateur.

une lumière néonisée pesait sur mes paupières.

il était dimanche et peu de voitures remplissaient le parking.

il faisait chaud sur notre fatigue et la voiture beuglait sous nos bagages.

un grand chariot me conduisait par les rayons et je remplissais la corbeille.

ma fille courait de ses jambes et disparaissait dans les étales,

défiant sa babysit aux mains ballantes qui

d'aucune effusion de lèvres et d'aucune main

penchait en arrière,

alors qu'avec l'enfant il faut pencher vers l'avant.
je planais sans résignation sur mon impuissance à être auprès de
l'enfant et de mes achats.
les charges, les surcharges tournoyaient dans ma poitrine
et je n'arrivais pas à les évacuer.
mon cœur me signifiait que je ne savais plus me munir de gants
pour prendre la situation en main.
et dans le constat de mon incapacité
il fallait que je me laisse traverser
par ce qui me dépassait.
même ma voix n'avait plus la force de s'élever ou de restreindre.
je chuchotais pour me faire entendre
et j'étais sans mesure par rapport à ma disqualification.

chapitre
ho! ho! je te reconnais
moins de deux années s'écouler (passé composé), depuis le
moment où j'avoir (passé simple) le plaisir de vous rencontrer
ma pitié, je veux être le maître d'elle, et je veux bien
qu'on sache que je désavoue elle alors qu'on m'arrache elle
le dedans de cette maison a été fait très rapidement; le dehors
a demandé beaucoup plus de temps
j'étouffe elle, elle renaît. – seul vous
haïssez-vous, lorsque chacun aime vous
les brins d'herbes ne sont pas distingués facilement les uns des
autres
– je suivrai toi partout. – ne sui-vez point moi

ballade de l'homme mort
comme je marchais sur le promontoire
je m'aperçus que mon père s'était tenu là
au même endroit bien des années plus tôt
et son fantôme m'a traversé
alors que la mer furieuse implorait
mais il y a si longtemps que je suis mort
mort dedans mort devant et tout autour
si longtemps que je traîne mes chaînes

sur la crête de cette falaise au bord du vide
et que le poids du ciel toujours pareil
appuie sur l'armature de mon squelette
pour m'entraîner vers les précipices qui me hantent
quand je lutte au petit matin contre mon ventre
tous les matins toujours pareils
avec la mort qui me tend la main
moi tel l'enfant craintif
qui s'égare dans le labyrinthe
en une féerie triste au fond de sa tête
à travers l'épure oblique des regards
ici sur le rebond de la falaise crayeuse
car tout chemin même immobile
signifie pour moi une falaise compliquée
dont la pente mène vers la mer
vaste drap ondulant dans les fronces du vent
tissu étendu comme un catafalque
par-dessus des gouffres encore
et je marchais sur le promontoire
où mon père s'était tenu avant moi
tous les matins toujours pareils
quand son fantôme m'a traversé
au moment de la renverse de marée
qui happait les corps patients dans le jusant
alors je me suis agenouillé sur le sol
je savais que bientôt mon tour viendrait.

de la route jusqu'à västerås 14
dans la mesure où j'observais que ma tête était sur sa nuque productique
mais coupée du reste de mon corps,
je comprenais qu'il ne m'était plus donné de me joindre,
et que ma progression sans qualité devrait se référencer sur les arbres,
dans l'adjacence desquels il me fallait tourner pour exister.
le temps ajouté au temps m'avait rendue plus tendue,
plus négligente et soustraitante de mon corps,
qui ne se dénouait qu'à leur réchauffement
et ne se considérait qu'au vu de leur cousu.
je croyais que ma pesanteur allait se rééquilibrer sur leur poids.
j'imaginais que les bouleaux allaient me déployer mes intentions
à travers leur respiration tranquille.

mais j'observais qu'ils ne pourraient résorber ma déception.
toutefois, de jour comme de nuit, j'inhalais pour mieux m'imprégner d'eux et je continuais à
monter et à descendre leurs chemins.
ce qui se testait en moi de toxique portait le nom de vidanges d'émotion.
ce qui dégénérait dans mes chairs était autant de société que de privé.
mon corps était aux prises avec son bilan de prisons.
il se trouvait pendu à une lutte avec leur poing de fer.
j'avais peur que ceci ne connaîtrait de fin,
que ce n'était que le début d'une accumulation à l'infini
aussi longtemps que mon cœur accordait d'en être la roue
et mon tronc le réceptacle de ces excréments

pain confiture
le baromètre électronique prévoit un soleil rond
ce matin que j'ai soulevé comme tous les matins
dessous ma couette où j'avais enseveli mon rêve
je suis descendu dans la cuisine sous la lumière crasseuse
puis j'ai fait couler un café noir
tasse en main j'ai fumé une cigarette dans la cour
le ciel bleu cobalt se délavait par l'orient
pendant que la lune et vénus témoignaient en silence
dans la douleur du monde qui les ignore
à table je me suis préparé une tartine de confiture
que j'ai avalée sans envie en trois bouchées
j'ai réveillé les enfants tour à tour
la semence du jour était jetée
ne me restait plus qu'à la cueillir
sous l'œil grand ouvert d'un soleil étonné.

de la route jusqu'à västerås 17
où roulais-je à présent ?
par quelle main et de quelle façon étais-je désenchaînée de la journée?
pour combien de temps encore serai-je à même d'assumer ce sillonnement hors normes à
l'égard de moi-même vieillissante ?
que pouvais-je faire contre le détournement des caresses de mon épaule ?
le soleil oignait mon visage
mais son huile n'était pas retenue par ma peau.

que ma température interne était élevée
tenait à une déficience de mes énergies vitales.
la température de mon âme était depuis longtemps déjà
au-dessous de zéro.
j'étais radicalement seule et le seul ami qui me tenait à cœur
fermait sa promesse à clé.
la promesse entre nous était disgracieuse promesse,
ballotée entre resserrement et dilatation.
si c'était moi qui attisait ton membre, c'était toi qui attisait mon cœur.
les soleils étaient désengrénés de ma terre et divaguaient sur d'autres routes.
j'étais sous haute tension et je me sentais incapable de remuer la matière dans laquelle je
baignais.
mon espérance ne se rallumait qu'au toucher d'un soleil
qui ne dépassait pas la taille d'un pouce.
et il y avait une enfant aussi qui était, tout comme le soleil,
chaque jour continûment nouvelle.
mais sa vélocité gaillarde avait sur moi une avancée
de trois années de lumière,
de sorte que je restais seule,
bringuebalante sur ma personne

chapitre
il veut que tu (partir) avec lui.
la vie charmante, nous sou- la vie nous souriait, char-
riait. mante.
savez-vous quels formidables savez-vous quels dangers vous
dangers vous attendent ? attendent, formidables ?
je sors, puisqu'il fait beau = je sors, car il fait beau – je sors:
il fait beau – ii fait beau; aussi je sors. – qu'il fait beau! je
sors. – sors! – je sors: ne fait-il pas beau?
tu avoir (futur) froid, et aucun
esprit ne te donner (futur) des peaux pour te couvrir. oh! il
faut que je se hâter (sub. prés.) de t'aller rejoindre pour te
chanter des chansons

l\'envers (extrait 1)

nommer.

plutôt que ce que l'on tait, l'envers serait une manière de dire.

fausse douceur du poil de cactus, chardon, chenille.

harmonie précaire des familles.

affirmation de l'écart, piège de l'écrin ----- parfois la parole,
immatérielle.

parfois.

frêle appareil aux freins grippés. construction en terrasses que le marteau et le burin
décèlent

/ mur, dent creuse, anomalie originelle.

un instant, la puissance du mot perd l'équilibre — un instant seulement.

l'envers ----- une énergie à rebours /
que la concordance sidère

les cochons, les moutons, les vaches. fesses au vent, batifolent.

[comment peut-on encore manger du jambon ?]

circonscrire un espace ----- tu dis.

la frontière à portée de main, une échappatoire, une traversée.

tout le potentiel nécessaire à l'arrêt provisoire.

les mots que l'on ne prononce pas / rencontres inévitables / versants des montagnes.

l'envers partage-t-il avec l'endroit la tranche ou l'aplat ?

l'envers partage-t-il ?

si l'endroit est un lieu, prononce-t-il le non-lieu de l'envers ?

annonce-t-il la privation de lui-même ?

la trace.

l'endroit mordu, marqué comme au repoussoir. l'envers enfoncé, martelé.

qui de l'un conditionne l'autre ?

les cochons. truffes trifouillent la terre retournée. renouvellent l'espace
cultivable ----- avant d'être bouffés.

certains mots brûlent tout sur leur passage, emportent avec eux ce qu'il reste d'énergie vive.

l'exaltation / la guerre des boutons, betteraves, biberons.

l'envers souvent regarde l'endroit ----- avec l'effroi de celui
que rien n'étonne.

il marche avec le langage, dans le vent fou où même la fierté trépasse.

j'aimerais le croire immortel, irréversible. mais il suffit parfois d'un courant,
à peine une bourrasque, pour qu'il tombe sur le dos, carapace sur béton lisse,
pattes en l'air, impuissant.

l'envers n'a pas d'endroit. il vit au fond des strates.

[du présent, le passé / hors d'usage]

----- l'usure finit toujours par affecter le corps.

avec flamme et incertitude, sans romantisme mais avec amour, avec amours, avec toutes amours possibles, sans amour je meurs, qui ne meurt sans amour ?, toutes solitudes bues à la lie, avec plaisir, mais qui ne meurt pas sans amour ?, avec tous rêves, tous désirs, c'est élan, mouvement, au présent pour, ne plus refuser au rêve à l'esprit à l'âme aucun amour, amour à satiété c'est accepter et prendre rêves et, les prendre en pleine face, en prendre son plein poulx, son poing fermé, son poulx bat, son poing levé face à face à, face à face joyeuse et ouverte ce point du rêve de l'esprit de l'âme où tout se noue, dénouant kaku, renouant hanhaba, cartes abattues révèle l'éventail de l'âge, regarde, regarde, quelque soit l'âge relève de l'inertie, l'inertie aux orties, de plein fouet, embruns et vagues, s'y offrir, s'insinue et s'ancre, s'ancre dans le sexe les doigts dans la langue les bras partout le désir vient les doigts deviennent fébriles, fébriles doigts cachés tus, contenus, cette habitude de contenir, cette habitude apprise, la bienséance au cul, la chier, je veux mes doigts trembler, autour se nouer ma voix, cette gêne, le plaisir de cette gêne c'est celui de se savoir lu, tout nue lue, toute honte tue, muée goulée d'air, prise d'air et trou même matière : que soit lisible que j'émoie, que je ne suis pas morte, qu'est fugace, qu'elle est dangereuse la bienséance, il est fugace, futile, furet, furète, forêt, creuse le désir, s'insinue et soumet, s'insinue et s'enroule, s'émet l'amour, toutes les nuances des amours, qu'affleurent, épiquent, rossissent, allègrement mouvantes et présentes amours quand je croise, quand je crois, quand je croise le fer et embrasse le bois, le serre, l'enlace, vivante forêt, entre les troncs glisse, furtive, forée lèche le plancher, c'est comme je jouis, comment jouir petit je ne sais, n'y peux rien, jouir c'est grand, est un nuancier le plaisir, irisation nuances, aussi prismatique que sentir, tout un panel, une palette, un étal, jouir est une couleur, avec flamme et incertitude, je ne sais, n'ose, ne sais mais ose, ose lentement, lentement je ne sais alors lentement est déconstruire, tout ensemble, touchée, caressée, caressant déjà là, c'est cesser d'avoir peur, cette peur-ci à la baille, baille, c'est glou-glou, c'est très flou, c'est nécessité de cesser de fuir, cesser de fuir ce qui se sent, se sait, s'essaime, c'est, c'est savoir oser dire si j'aime, si je sais si j'aime, c'est desseller, déboulonner les statues d'où je les aies mises, démisées, remisées, fondues ces statues, coulent à nouveau dans les veines leurs laves, que le cœur soit, les socles sont vides, dans des jardins des socles vidés, les statues parties roucouler, les amours dans les coins, les mains, s'ébattent, s'éloignent, se carapatent, se séparent et se retrouvent dans les amours que je ne connais pas, quels amours connais-je ?

féerie
sept femmes nues
avec pour toute parure
un torque autour du cou

avancent vers moi dans la forêt
elles sont belles à se damner
les cheveux blonds ou roux
comme des traînes en allées
dans le vent qui se replie
elles chantent des couplets perdus
et ravivent les anciens dieux vaincus
celle-ci au visage couvert d'éphélides
se tient debout face à moi elle dit
"je t'ai reconnu. ton nom est colère "
elle entoure mon sexe de sa main
ses yeux verts arrimés aux miens
pendant que tous les corps s'enlacent
et que sourdent les murmures
je demeure immobile incapable de choisir
entre ma civilisation et celle oubliée
mais quelqu'un entaille mon poignet
lape le sang qui s'égoutte
avant de le répandre avec la langue
dans chaque orifice de mon corps
elle qui m'a parlé recueille ma semence
et la répand sur mon torse
avant de rejoindre le groupe lascif
me laissant stupide sous les feuillages
surveillé par l'œil à demi assoupi du hibou
semblable à l'œil de la guerre
des rires s'éloignent dans la pénombre
je devine encore une voix moqueuse
aube rauque et cristalline
écorchée sur la peau du monde
ce très long serpent vorace
la voix confuse me parvient par bribes
portées par le vent qui réunit :
"colère, tu continueras à rôder sur les chemins
jusqu'au jour où tu trouveras ton véritable nom"
mais déjà toute magie s'est égarée
au plus profond de la plus sombre des forêts.

à la voir en cette fin d'après-midi, la totalité, la voir, elle s'est arrêtée devant l'inscription qui
la donnait pour super, excellente, mémoriale

dehors, la fumée d'un champignon improvise la fumée qui monte d'une étagère
je ne peux dire si elle fut brève, ou bien s'échappant d'un plan extrême de netteté
à la voir échappée, le mouvement fut. à la fois c'est la nuit. les pleurs se tiennent en équilibre
au-dessus du drap vertical. les cils battent la fumée à la recherche d'un conflit plus extérieur
constante est un nombre incalculable de fois
je ne dis pas qu'ils constatent la disparition, je dis qu'ils ne sont pas sûrs s'ils la voient

l'envers (extrait 2)

l'envers cruel.

éborgne l'éclat du jour.

au pied du bouleau, le deuil.

désormais, il faudra m'arracher les mots.

à moins qu'ils ne tombent, d'eux-mêmes / rameaux secs, fruits pourris, vieilles peaux.

l'absence advenue.

une mort sans corps. une maison sans voix.

l'envers, c'est ça. l'extinction ————— de voix, d'elle.

il n'y aura plus d'autres phrases que celles déjà prononcées / inexorable effacement

————— du temps.

l'envers a connu d'autres heurts, d'autres lieux, d'autres rires.

splendeur sereine des forêts d'automne. nouilles au beurre.

sa place à table. [je ne sais pas dire « tu » à quelqu'un qui n'est plus]

la perte. immense. indicible.

l'envers / ce qu'on ne dira plus, ce qu'on n'a pas dit —————

----- les larmes ravalées, la force du cri étouffée, le vide où tout s'engouffre / même la mer, impuissante.

le silence de l'envers. enrobé de faux semblants.

continuer de manger, de dormir, de marcher.

l'envers-marécage ne phagocyte que l'intérieur.

mais il y a un avant et un après.

on peut nommer le pivot ————— le pilier n'est plus.

l'envers en a vu d'autres / ne verra plus rien d'autre.

l'envers-mortel / n'en finit plus de renaître.

poupées russes, palais des glaces. l'envers s'enfonce, dépasse, revient.

toujours le même air de rien.

chaque masque dérobe un peu d'allure à l'audace.

chaque fantôme sort moins nu du placard.

[le sommeil d'un long repos . . . manque.]

l'envers du deuil.

le quai.
ces lieux que l'on quitte — accompagnée.
ses mots incarnés dans la bouche d'un autre.
l'abondance de signes ----- dément l'abandon.
le fil noué au fil confirme.
clarté de la suite.
l'envers du deuil.
la présence au quotidien.
les larmes retenues / écoulées -----
----- dans la montagne, la nécessité du cri.
l'envers-rituel, l'envers-habitat / connaît le chemin.

en rangeant des affaires, je reconnus le regard de son chien dans celui de Clint Eastwood
c'était une tasse en porcelaine japonaise découpée, dans la tasse japonaise qui
les enfants furent les premiers
ensuite il y eut une perruche à laquelle elle disait : il est tard, rentre chez toi
elle avait peur quand j'étais seule et que la nuit tombait
le mois qui précède, elle se souvient que je l'ai appelée un soir, dans le parc désert ; les
lumières clignotaient mais j'étais ivre
lorsque s'effondre le meuble dans lequel elle range les tasses japonaises offertes par «
mémé » ; précieusement, je conserve les larmes où je les imagine

de la route jusqu'à Västerås 18
quant à mon orientation dans le temps j'étais de plus en plus perdue.
boutonnée à une section où le passé, le présent et le futur
s'accumulaient et transpiraient.
j'avais atteint la hauteur maximale de mon ancrage il y a bien des années.
à présent je rétrécissais à la dérive.
dans l'espace j'étais trempée jusqu'aux os et je peinais dans la bourbe.
quant à la question de mon devenir, j'étais incapable de répondre.
il ne m'était pas clair si le propulseur d'une vie désirée s'était arrêté,
ou s'il fallait espérer qu'un élan non encore identifié
se développerait.
j'en avais marre de moi comme instance organisatrice
et colonne vertébrale de mes journées.

mes épaules n'étaient pas suffisamment larges pour porter la charge
car ma désorientation et ma mutinerie étaient plus profondes que je ne l'estimais.

une visite chez le docteur

(lors de son expérience dans la salle d'attente chez le médecin john cage ou son équivalent
s'assiera sera muni d'un quotidien qu'il manipulera de loin en loin lors de l'expérience
proprement dite)

on est en 1935. on est chez le docteur williams. on a une cousine de mme cage en visite chez
le docteur williams. c'est une cousine bouclée de mme cage. c'est une cousine de new york
city. elle se rend à cette époque. en 1935. en moyenne 3 fois la semaine chez le docteur. le
bon docteur williams. il tient un cabinet dans le quartier de l'appartement de john cage. il
est aussi le docteur de john cage. lorsque john cage. un jour. décide d'aller chez le docteur en
raison de. disons. en raison de quelque chose qui cloche. mettons un trou noir dans la tête.
voilà. c'est ça. un jour john cage constate qu'il a un trou noir dans la tête. il

(il conviendra en fait de mettre au point une espèce de chorégraphie ou de pièce musicale
où l'on verra john cage ou son équivalent tout d'abord manipuler le journal comme il arrive
à tout un chacun de le faire on tourne simplement les pages quoi)

décide alors de se rendre au cabinet du docteur williams. d'abord dans sa salle d'attente. un
petit machin de 10 m2. on y a disposé 5 chaises 1 table des magazines et des journaux. il y a
là. dira john cage. dira plus tard john cage. tout ce qu'il faut pour se distraire. dira john cage.
le compositeur. un homme comme vous et moi. il s'installe un jour dans la salle d'attente du
docteur williams. il salue la cousine de mme cage d'une bise sur la joue. puis il s'installe
dans la salle d'attente du docteur williams juste à côté d'elle. tandis que 3 autres clients
lisent des magazines. ils attendent de passer dans le cabinet du docteur. du bon docteur
williams. et. tandis que machinalement john cage. juste pour avoir quelque chose en main.
juste pour avoir quelque chose en main. se prend un. pourquoi pas oui. journal. le docteur
williams. eh bien. entre dans sa salle d'attente et salue la

(puis au fur et à mesure de l'expérience lors des silences arbitraires ou déterminés par le
hasard john cage ou son équivalent ajoutera au chiffonnage du journal des bruits de talons
claqués au sol)

compagnie. et demande c'est à qui le tour. et rentre dans son cabinet avec celui ou celle c'est
à qui le tour. cette fois-ci une petite vieille. elle a du mal à marcher. elle a un ulcère à la
jambe. elle vient changer son pansement. elle vient se faire panser la jambe. elle vient se
faire désinfecter puis panser son ulcère à la jambe. désinfecter puis panser par le docteur
williams. le bon docteur. et. alors que. dans la salle d'attente la conversation entre john cage
et la cousine de mme cage retombe. alors que. subitement john cage joue avec le journal.
subitement. sans qu'on s'y attende. sans qu'on s'y attende. il y a le trou noir de la tête de
john cage. il fait des siennes. il fait. disons des siennes. de sorte que. john cage. compositeur.
subitement. en 1935. un journal à

(en fait john cage ou son équivalent pourrait aussi se lever de la chaise et pourquoi pas faire

un pas de danse en même temps qu'il manipule le quotidien)
la main. dans une salle d'attente d'un docteur de new york city. découvre les possibilités musicales. pour le moins époustouflantes. pour le moins époustouflantes. d'un simple quotidien certes épais. certes épais. mais. tout de même. pareil à. pareil à n'importe quel autre. de sorte que. de sorte que. on s'aperçoit très vite. dans la salle d'attente. que quelque chose. on ne sait pas quoi. en 1935 on ne sait pas quoi. pour le moins. perturbe john cage. non pas une nouvelle du quotidien. dira la cousine de mme cage. mais je sais c'est bizarre mais je me dois de te le dire. je ne peux pas ne pas te le dire. ma chérie. dira la
(une structure rythmique mêlant froissement de papiers déchirure du journal claquements de pieds mouvements du corps peut ainsi petit à petit apparaître s'arrêter reprendre de plus en plus frénétiquement)
cousine de mme cage. à mme cage. en personne. en personne. mais quelque chose venant du quotidien lui-même comme si. eh bien. comme si. quelque chose du quotidien lui-même. subitement. absorbait john cage. ton mari. ton mari. tout de même. dira. plus tard. la cousine de mme cage. à mme cage sa cousine. dans une cafétéria sur la 5ième avenue. de sorte que. dans la salle d'attente. eh bien. il y a comme un froid qui circule entre les clients. en fait un trou noir. tandis que le docteur williams. eh bien. fait entrer dans son cabinet le client suivant. un petit vieux aux sourcils broussailleux. il souffre d'une tumeur à la hanche gauche. il boîte en entrant chez le docteur williams. dans son cabinet. et. alors que l'entrée du docteur williams aurait pu. au moins. tirer john cage. le compositeur. l'homme littéralement fasciné. vraiment. par. disons. les hautes potentialités musicales du quotidien. au point que. rien. même l'entrée du docteur williams dans la salle d'attente. même l'entrée du docteur venant. judicieusement. disons judicieusement. rompre. disons. l'atmosphère. le climat de la salle d'attente. le sale climat. instauré. à son insu. à son insu j'insiste. par john cage en personne. l'individu souffrant. en 1935. d'un trou noir dans la tête. au point qu'il doive se
(en fait il serait amusant que john cage ou son équivalent soit 2 voire 3 tout un jeu de mimiques de regards de relations pouvant alors avoir lieu)
rendre. à l'insu de mme cage. chez le docteur williams. malencontreusement également le médecin d'une cousine de mme cage. une blonde bouclée. elle rend ce jour-là une de ses 3 visites semaine chez le docteur williams. elle est peut-être secrètement amoureuse du docteur williams. je crois qu'elle est secrètement amoureuse du docteur williams. dira john cage. l'homme qui. apparemment. apparemment. lorsqu'il reste seul dans la salle d'attente avec la cousine blonde et
(enfin c'est à john cage ou à son équivalent de voir)
bouclée de new york city. n'a même pas remarqué la venue du docteur williams puis la sortie du docteur accompagné cette fois d'une mère de famille et de sa fille qui renifle et qui tousse. elle a 5 ans. elle porte de hauts bas blancs. elle doit avoir la coqueluche. elle ne remarque pas m. cage. l'étrange manège de m. cage. maintenant seul dans la salle d'attente. maintenant seul avec moi. dit la cousine. plus tard. à mme cage. devant un chocolat chaud. quelque part dans une cafétéria de luxe 5ième avenue. à peine rentrée de sa visite chez le docteur elle sonne à sa cousine. elle sonne à l'appartement de m. et mme cage. c'est mme cage qui décroche. elle lui fixe un rendez-vous pour l'après-midi. quelque part sur 5ième

avenue. dans une cafétéria de luxe. elle n'hésite pas à dire à mme cage combien elle a trouvé étrange le comportement de john cage. ce matin. dans la salle d'attente du docteur williams. un journal quotidien à la main. elle le dit devant un chocolat chaud. on le sert ici dans de grandes tasses hautes et droites. on le sert ici avec beaucoup de mousse de lait. c'est le lieu favori de rendez-vous de mme cage et de sa cousine. elles peuvent garder ici. en 1935. leur chapeau sur la tête. et. en effet. elles le gardent. de sorte que. lorsque le docteur williams sort de la salle d'attente accompagné de la cousine de mme cage. eh bien. john cage reste seul dans la salle d'attente.

(oui à chacun de voir en fonction de ce qu'on sait faire en fait en fonction de son aisance etc. oui vraiment)

poursuit seul l'expérience singulière et magnifique vraiment que. depuis environ une heure. il tente maintenant. de sorte que. john cage. épuisé. littéralement. physiquement. par l'intense concentration que nécessite eh bien ce genre d'expérience. eh bien. finit par. disons. sortir de son trou noir. sortir de son trou noir. et. et quitte la salle. c'était donc ça qui était en germe. se dit john cage. une fois dehors. une fois rendu à la rue. c'était donc simplement ça. pas de quoi. vraiment pas de quoi s'inquiéter. se dit john cage. emportant avec lui un magazine. et 2 ou 3 quotidiens. impatient de poursuivre chez lui. un appartement de new york city. ses expériences. heureusement qu'il n'a pas vu le docteur. le bon docteur williams. qu'aurait-il eu à lui dire. heureusement qu'il a eu raison de ne pas inquiéter mme cage. heureusement que j'ai eu raison de ne pas inquiéter mme cage. se dit encore john cage. rentrant à vive allure. d'un bon pas. chez lui. au 3ième étage.

une défense de la poésie
cela se passe
ici
entre la sensation aiguë et le sentiment latent
entrant tu
as troublé le vieux jeu de l'âme
et du paysage
alors j'ai bien besoin de toi pour avancer.
quel bonheur te voir surmarcher
mon territoire, échanger quelques mots
insignifiants de passe avec les nains
du jardin. les figures humaines s'étaient tues
dans la partie construite du domaine
à la frontière à peine un vieillard retenait-
il l'attention en tranchant la queue d'une banane
affublée d'un code-barre avec un couteau suisse.
oui, dès la première sensation
la face visible annonce la couleur

le code du jour : la nature
de son lien avec la cachée. cela se passe
ici, non pas dans le « non-dit »
mais entre les vues du moment
du quartier tout à fait fidèles
et ce qu'elles couvrent qu'il faut dire.
un vérin hydraulique soutient la galerie
je m'y appuie, j'éprouve sa résistance
à chaque ligne. chaque ligne mesure
la distance entre le décor
constat que l'on dresse et son ombre
inventaire que l'on couche par écrit –
entre la sensation aiguë et le sentiment latent, entre
entre. or cette proportion capricieuse qui règle
mon débit maladif, le rythme, le débite
avait gelé dans les lieux familiers. tout un pan
gagné par le désert et ses nuits froides
et son vent-fou-que-nul-n'écoute-impunément.
le même manège : regards d'habitues qui s'évitent
préfèrent se rendre la monnaie des paroles de profil
murs et chaussée lustrés par la rêverie
pour la rêverie, sketches mille fois répétés
devant une assemblée de chaises. entrant tu
as troublé le vieux jeu de l'âme
et du paysage. l'air que tu déplaces en marchant
a regonflé les figures de cartes d'ici.
– cela nous fait un peu beaucoup d'images
non ? de quoi parlait le téléfilm hier soir ?
même pas compris si c'était un docudrama
ou quoi. – oui, tout se mêle ce matin
plutôt se juxtapose, une vue clap une autre
dosages inégaux de soleil, passants, voitures, ciment
que rien ne lie sinon l'analogie dont la raison
fuit dans la vue suivante. – au moins j'espère
qu'en les cousant tu cernes un peu mieux
ce qu'elles couvrent dans ta pauvre petite tête.
– en deux mots j'appelle ça le sentimental
alors j'ai bien besoin de toi pour avancer
d'une comparaison à l'autre ironiquement
naïvement dans cette lumière indirecte
cette « réalité » qui se cite elle-même
et se distance. car derrière elle, loin derrière
la réalisme et l'imagination piétinent

dans un mortel docudrama. – c'est tout ?
– c'est tout, j'ai trop parlé, c'est de ta faute.
maintenant changeons de terrasse
cherchons du silence mais dehors.

chasseuse-cueilleuse
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
nulle part est aujourd'hui mon pays,
j'ai été bannie de celui qui,
ses arbres ont disparu,
loin d'ici et de maintenant,
cèdres, bouleaux, baobabs, hêtres,
chênes, tilleuls, cerisiers, saules pleureurs,
quelque soir la terre,
sèche et humide, aigre, alcaline,
neutre,
tous les arbres sont
désormais ceux de mon pays,
nous allons vers, et vers
nous ne savons ce que nous trouverons
dans nos marches les jours passent,
comme passent les forêts, les plaines, les montagnes, les berges
et les plages, nues et découvertes, à découvrir ;
au seuil de la rivière, où d'une baleine fossile,
les fanons de pierre, un orgue de granit
nous laisse fragiles aux pieds de ses à-pics
c'est, avant la nuit, trouver le refuge nécessaire
des hommes et des femmes,
du feu,
ils insistent, nous reprenons
une orée, puis les bois, à l'affût,
des bois les bruits sont immenses
effrayants, bestiaux, bêtes et hommes, femmes et chimères,
barbares, possibles,
possibles,
la forêt, le sous-bois,
les clairs-obscurs, les diagonales enchâssées

de lumière et d'insectes,
incantations à, que sais-je,
monte la peur
de, que sais-je : c'est cela la peur,
affût de
et, eux quatre
me protègent,
nous marchons, et,
je, trompettes & chants, invisibles, nous élevons, la lumière tombe,
et des corps inertes de mes compagnons, leurs voix, unies, monocordes,
sont immobiles, crient et m'appellent, je
m'élève, les entends, disparaissent
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
je,
en l'air, suspendue, marche,
comme jamais je n'ai jamais marché
sentant le sol qui n'est pas,
plus, sous mes pieds,
je
au-dessus de la forêt,
offerte forêt à mon regard, vertige, vertige
des montagnes, des plaines déenroulées, et
je marche, les étoiles je les touche
et la lune et
je marche jusqu'au matin
dans le silence pierreux et scintillant
des étoiles
jusqu'à
jusqu'à parvenir là où
nous nous rendions,
je suis là, en une nuit,
arrivée
arrivée,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
dans l'air glacé, son souffle
la rend visible, la brume et la lumière,
naissant de l'est et du soleil,

la découpent, la découvrent,
gazeuse et aqueuse,
voilent, ouvrent, plissent et drapent
l'ailleurs le nulle part et l'inconnu,
la nuit mystérieuse d'où elle vient,
s'envole, poudreuse, la terre battue du chemin,
elle avance, se précise
sa demande, il la demande, me demande de
venir la chercher, venir ici, là où elle
immobile en mouvement se tient,
s'approche, vers moi,
sachant de moi que c'est moi
sa main sur mon épaule et son sourire,
qui vient
la chercher, la conduire,
l'enceinte passée, la ville, à travers,
endormie, ses détails découpés
par l'air glacé du matin,
jusqu'à la maison de qui,
de celui qui, de mon maître,
où mon vieux maître jaguar,
attend, l'attend,
silencieux,
silencieux, nous
dans la ville, avançant vers,
ce qu'elle sait, qu'elle ne connaît pas,
silencieux, nous arrivons
au devant de
là où il
l'attend, où, le seuil passé, seule elle pénètre,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
une femme-alligator
un homme-colibri
un homme-singe-araignée
une femme-cerf
un homme-boia
une femme-toucan
attablés, me dévisagent,
muets,
s'envisagent, muets, et d'un

seul mouvement, ensemble me
désignent l'escalier, m'enjoignent,
conjoint, de le gravir,
marche
après
marche
après
marche
après
marche
après
marche
après
le palier
la porte
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
entr'ouverte, par l'embrasement m'embrasse l'ancre
du maître jaguar, son contre-jour, son revers, son dos,
invisible face face à la fenêtre, ses mains croisées bas,
il regarde et écoute les grognements
du fleuve
dans lequel les siens voltent
face, sa face jaguarienne à nu : entrez
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
s'approchant, elle que
j'attendais, arrivée, enfin, là,
ni hors, ni dans
debout elle se tient
et hésite devant
bustes, socles, mains, troncs, visages, corps moulés, astrolabes, sextants,
octants, boussoles, alidades, bâtons de jacob, compas, lochs, azafes,
grand duc, hermine, ours brun, raton-laveur, serpents, suricates,
perroquets naturalisés, coquillages, pierres, lépidoptères et araignées
épinglés, pilons, bols, plats, assiettes, cassettes, pierreries, piécettes,
perles, coffres ouverts et fermés, bourses, sachets, sacs d'épices, de

pétales, de poudres, de pigments, herbes cueillies, ligaturées et
suspendues, plantes en pot mauvaises, à chat, vivaces, cultivées,
branches de cerisiers, pommiers, pêcheurs bourgeonnant brassées de
fleurs multicolores, ternes, poussant, vases à l'eau croupie, ciselés, lisses,
pleins, vides, bouteilles opaques et translucides aux liquides purpurins,
violets, verdâtres, pisseux, ocres, brunâtres, mélassiques, philtres, encres,
pinceaux, plumes,
crânes, os, coquilles d'oeufs, planches anatomique cartes enroulées et celles
déployées océans et cieux, mer de papiers jetés, laissés au sol, armures,
dagues, épées, sabres, pistolets, mousquets, étoffes, laines, fourrures, velours,
soieries, cotonnades, blanches, unies, colorées, aux motifs reprenant tout ce
qui se trouve ici,
à avancer vers,
bascule, mi-ellipse,
gravitaire, au demi-centre
je
me tiens, elle
serpente entre, louvoie,
écarquillés ses yeux dardent vers
moi
s'élance,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
nous,
nous, transportés, l'immédiateté de,
nous qui ne,
nos bouches sur nos bouches sur nos visages sur
nos cous et nos épaules,
renaissant, reconnaissant,
quelque
souvenir afférent à, au, là
aux, à nos corps
nous
embrasserrant
depuis, le temps variant, un nuage,
une ondée, une éclipse,
la nuit le jour,
transportés,
nous transportant, basculant, basculent
les fils, les trames, les
objets

emportés dans notre mouvement, nous
suivant, précédant, accompagnant,
immédiats, nucléaires, éclatant
sur le sol,
nous,
sur le sol, s'enveloppant de
nos, nous,
pulsatiles imprésents,
équationnels montages
jusqu'à
plus, nous
plus
qu'en nous cède
ce qui advient, que nous
nous liquistituons
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
heureuse, très heureuse,
je jaillis je m'écoule et coule et coule et coule, j'imbibe les draps et
me répands sur le plancher, indivisible et divisée, je m'écoule et coule
et coule entre les lames, vers la porte, sous la porte, je me glisse, me faufile,
je cascade, cascade, cascade, je bondis, saute, marche, marche, marche,
éclabousse de marche en marche, je me mêle à la chaux et imbibe le bois,
je cascade et me projette, je jaillis là sur un crâne, là sur l'astrolabe, là sur le
u d'une carte à demi-déroulée, j'imbibe le papier, l'encre se dilue, un lac se
dessine, cascade,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
je cascade, de marches en marches, cascade, la cire me repousse, elle me scinde,
gouttelettes, immiscible je goutte, je suinte, je jaillis, je m'écoule,
jaillis, explose, un lac se vide, je suis un lac et une fontaine, indivisible et
divisée, coule, coule, absorbée par les soies, le duvet, la laine, je m'étends,
flaque, au pied de l'escalier, je m'étends, je vibre sous des pas légers, des mains
en conque me recueillent et me portent aux lèvres, je suis lappée, on me boit,
la voix de la chasseuse-cueilleuse la rejoint alors :
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,

je suis dans leurs gosiers, je suis bue à la source,
je suis sur la langue râpeuse, je descends le long d'oesophages, je
pénètre des estomacs, des artères, des veines, circule dans des sangs,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
je bondis, bondis, libérée, jaillis, bondis, je m'étends, je flaque, flaque,
large flaque, je me réunis, suinte, goutte, gouttes dans la flaque, je
coule et suis absorbée, j'imprègne, je déborde, je mouille peau et
poils, j'inonde, les murs me retiennent, je monte, je monte, je jaillis,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
je défèrle, je cascade, je fais peur, on me fuit, je lèche pieds, mains,
meubles, flammes, feu, je grésille, m'évapore, j'éteins, en moi se diluent les
cendres, je flotte, me condense, suinte, retombe en
moi-même, je jaillis, monte, jaillis, cours, je saute, tombe, absorbée,
retenue, j'irrigue des corps, je glisse entre des doigts, je suis bue,
le seuil dont le coeur est la force,
son débit, sa douceur et sa rage
écoutés, tout se noue et s'emporte,
me hèle, dans nos marches les jours passent,
mêlée à la salive, la salive se dilue, je suis crachée, je jaillis, je suis bue,
je recouvre, j'immerge, j'emplis, je déborde, feu d'artifice liquide, je
gargouille, receuillie je bondis dans l'oeil qui m'observe, j'en coule,
j'inonde, je recouvre cuisses, ventre, flancs, seins, gorge de ma source, je taris,
je reflue, ma source s'endort,

la poésie de france

la france possède de grands artistes et de grands poètes. la france, ses artistes, ses poètes
ses plus grands artistes et ses plus grands poètes, ses plus grands artistes de ce siècle, ses
plus grands poètes de ce siècle, les deux plus grands poètes et les deux plus grands artistes
de france de ce siècle. la france possède les deux plus grands poètes français de ce siècle. ses
deux plus grands poètes vivants de ce siècle et ses deux plus grands artistes vivants de ce
siècle. le deux plus grands poètes de france écrivent des poèmes. la france possède une
grande poésie car la france possède les deux plus grands poètes vivants de ce siècle de
france. les deux plus grands poètes vivants de ce siècle écrivent des poèmes en france. les

deux plus grands poètes vivants écrivent des poèmes en français. la france possède des poèmes de grande valeur.

chapitre

dites-moi quel livre vous lisez =

quel livre lisez-vous ? dites le moi.

les jardiniers cultivent les fleurs,

taillent les arbres, et entretiennent les allées du parc

j'ai fait un livre; j'ai fait un tableau; j'ai fait un projet

– je vous demande si

vous parlez sérieusement, et pourquoi vous êtes venu. –

dites-moi s'il est vrai que vous m'en voulez. – pouvais-je savoir

si vous viendriez ? – j'ignore où tu vas

– même si vous (par-

tir) je resterais. – même si vous (partir), je resterai

hiver 1

regard perdu regard lointain force partagée claire assurance sensation du vrai se souvenir
d'une musique s'aimer juste ce qu'il faut pour aimer sentir s'éveiller un lien par éclairs
nécessaire cela passera se perdra endurer un temps long à le retrouver pour le perdre à
nouveau être d'accord pourvu que se trouve dans notre obscurité ce lieu que tant d'êtres
humains ont cherché qu'ils ont trouvé plus ou moins distinctement mais qu'importe à
chaque fois à chaque génération tout recommence avec le sentiment que cela n'a pas de fin
que l'univers ne pourra jamais finir tant que se cherchera en lui son cœur souverain –
l'éternité se rejoue – un don inépuisable – il faut s'approcher raisonnablement prudemment
d'un enthousiasme capable de nous pulvériser il faut savoir attendre se troubler se
découvrir aussi loin qu'il nous est donné de nous retrouver

état ii

neuvième heure s'empare de mon âme l'étrangère

s'acheminant dans l'hiver et la faim blême

au pas d'une porte là tu te plies dans la nuit

pour consulter ta vie celle transcrite

celle où tu grelottais d'aimer si fort
devant la porte close mesurais les heures
tu ne savais comment découvrir ton âme
ni accueillir la peine dans le cœur délaisse
passe la douzième heure consulte sa mémoire
pour en saisir encore l'agonie
revoir la mise en scène d'un désir décédé
le matin les surprenait écumant et rose
par la fenêtre bleue le corps gonfle de joie
et la belle endormie le jour l'étrangère
étrangere corps scarifie âme bleue
elle s'offre tourbillon au comble de l'été
légère la vague éclate à la face du ciel
bénis les cœurs dilates dans la lumière
cœurs égares dans la blanche maison là
bas en bordure de la mer où dansent des rayons
il y avait une garde secrète familière
cette impatience /lustres l'été
commençant été il allait finir tel
enfer des rêves exprimes
inaccomplis ne reste que la tension sourde
des cœurs ballottes de gares routières en
paradis cœurs éblouis dans le merveilleux
instant d'abandon inconnu étrange bleue
bleue la transe emporte l'âme incandescente
loin de la ville où se pavanent nos rêves lourds
d'avoir rêvé à haute voix échangé
leurs secrets au grand jour c'est la jument borâq
elle s'élève ailée ivre et tremble de s'approcher
elle me regarde dans l'âme et l'âme silencieuse
vainement le cœur ravive l'empreinte effacée
voilà qu'à nouveau ta vie s'étend dans le vide
dans l'œil qui cerne la tristesse de la bête
que tu interrogues elle ne répond pas
à terre le ciel manteau qui couvre mal
le soir c'est un saignement elle reste muette
transportée dans le vide de son âme guérie
se confond avec sa veine incandescente
incandescente mon âme / ...incandescente/ aurore
dans la paume de l'aurore cœur aimant
un galet se fendille comme aimant
sur la grève l'aurore distingue une intaille
remous roses et caresses portent le cœur à l'âme

aurores successives auront poli la texture
d'où vient que la nacre s'y dépose étincelle
au premier rai sur la grève parmi les galets
celui-là seul dresse au soleil dans le blanc
de l'été – vis-à-vis des chansons – terrasses
une saison nos âmes sont blanches de feu
sur la terrasse aveugle se réjouissent chauds vive
vagues et brises murmurent dans le bleu de l'intaille
ton regard /écho à la mer cœur aurore
aurore une puis l'autre les cordes lâchent celles noueuses
de maléfices... réintègrent l'œil bas le repaire
lorsque les deux amants se réveillent il fait grand jour
dans le secret de leur âme la table est servie
j'ai bien dormi /dit-il/ tu dors très bien /dit-elle/
c'est bon quand l'amour est violent comme tu le fais
je n'ai rien fait dit-il c'est un coup du destin
ce n'est pas mon corps et nous allons en mourir
pour l'instant les deux lits étaient joints la fenêtre
donnait dans le rêve à venir rose bleu et musc
l'été dans son apogée les enchantait
ce décor tombe les âmes sans cœur
se tourmentent à l'écoute la romance dénouée
et celles dans l'aurore au guet déjà mains noueuses

cinq mouvements de l'âme
grise cette voix
se terre
soucieuse
ô
a chanté
a pris
corps d'évocation
en silence
au
seuil
à l'abandon
s'étendre
pierre rivière
une porte
claire

cela n'a pas duré
rumeurs
dans le noir
sa voix se vide
amphithéâtre
saccade
cette écoute molle
là, où
nul écho ne renvoie
retour
l'œil se retrouve
miroir
au tournoi
lâcher l'instant
que sort désigne
au point du jour
s'épuisent
cette âme
à la tombée du jour
elle se tend
seule dans
le store
sa mémoire
ombre souvent
froide
blâme
au même moment
se détourne de
toi

si l'âne et le bœuf favorisent la prière des bonnes soeurs, qui a ordonné les douleurs de l'enfantement, ce désordre, dans le sang abondant ?
depuis toujours, une anxiété rattache les mères aux grandes figures du sacrifice (saintes, reines, vierges). les chèques, les espèces, les factures, le temps passé à préparer les repas (mon enfant sera-t-il assez gros ?). le linge qui sèche, les pas dans le couloir, le plaisir de voir le matin absorber naturellement le soir.
les enfants qui croient que maman éteindra la lumière restent éveillés, commencent quelque chose et ne finissent pas. a contrario, l'enfant modèle deviendra une plaie, ses cahiers sont trop bien tenus, le rouge et le bleu, soulignés. si plus tard il aide les sans-papiers, cela prouve que tout n'était pas joué sur les bancs de la messe.

les grandes notions de bien-être, bonheur, gentillesse, correspondent à la vertu des catéchismes, au sermon interminable du dimanche matin.

qui se souviendra d'un col repassé, de la jupe bleu marine, du petit bermuda à un âge où on habillait les filles en garçon ? dans cet accoutrement, on devine l'ennui terrible des jardins le dimanche après-midi, le bonjour aux canards, le circuit grinçant des enfants et vieillards, on l'entend.

la plus belle journée renvoie à la clarté d'un moment éternel, à travers lequel on imagine la rencontre d'un père et d'une mère avant la conception de l'enfant, dans un décor mélancolique. un tel événement provoque un écart, un accroc, car à quoi sert une promenade dont personne ne se souvient ?

résumé

le ruisseau arrose la prairie de ses eaux
calmes et transparentes

les enfants studieux apprennent leurs leçons

le soldat a été blessé par un éclat d'obus

les prisonniers fu-

rent échangés par les deux armées

pierre a reçu de son parrain un livre magnifique

– la maison se construit. – tout s'éclaircit. –

la catégorie masculine est d'abord une entité inconnue, longue, musclée, qu'il faut du temps pour comprendre quand on est jeune comme une jeune fille qui ment sur son âge. si le masculin et le féminin s'éloignent, le samedi n'arrive pas, le bal n'a pas lieu. on ira consulter les astres, devant un dieu indifférent.

on a fait naître les jeunes filles dans le corset des religions. une fois mères, elles se souviendront des sermons jusqu'à la corde, des cheveux tirés, des jambes vite grandies. le reflet du crucifix s'est effacé en l'absence de doudou, jésus a déserté le visage des pensionnaires, les chevelures exagérées, ficelées, de toutes celles qui en bavent, ouvrent la

bouche en dormant. si bon dieu enregistre cette déformation, la puberté fera exploser les élastiques.

les culottes en coton seront jetées, et parmi d'autres vestiges, il y aura des destructions moins délicates dues aux guerres, aux occupations de territoires, aux photos ratées.

il suffit de se reconnaître dans les souliers d'une communiant et sous l'aube, dans le discours du prêtre.

hiver 5

l'incomparable sensation de ciel s'offre à l'esprit libre pour se lover dans le moindre repli des choses le réel se reconnaît à la dureté sans doute comme si la matière était le moyen de découvrir la densité du monde présence anonyme douce protection cette tension qui se fait oublier lorsqu'elle parvient à la constance cette vitalité qui s'immisce en sous-œuvre par cet approfondissement gagner en stature sentir en soi le sens du mariage se laisser traverser prolonger justifier amplifier en soi l'envie de vivre lui donner corps et ainsi toucher à son insu à un vivant secret

l\oeuf

c'est l'histoire d'une poule pas plus grosse qu'un oeuf. elle a grandi normalement jusqu'à posséder une petite taille semblable à celle d'un oeuf. cela n'est pas inquiétant, elle n'en éprouve ni plus de honte, ni plus de crainte, une poule pas plus grosse qu'un oeuf n'a pas plus de chance d'être croquée par un prédateur qu'une autre. la poule pas plus grosse qu'un oeuf ne craint rien, elle n'a pas peur, elle a tout pour elle, elle est belle. poussin, elle avait déjà la taille d'un oeuf. en grandissant, elle s'est développée et a changé et s'est transformée, elle a vu ses couleurs se métamorphoser. elle est devenue une petite poule jolie pas plus grosse qu'un oeuf. elle a gardé la taille qu'elle avait, elle pouvait entrer dans un oeuf, elle entre encore dans un oeuf, la petite poule jolie pas plus grosse qu'un oeuf. elle est séduisante avec sa petite taille et toutes ses couleurs et ses formes de grande poule pas plus grosse qu'un oeuf. elle pond un oeuf pas plus petit qu'un oeuf, de la taille d'un oeuf de poule. elle a tout pour plaire. ses petite poussins ne sont pas plus grands qu'elle. ils grandissent, ils se transforment, ils gardent la hauteur d'un oeuf. elle est belle la pondeuse et la souriante petite poule avec ses rouges oranges et dorés. elle était jaune, poussin, jaune clair quand elle était dans l'oeuf. elle a grandi, elle est devenue jolie avec ses couleurs rougeoyantes, elle a bien changé, assez jolie et assez petite pour tenir toujours dans un oeuf. un oeuf blanc crème, coquille. la poule pas plus grosse qu'un oeuf est rouge orange et ronde. quand elle dort, elle ressemble à un oeuf rouge.

fatras

i.

a première vue, ce ne sont que des jeux incohérents. des remplissages grotesques. un non-sens exhibé. voire une impression de platitude. des variations formelles pour le plaisir d'une élite. un élixir ! le lecteur d'aujourd'hui s'ennuie devant la complexité des techniques mises en œuvre. il n'entend rien à toutes ces expérimentations délurées du langage. les journaux lui parlent autrement. chaque jour une catastrophe nouvelle le plonge dans l'angoisse. du sang éclabousse les récits rapportés. une trame d'éléments imprévisibles où se discernent mal les fils d'or de la broderie.

ii.

la contrainte exercée fausse la syntaxe. des décalages s'insinuent dans la distorsion du vocabulaire. la narration n'obéit à aucune causalité. les événements se succèdent à l'identique. cela amuse quelques stylistes qui voient là une liberté exemplaire. mais les jongleries ne parviennent pas à faire taire les ventres creux. on se heurte de partout à un sens douteux. on cherche les mots qui tranchent pour avoir le dessus. en réalité les choix restent restreints. les noms prédominent sur les verbes et les adjectifs. toponymes terribles. obscénités ciselées. blasphèmes irrémédiables. scatologie malsaine. noms d'animaux ou de gens répugnants. désignations de certaines parties du corps. tout ça grouille dans une trivialité qui provoque un léger dégoût.

iii.

ça frise la polyphonie macabre. on ne s'écoute plus au milieu du tableau. chacun trouve son compte dans l'affaire, dit-il. mais le compte n'est pas bon. il ne s'agit pas d'un simple trait de plume. tu vois combien le moindre mot pèse sur la langue. le débusquer n'a pas été de tout repos. tu souffres devant les contradictions du lexique avec l'espoir de plus en plus réduit de trouver une issue. la parole n'est jamais libre ni profuse malgré les signes d'ouverture. c'est un saignement qui ne tarit pas. un couleur locale sans l'emphase du temps. au delà, un vide apparent produit un effet de contraste.

hiver 3

– faut-il se situer au-dessus des choses prendre de la hauteur ou au-dessous tout en profondeur – il y a aussi la tentation d'être loin des choses comme pour trouver une issue car il n'est pas permis de demeurer en elles – alors nous sommes ici et là alors l'ajustement est une constante le sens de la justesse un naturel comme la solitude nécessaire c'est elle qui nous fait à la fin c'est toujours ce qu'il nous reste de meilleur – quelle fatigue cette vie à ce point faite de riens cela demande une concentration énorme une énergie invraisemblable mais chacun fait comme il peut ce qu'il peut pour donner matière et consistance à ce qui se

présente
arriver simplement à vivre
de jour en jour
y voir certains jours plus clair d'autres jours gris gris blanc gris foncé de la couleur encore et
encore

dans le rituel de la fête des mères, les vêtements sont repassés, les visages, jolis, la famille
unie, jamais épique. la vie domestique est reléguée aux repas, horaires, ourlets qui
attendent. chacun survit entre quatre murs, c'est peu et beaucoup pour un petit nombre,
l'enfant comme extension de la mère, bourgeon coupé du père. on en fera quelqu'un, malgré
tout. la jeune fille voudra compenser les sacrifices de toutes les femmes. pendant que sa
mère prépare le repas, elle observe sa fatigue, le soir, dans la cuisine. elle voudra ouvrir la
plaie, observer l'aile du petit canard, le reposer sur le sol.
si vous êtes le vilain, vous verrez votre famille de l'extérieur.

dans les familles provinciales, autrefois, l'existence était en apparence tranquille, la voiture
dans le garage, les chaussures dans l'entrée, le dimanche, à peine différent de la semaine.
les petites nonnes voyaient les enfants de leur sœur partir à l'école chaque matin, n'en
revenaient pas. leur vision se détournait pour le culte de marie, la douceur de la maternité
non consommée, sous toutes ses formes, la crainte de l'homme.

dans les jupes du catéchisme, chacune ressent son infériorité (refus de plaire, d'avoir la tête
qui tourne le samedi soir). la religion et les contes fabriquent des familles toxiques (une
fausse reine, un fils vengeur, une couronne inutile). les rebelles ne souhaitent pas se
reproduire, ni l'usine, ni le couvent, ni un mari ou une femme qui rentre tard. la confession
et les socquettes blanches seront réservées à la fillette qui sent le sang couler, et là où les
princesses se piquent, la vierge lui apparaîtra (évanouissement).

hiver 2
– sourire vu reçu du côté bleu de son tendre cœur sa voix toujours parvient à faire vibrer

jusqu'à moi la vivante nuance de son visage sa claire lumière dans un prononcé
acquiescement tout en douceur partagée bruit d'un souffle fleuve balancé aux hasards de
notre attention disposée à s'immerger chaleur et courage nous retiennent
toucher au vif de la vie
par quoi tout le corps s'incarne
toucher au secret de notre impulsion –
la fatigue nous éloigne nous rapproche de nous-mêmes – parvenir jusqu'à soi
comme il nous est demandé comme jamais

en observant les mères, vous voyez que les reines sont moins belles que leurs filles. les
queues de cheval engendrent des enfants qui débarrassent la table. la dette des petites filles
est claire, nette, impeccable, le montant brut revient aux garçons.
le sacrifice, le don de soi, l'abnégation, dépassent les limites : repassage, cuisine,
supermarché ou petits détaillants. on peut préférer la division à l'union, la raie sur le côté
aux mèches qui tombent.

hiver 4

l'amour et le mouvement sont pareils ne pas avoir peur la mer belle blanche brillante son
courant sa tendresse le don est vraiment don lorsqu'il répond à la sensation d'une
impérieuse nécessité la générosité une manière d'être entraîné il n'y a là aucun effort du
moment que ce n'est qu'une suite naturelle une manière d'épouser le rayonnement d'où
procède le monde en son entier au détour de chaque instant nous attend une impression
merveilleuse – nous vivons dans un certain périmètre de perception et d'intérêt que l'on
peut souhaiter vaste pour se perdre avec passion il est bien d'aller et venir parmi les erreurs
fautes hasards c'est une forme de recon-naissance il est bien d'élargir son esprit le plus loin
qu'il est possible pour éprouver toute sa vigueur

noli me tangere
hésite le flocon dans le ciel bleu
a nouveau, le dernier flocon de la grande neige.
et c'est comme entrerait au jardin celle qui
avait bien du rêver ce qui pourrait être,
ce regard, ce dieu simple, sans souvenir

du tombeau, sans pensée que le bonheur,
sans avenir
que sa dissipation dans le bleu du monde.
'non, ne me touche pas', lui dirait-il,
mais même dire non serait de lumière.

dans certaines familles, la république des filles fut le catéchisme. la jeunesse des écoles
arrivait bruyamment avec les uniformes, les chaussettes blanches.
aujourd'hui, on néglige le vide des pensionnats, l'ivresse des cierges, des jardins enneigés.
on a fait croire aux filles qu'elles pourraient accéder au mariage, avoir des enfants, que les
hommes s'arrêteraient devant les cafés. est-ce sérieux ? comment se faire raccompagner,
alors que les jupes n'ont pas encore gonflé ? comparer la longueur de mes jambes à celle des
autres filles, était-ce nécessaire ?
bientôt, on pourra sortir au bras d'un inconnu,
l'embrasser, fumer une marlboro à deux. les princesses pauvres aux cheveux détachés vont
se libérer plus vite que les riches qui croupissent. entre les deux, la masse des étudiantes
manifestera dans la rue.

la vierge de miséricorde
tout, maintenant,
bien au chaud
sous ton manteau léger,
presque rien que de brume et de broderie,
madone de miséricorde de la neige.
contre ton corps
dorment, nus,
les êtres et les choses, et tes doigts
voilent de leur clarté ces paupières closes.

césure – i.
s'il vient interroger une trace à moitié calcinée, c'est poussé par
un atavisme ou plutôt une technique jalousement gardée. dans le secret, il a
tissé le poème. des mois de retraite dans le désert, livré aux vents, pour se

conformer à la tradition. gerçures et fouet. l'âpreté de l'écho initie à des ruptures de ton. le sang se dilue dans l'éloignement. se découvre alors la fragilité du rythme avec une peur soudaine de l'obscurité. il ne dira rien du frémissement de l'ouïe ni de l'étrangeté des visions. des images sonores se bousculent...

il se tient debout pour évoquer la demeure.

la circonstance est banale contrairement aux mots pour la décrire.

toute une mise en scène rhétorique pour évacuer le mutisme de la cendre.

de natura rerum
lucrèce le savait:
ouvre le coffre,
tu verras, il est plein de neige
qui tourbillonne.
et parfois deux flocons
se rencontrent, s'unissent,
ou bien l'un se détourne, gracieusement
dans son peu de mort.
d'où vient qu'il fasse clair
dans quelques mots
quand l'un n'est que la nuit,
l'autre, qu'un rêve ?
d'où viennent ces deux ombres
qui vont, riant,
et l'une emmitouflée
d'une laine rouge ?

la question de la beauté se posera. définitivement. le symptôme féminin va avec danger, attente, frustration, espérance vertigineuse.

l'arrivée d'une fillette constituait pour les familles royales une catastrophe, ce n'était pas le divin enfant, on observait ses futures empreintes, ses cheveux, ses petits fossiles dentaires. la partie nocturne de la sorcière resterait intacte. aujourd'hui, par la procréation assistée, la mère prend ses distances, garçon ou fille, l'enfant est accepté, déclaré, un tampon le prouve. elle ne s'interroge plus dans le miroir de la salle de bain.

les techniques modernes proposent des enfants nouveaux pour des mères solitaires. les pères continuent à réparer les ampoules, les enfants s'ennuient.

les rois et les reines sans enfants finissent généralement par avoir une fille.
une fille !

le cri de déception résonne dans tout le royaume. ils sont déçus.
cette enfant doit promettre des dons, des prévisions autour du berceau, un prince et tout ce
qui s'ensuit. on calcule les maladies, on dénombre les réussites.
un chemin de vie, qu'est-ce que c'est ? les grandes espérances dans les lignes de la main,
oui... mais ensuite ? parmi les rôles de père, mère, enfant, celui qui pioche la mauvaise carte
s'en souviendra.

césure – v.

il n'y a rien. renouveler l'expérience ? la douleur perd toute matérialité. au moment de la
levée du camp, le cœur se serre. l'œil se contracte. un horizon vide.

qu'à cela ne tienne ! les plaisirs du corps ne sont pas vains. ils illuminent l'âme comme le
luminaire de l'ermite...

sur l'euphrate, les vents se déchaînent pour te rappeler l'épouvante d'une nuit sacrée et
l'éclat de tes frasques.

l'évocation suggère quelques images voilées à l'assaut d'une mémoire incertaine. avec
patience, tu charges les mots de subvertir la trame du poème pour transmettre une
respiration. peu importe si les bêtes sauvages ne quittent pas leur tanière pour te tenir
compagnie.

juste avant l'aube

je regarde à travers les vitres, et je crois comprendre
qu'il a cessé de neiger. une flaque bleue
s'étend, brillante un peu, devant les arbres,
d'une paroi à l'autre de la nuit.

je sors.

je descends précautionneusement l'escalier de bois
dont les marches sont nivelées par la neige fraîche.

le froid cerne et pénètre mes chevilles,
il semble que l'esprit en soit plus clair,
qui perçoit mieux le silence des choses.
dort-il encore

dans l'enchevêtrement du tas de bois
serré sous la fenêtre,
le chipmunk, notre voisin simple,
ou est-il déjà à errer dans les crissements et le froid?
je vois d'infimes marques devant la porte.

l'été encore
j'avance dans la neige, j'ai fermé
les yeux, mais la lumière sait franchir
les paupières poreuses, et je perçois
que dans mes mots c'est encore la neige
qui tourbillonne, se resserre, se déchire.
neige,
lettre que l'on retrouve et que l'on déplie,
et l'encre en a blanchi et dans les signes
la gaucherie de l'esprit est visible
qui ne sait qu'en enchevêtrer les ombres claires.
et on essaye de lire, on ne comprend pas
qui s'intéresse à nous dans la mémoire,
sinon que c'est l'été encore; et que l'on voit
sous les flocons les feuilles, et la chaleur
monter du sol absent comme une brume.

les cheveux tirés en barrette empêchent le bien-être des adolescentes qui vieillissent sans
sortir de l'enfance. rien n'entame l'expansion d'une chevelure, du désir de bal, d'une virée à
l'horizon. si l'horizon approche, la vision retombe, avec une cigarette, il explose. une suze,
un arrêt sur l'autoroute, encore une cigarette, un autre verre.
la jeune fille ne souhaite pas redescendre après être montée. ayant peu de loisirs, elle
conserve ses rêves de juke-box à une époque où les prothèses technos n'existent pas.

hopkins forest
j'étais sorti
prendre de l'eau au puits, auprès des arbres,

et je fus en présence d'un autre ciel.
disparues les constellations d'il y a un instant encore,
les trois quarts du firmament étaient vides,
le noir le plus intense y régnait seul,
mais à gauche, au-dessus de l'horizon,
mêlé à la cime des chênes,
il y avait un amas d'étoiles rougeoyantes
comme un brasier, d'où montait même une fumée.
je rentrai
et je rouvris le livre sur la table.
page après page,
ce n'étaient que des signes indéchiffrables,
des agrégats de formes d'aucun sens
bien que vaguement récurrentes,
et par-dessous une blancheur d'abîme
comme si ce qu'on nomme l'esprit tombait là, sans bruit,
comme une neige.
je tournai cependant les pages.
bien des années plus tôt,
dans un train au moment où le jour se lève
entre princeton junction et newark,
c'est-à-dire deux lieux de hasard pour moi,
deux retombées des flèches de nulle part,
les voyageurs lisaient, silencieux
dans la neige qui balayait les vitres grises,
et soudain,
dans un journal ouvert à deux pas de moi,
une grande photographie de baudelaire,
toute une page
comme le ciel se vide à la fin du monde
pour consentir au désordre des mots.
j'ai rapproché ce rêve et ce souvenir
quand j'ai marché, d'abord tout un automne
dans des bois où bientôt ce fut la neige
qui triompha, dans beaucoup de ces signes
que l'on reçoit, contradictoirement,
du monde dévasté par le langage.
prenait fin le conflit de deux principes,
me semblait-il, se mêlaient deux lumières,
se refermaient les lèvres de la plaie.
la masse blanche du froid tombait par rafales
sur la couleur, mais un toit au loin, une planche
peinte, restée debout contre une grille,

c'était encore la couleur, et mystérieuse
comme un qui sortirait du sépulcre et, riant:
'non, ne me touche pas', dirait-il au monde.
je dois vraiment beaucoup à hopkins forest,
je la garde à mon horizon, dans sa partie
qui quitte le visible pour l'invisible
par le tressaillement du bleu des lointains.
je l'écoute, à travers les bruits, et parfois même,
l'été, poussant du pied les feuilles mortes
d'autres années, claires dans la pénombre
des chênes trop serrés parmi les pierres,
je m'arrête, je crois que ce sol s'ouvre
à l'infini, que ces feuilles y tombent
sans hâte, ou bien remontent, le haut, le bas
n'étant plus, ni le bruit, sauf le léger
chuchotement des flocons qui bientôt
se multiplient, se rapprochent, se nouent
– et je revois alors tout l'autre ciel,
j'entre pour un instant dans la grande neige.

a l'apogée de sa crue, on imagine la fillette au bras d'un cavalier. mais les cavaliers passent,
les jeunes filles restent... la vie s'enfuit au volant d'une décapotable.
(naître fille est un handicap qui consiste à être deux fois plus vivante qu'un garçon).

ville-perce-neige
j'ai voulu
penser des villes perce-neige,
des villes percées-de-neige
pour tes doigts.
j'ai voulu penser
des villes blanches, des villes de neige,
pour ces quelques tiges – en givre - sur tes doigts
au lieu des sourires qui restent clos.
j'ai voulu
penser des aurores blanches, prisonnières des neiges.
sans cure.
et des pluies, des pluies, des pluies,

lentes, sans prévenance, trempées d'or,
pluies de neige
comme tes rôles, tes visages sans faille, appris par cœur
te quittent, te trahissent, te défont chaque jour dans le silence terrible des salles, sans
épilogue.
– j'ai voulu ne rien dire.
j'ai voulu penser des villes prisonnières
de ces quelques mots brodés de neiges, qui s'égarent.
j'ai voulu me taire,
me tenir ici - être loin,
dans le corps d'étés suspendus,
– pour tes étés qui m'inhabitent.
j'ai voulu penser des aurores blanches, leur cœur - rouge - de neige,
j'ai voulu penser ta fureur - blanche – sur les sauterelles des ciels qui se déchirent, des ciels
qui se quittent, se vident.
et des pluies, des pluies, des pluies rouges
de neige
comme les villes se brodent et se débrodent, s'élèvent s'effondrent,
les villes blanches, les villes flottantes, les villes profondes, les villes qui n'existent pas
au pied des tours hautes et rouges de tes rages d'orage qui sentent la groseille.
j'ai voulu plonger mes doigts ; ne rien retenir.
j'ai voulu penser des lunes
des lunes blessées, des lunes percées, des lunes-perce-neige,
des lunes de sang
pour tes nuits qui quittent les visages, les mains et les terres, pour tes nuits désertes et
ocres.
j'ai voulu croire aux soleils d'encre pour couronner tes fuites.
j'ai voulu boire les soleils; être froid, en veille.
j'ai voulu cracher les lunes: brûler froid.
j'ai voulu ensorceler
les jardins aux joies ocres et sans refuge,
les jardins suspendus de tes joies et
accrocher des oiseaux – oiseaux d'argent – et des lunes taillés d'or aux branches des
sommeils pourpres.
j'ai voulu penser les salles,
les salles endormies sur les sauterelles d'or, les salles où tes pas se réveillent,
être là; me tenir loin.
regarder, ne rien voir.
écouter; ne rien entendre.
plonger mes doigts; détrempier.
toucher; ne rien retenir
de tes chants qui chancellent, s'enlisent
dans les tours hautes et rouges d'orage.

prier aux aubes blanches, aux aubes prisonnières, aux aubes de neige
pour les oiseaux de ta rage.
j'ai voulu être là; ne rien habiter.
j'ai voulu ne pas t'habiter.
vider les grappes du froid, les rochers d'astres, dans les corps qui crissent de tes mots
écouter, ne rien entendre.
regarder, ne rien voir
être là, être loin.
j'ai voulu penser des villes blanches, des villes profondes, des villes prisonnières,
j'ai voulu penser des villes-perce-neige, des villes-percées-de-neige, des villes de veilles sans
refuge,
j'ai voulu
être là ; ne rien habiter
sourire aux sourires qu'on t'offrirait un jour.

la charrue
cinq heures. la neige encore. j'entends des voix
à l'avant du monde.
une charrue
comme une lune au troisième quartier
brille, mais la recouvre
la nuit d'un pli de la neige.
et cet enfant
a toute la maison pour lui, désormais. il va
d'une fenêtre à l'autre. il presse
ses doigts contre la vitre. il voit
des gouttes se former là où il cesse
d'en pousser la buée vers le ciel qui tombe.

césure – vi
elle n'a jamais quitté cette trace qui se lit dans la roche quelquefois. chacun localise là où
une nostalgie le presse. pour la décrire tu invoques les arbres et la faune à l'entour. tous les
patelins d'arabie, et leurs fleurs précoces et leurs bourrasques y passent.
une géographie idéale où les stations s'équivalent. les femmes de la tribu sont belles et
inaccessibles. le désir violent moque ton ardeur. il dérive sans retenue dans la joute. il y a
aussi le vin rouge et les algarades.
« et l'amour ? comment cela se passe, dans le désert ? car ces gens aiment par-dessus tout ! »

le poète se fie à sa technique et l'étendue du vocabulaire. il a toute une année pour accomplir sa tâche.

flocons,
bévues sans conséquences de la lumière.
l'une suit l'autre et d'autres encore, comme si
comprendre ne comptait plus, rire davantage.
et aristote le disait bien,
quelque part dans sa poétique qu'on lit si mal,
c'est la transparence qui vaut,
dans des phrases qui soient comme une rumeur d'abeilles,
comme une eau claire.

les pommes
et que faut-il penser
de ces pommes jaunes?
hier, elles étonnaient, d'attendre ainsi, nues
après la chute des feuilles,
aujourd'hui elles charment
tant leurs épaules
sont, modestement, soulignées
d'un ourlet de neige.

si le rêve de l'humanité est de s'affranchir, la jeune fille en fait partie.
elle fait partie de ces grandes poussées vers l'avant, cette lente traversée.
pour les jolies à la taille serrée, c'est plus facile : absolument indépendantes, elles sont
favorisées. le sol n'est cependant pas stable pour une ardente jeunesse, les murs ne tiennent
pas droits.
ce qui explique la jeune fille, ce sont les marches manquées.
les autres rejoindront la masse des sans charme, des petites sœurs devant les miroirs.
c'est ahurissant. devant son image, la petite laide grimace. pour être la jeune et belle parmi
toutes, il faut posséder son reflet.

la parure
il neige. âme, que voulais-tu
que tu n'aies eu de naissance éternelle?
vois, tu as là
pour la mort même une robe de fête.
une parure comme à l'adolescence,
de celles que l'on prend à mains soucieuses
car l'étoffe en est transparente et reste près
des doigts qui la déploient dans la lumière,
on sait qu'elle est fragile comme l'amour.
mais des corolles, des feuilles y sont brodées,
et déjà la musique se fait entendre
dans la salle voisine, illuminée.
une ardeur mystérieuse te prend la main.
tu vas, le coeur battant, dans la grande neige.

neige
fugace sur l'écharpe, sur le gant
comme cette illusion, le coquelicot,
dans la main qui rêva, l'été passé
sur le chemin parmi les pierres sèches,
que l'absolu est à portée du monde.
pourtant, quelle promesse
dans cette eau, de contact léger, puisqu'elle fut,
un instant, la lumière! le ciel d'été
n'a guère de nuées pour entrouvrir
plus clair chemin sous des voûtes plus sombres.
circé
sous sa pergola d'ombres, l'illuminée,
n'eut pas de fruits plus rouges.

le peu d'eau
à ce flocon

qui sur ma main se pose, j'ai désir
d'assurer l'éternel
en faisant de ma vie, de ma chaleur,
de mon passé, de ces jours d'à présent,
un instant simplement: cet instant-ci, sans bornes.
mais déjà il n'est plus
qu'un peu d'eau, qui se perd
dans la brume des corps qui vont dans la neige.

le jardin
il neige.
sous les flocons la porte
ouvre enfin au jardin
de plus que le monde.
j'avance. mais se prend
mon écharpe à du fer
rouillé, et se déchire
en moi l'étoffe du songe.

on dirait beaucoup d'e muets dans une phrase.
on sent qu'on ne leur doit
que des ombres de métaphores.
on dirait,
dès qu'il neige plus dru,
de ces mains qui repoussent d'autres mains
mais jouent avec les doigts qu'elles refusent.

il est trop tard. il est trop tôt.
peut-être les deux:
trop tard pour mourir,
trop tôt pour naître.
se jeter clans les eaux pourries
pour mourir,

ouvrir des lèvres et des sèves
pour naître:
trop tard et trop tôt,
trop ici et trop là-bas
il a déserté les chambres
aux vitres caressées par des arbres.
il a rejoint le fleuve, regardé
les eaux troubles avaleuses de vies
pauvres.
on vous l'écrit, à vous qui ne lisez
que des feuillages à hauteur
d'oiseaux en miettes.
et où mourir et naître se touchent.
(un peu-trop tôt, un peu trop tard,
toujours hors de propos,
avez-vous l'audace de préciser.)

l'enfant prodigue
l'enfant prodigue n'est pas revenu.
ce sont les porcs avec lesquels
il a partagé glands et truffes,
et les filles dans lesquelles
il a dépensé ses talents,
ce sont les filles et les porcs
qui sont venus chez le père
recevoir le veau gras
– pour le donner à l'ingrat
vautré là-bas dans le très bas.

comme si de rien n'était
quatre thèmes donc
le déjà-vu
l'ambiguïté sexuelle
vers & prose
mon anniversaire
et aucun flou n'est évitable.
tu t'en tiendras

à la demi-saison
à elle et lui
imper de prose et jupe
plissée de poésie
ce triolet au cinéma
tu dis que l'aimé forme
déjà une paire
un endroit re-
connu sans l'être
à cause du tournant
du chemin de la
coupe oui le même
jour de l'année
tu ne sais où te mettre
dans la salle ré-
fléchie tu vois
rien à dire au jour
d'aujourd'hui sauf
sauf qu'en rentrant
d'une marche, pas
pas nécessaires
une intrigue se noue
s'est nouée sans
que nous l'ayons tramée
moins qu'un récit
privée pelote
s'est écrasé
sur la case départ
un
drôle de concetto
te voilà prévenue il y a
quatre thèmes donc
le déjà-vu
l'ambiguïté sexuelle
vers & prose
mon anniversaire
et aucun flou n'est évitable
pourquoi l'appeler
carpe d'amour
le garçon dit muette
comment exprimera-t-elle
ses sentiments
et notre ami

il n'y a pas de certitude
au sujet de nos préférences
entre deux âges
tiens-tu glen ou glenda
à rester suspendu(e)
sans patronyme ni
emploi dé-
génééré(e)
quant à ce corps
vêtu de ciboule et gingembre
chair ou poisson
on se contentera
de cette explication
il ne s'agit pas d'hésiter
les jeux sont très bien fiats
cette vie toi
jupe plissée ce rythme
rien d'autre mais
n'en déplaie à qui n'apprécie
pas que tu enjambes à tout bout
de champ, consomme
avec modération
et cuistrerie d'œnologue vague,
le choix contient
comme cet angle
sur la salle tous
les autres
ou pas ? n'était-ce
qu'un désir un refus
du temps tu trouves
trop d'équivoques
il n'y a plus
rien il n'y a
plus de saisons
je rentre
quelque chose est
changé pareil
le fauteuil ou
la table j'y suis
tu as remis la table
et le fauteuil
à leur place d'il y a

... quelques mois ?
quelques mois.

autres méthodes
quand
le dimanche
t'abat
fais l'hausa
l'aka
le jivaro.
quand tombent les rideaux
de fer et les gens
ont cet air nu enfariné
de filets de merlan, le dimanche
t'abat te dit
tu ne feras rien jamais
alors
fais l'hausa qui fait le calao
planqué dans les joncs deux trois feuilles
sur le crâne pour la queue
bras levé main penchée
doigts repliés en bec le cri
s'obtient la bouche
en cul-de-poule
fais
l'aka bébé pygmée
bercé à l'entrée de la hutte
tôt le matin très tôt
par le yodel que sa mère jeune
et belle fredonne bas
très bas parce qu'elle sommeille encore
voudrait que tu lui laisses une heure
et par sa cousine jeune et belle
aussi elle a de beaux seins en
contrepoint le fameux
contrepoint tu ouvres un oeil
ouhou ouhou ouhou
tu te retournes dans l'odeur
du feu d'hier soir
fais

le jivaro qui râpe
sa liane empaquette les copeaux
crache fait couler le jus
rouge le cuit trempe
dans la confiture sa flèche
part en un soupir nul
ne l'a vue nul n'a vu
l'oiseau tomber et toi
tu es comme elle dans la forêt
domaniale dominicale
disparu disparu
avec ta proie ta phrase à plumes.

mettez une voix sur sa prose
mettez
une date sur ce visage
un prix sur ce souvenir
ils flottent dans la lumière
indirecte de la communication
ils sont des euphémismes
un rêve
on n'y a vu
que du feu, trop tard pour mettre un mot
sur la chose
l'otage des litotes.
mettez une voix sur sa prose
disait l'annonce. on aurait dit
une contrepèterie. l'image blondasse décolletée
ne va ni avec le second substantif
ni avec le premier. mais l'invite est habile
même quand on sait que ce corps, ces aveux
tapés en série, cet organe prêt à vous débiter
dès six heures du matin des mots d'amour
sur votre carte bleue appartiennent au moins
à trois personnes différentes. le jeu
est sur l'album de la comtesse d'emboîter une tête
un torse, des jambes en costumes typografolkloriques
et toutes les cartes se retournent. mettez
une date sur ce visage, pour voir, un code
sur ce compte, un prix sur ce souvenir.

et si vous fournissiez la même réponse - la même
que quoi? – la même statistiquement vous aurez
gagné – quoi? – le sac des réponses de la chaîne
épistolaire. la caricature fait aussi la moyenne
atténue les sons parasites, efface les clichés ratés
qui sont gratuits. en ce moment au bout du fil
elle demande pourquoi les agents de maîtrise
n'épousent jamais une technicienne de surface
à mobilité réduite malentendante de couleur.
les passants ce matin ont le menton gommé
par le savon à barbe, les yeux mal ouverts, la démarche
légèrement freinée. ils flottent dans la lumière
indirecte de la communication. peut-être
parce que tu as mal dormi leurs paroles ont été
traduites plusieurs fois par des machines avant
de s'établir dans ce cul-de-sac. eux aussi
il sont des euphémismes et ne seront d'aucune aide
pour assembler les brins de chanvre de la nuit, les brins
de tabac secs déjà dans la rouleuse rizla + :
au début on en prend toujours trop, les copeaux
tendres d'abord comme la chair font barrage
les voix entendues les yeux clos se métallisent
tournent à vide. n'imites pas l'oral
dans l'écrit, ne rechaussez pas vos bottes trempées
disaient-elles. pas vraiment une métaphore : un rêve
et cet autre : l'histoire en crue a tout noyé
surnagent quelques noms et clochers, des plongeurs
rédigent une thèse sur les poubelles. – mais que fait
ce bébé sur un toit ? comment est-il arrivé là ?
toi qui t'intéresses aux voix tu dis
qu'il s'agit de lui mettre un nom dessus. je laisse
ce soin à noé quand il passe
à l'heure des éboueurs. le devoir m'appelle : retracer
la sombre histoire sous-marine qui n'explique rien
mais fait le lien. c'est arrivé entre deux ombres
sous la ligne dure du contraste. la danseuse
du paquet de tabac bleu aurait dû se douter
qu'on ne cherche pas impunément un billet en boule
à la lueur des réverbères dans un film de ce genre.
ses pas résonnent, s'arrêtent, résonnent
et le crime a eu lieu hors champ. on n'y a vu
que du feu. trop tard pour mettre un mot
sur la chose responsable et la victime emporte

son nom de scène dans le sommeil. le mien
fut donc produit par val lewton. est-elle
toujours en ligne au moins, l'otage des litotes ?
on lui répond que l'on regrette de ne pouvoir donner suite
à son appel et on la prie de bien vouloir
patienter. elle préfère le renouveler ultérieurement.

le miroir
hier encore
les nuages passaient
au fond noir de la chambre.
mais à présent le miroir est vide.
neiger
se désenchevêtre du ciel.

le vieux broyeur de mots
et la boue qu'il a sur les paupières
et le nuage qui bouge un peu dans son regard
et le poème rapiécé qu'il serre dans une main
et la tête d'un chien qu'il cherche de l'autre
et la femme qui ne cesse de le mettre au monde
et la mort qui ne le quitte pas d'une semelle
et les mots broyés qui jaunissent entre ses dents.

tout son matin se réfugie tréma
son caractère réduit dès qu'il s'agit de permanence
le choix naturellement des ifs sa valeur exigüe
pour une composition graphique la rêve
avec des foules régent d'imitation
avant propos avant la naissance où il est
avant lui l'a écrit en pensant à d'autres d'orléans
tous les frais du voyage des glaçons et la liste est close

pour qui veut être kidnappé nous sommes spécialistes
ou affirmons que l'on est disposé.

le vent est de passage
(tel un inconnu qui surgit
d'une brèche à l'horizon).
nous l'invitons à table.
sa langue de feu fascine les enfants
son habit trouble les robes.
on voit le vin s'agiter dans ses veines.
on sent une folie nouvelle
circuler dans les sangs.
on se parle en toutes sortes de langues.
on ne comprend rien
mais on va peut-être tout savoir.

toi brother pour gagner la ville des roses initiales
à ton nom mets des lèvres à la belle meunière
indication de toi simplement conditionnelle
ne pouvant concentrer un tel rôle négocie
opium motion processus inconscient dossier
régisseur et le matériel serait le plus joli
passait dans les veines porsche pressa le cou
s'améliora vit ce soleil jusqu'à poser devant
épuisée rouge volume refondation conversa
pensa un peu que tout est résidence au lieu
d'herbe y'a en pinçant les lèvres individus
jolis dauphins pointus qui rentrent à la maison.

ici qu'est-ce qu'on voit ?
on voit jules furthman au scénario, karl hajos à la musique, lee garmes à la photo. anne
bauchens au montage, travis banton aux costumes, western recording au son (mono). on
voit claudette colbert (cléopâtre) warren william (jules césar) henry wilcoxon (marc

antoine) ian keith (octave) john carradine (un officier romain) david niven (un esclave) jeff mollie (un jeune patricien) gary cooper (le légionnaire tom brown) marlene dietrich (amy jolly) douglass dumbrille (mohammed khan) j. carrol naish (le grand vizir) mischa auer (un prisonnier) leonid kinskey (un charmeur de serpent) barbara stanwyck (mollie mohan) joel mccrea (jeff « bucko » butler) russell hicks (le sergent) noble johnson (l'indien tirant sur le piano) ray mala (l'indien au cigare) nestor paiva (un conducteur de train) george regas (l'indien écoutant le télégraphe) anna may wong (lan ying lin) charles bickford (otto hartman) paulita arvizu (une danseuse, non créditée) carmen bailey (une danseuse, non créditée) agostino borgato (un gitan, non crédité) marie burton (une fille, non créditée) wong chung (un des serviteurs de quan lin, non crédité) chick collins (un marin au combat, non crédité) sheila darcy (une fille, non créditée) paula decardo (une fille, non créditée) james dime (un marin, non crédité) jimmie dundee (un marin au combat, non crédité) norah gale (une fille, non créditée) kit guard (un ivrogne, non crédité) harriette haddon (une fille, non créditée) john hart (un marin, non crédité) gwen kenyon (une opératrice téléphonique, non créditée) carmen laroux (une danseuse, non créditée) ching wah lee (quan lin, non crédité) maurice liu (ah fong, non crédité) joyce mathews (une fille, non créditée) tina menard (une danseuse, non créditée) helaine moler (une fille, non créditée) bill powell (le serveur, non crédité) alma ross (une fille, non créditée) natalie schaffer (une danseuse blonde, non créditée) frank sully (jake kelly, non crédité) layne tom jr. (le dandy chinois, non crédité) sammee tong (un chinois dans l'avion, non crédité) blanca vischer (une danseuse, non créditée) pierre watkin (mr. yorkland, non crédité) ernest whitman (sam blike, non crédité) charles c. wilson (mr. schwartz, non crédité) alex woloshin (un gitan, non crédité) beal wong (un chinois dans l'avion, non crédité) bruce wong (un chinois, non crédité) michael wu (yung woo, non crédité).

on voit moïse sauvé des eaux le futur ramsès ii la mer rouge coupée en deux la terre promise. on voit la chanteuse de cabaret le légionnaire tom brown s'enfoncer dans le désert. on voit cléopâtre aimer d'abord césar puis marc antoine puis se suicider après la conquête d'octave. on voit deux anciens lanciers du bengale dans l'embuscade de mohammed khan. on voit l'union pacific railways tenter de rejoindre l'a. s'avouer leur amour dans les difficultés dick est tué. on voit josh malone à l'aventure fuir sa vie dorée l'aperçoit dans son numéro au fouet peuvent enfin s'aimer. on voit la jeune kitty prostituée en modèle de gainsborough séduire tout londres et la haute société.

c'est à hollywood en californie

au 5555 melrose avenue

c'est à 34° 05' 00" nord 118° 20' 01" ouest

on voit le hollywood freeway la western avenue le kodak theater le palladium. c'est une rue populaire qui s'étend de santa monica à beverly hills jusqu'à hoover street et silver lake. on voit hollywood boulevard et fountain avenue.

on voit

1.1 naissance d'un studio

1.2 une méthode qui fait ses preuves

1.3 l'arrivée du sonore

1.4.2 la guerre en toile de fond

1.5.2 le sursaut

1.6.1 les blockbusters

1.6.3 la vidéo

1.7 le studio aujourd'hui

1.7.4

3. la filmographie

3.1 films primés

3.1.1 oscars du meilleur film

3.1.2 palmes d'or

3.1.3 lions d'or

3.2 films sélectionnés pour préservation

3.3 les plus grands succès

3.4 les franchises

5. voir aussi

5.1 articles connexes

5.2 liens externes

5.3 sources

5.4 notes et références

5.4.1 notes

5.4.2 références

on le voit d'abord vendeur dans une quincaillerie employé de bureau est l'acteur le plus populaire à la réussite éclair se remarie deux fois. elle a neuf ans lorsque ses parents émigrent à ses débuts les ingénues sa beauté à l'écran sa silhouette est morte dans un accident d'avion. il est nommé cinq fois tout en retenue lui ont valu d'interpréter les cow-boys ombrageux brille dans la comédie légère. son père est boxeur a fini par devient sa propre agence à sa mère est mannequin fabricante de corsets. ancien joueur de cornet passe du temps à paris devient danseur à new york atteint l'a.. après des débuts modestes elle rencontre le grand producteur la fait divorcer la prend sous son aile. se traîne langoureusement dans le sable rejoindre g.p., rampe dans la boue en indienne sa beauté fait merveille. à 36 ans en juste-au-corps en aventurier du dorset en explorateur africain en cow-boy texan en dandy londonien. en chef hébreu en colonel de l'armée des indes en commandant romain. en brune, en blonde, en cheveux noirs avec des couettes, elle est bronzée, a le teint pâle, les yeux clairs, les lèvres rouges, les yeux foncés.

western, aventures coloniales, piraterie, comédie musicale, film de guerre, gangsters, mélodrame, aventures dans la jungle, espionnage, capes et épées, aventures en asie, vampires, slapstick, peplums, peplums bibliques, horreur, safari, road movie, aventures romantiques, zombie, complots politiques, arts martiaux, mousquetaires, aventures en montagne, dans la jungle, en afrique, intergalactiques, aventures exotiques, invasions extraterrestres, westerns spaghetti, thriller érotique, aventures aquatiques, détective privé, avocats, robin des bois, empire romain, savants fous, space opera, super héros, fresques historiques, robots

l'expropriation
on s'arrache une robe dans laquelle il n'y a
plus personne – pour cause d'expropriation!
et la femme est partie comme d'une maison
où elle aurait tout laissé: ors et biens,
d'où elle aurait tout retiré: songes et âmes.
(et la robe a des crissemments d'écorce en automne.)

requiem
les oiseaux sont éteints
mais les lampes veillent.
soyez tranquilles les enfants
la douche ne sifflera pas
votre gîte ne sera pas une chambre à gaz.
dormez requiem à vous bonne nuit!
vos gardiens dorénavant seront des anges
hérode et le caporal sont en congé.
les oiseaux quelque part vous aiment.

on voit
un bras qui se lève et c'est l'éternité*
une main
caresser un cou et c'est l'étranglement
on croit voir
des traces sur les peaux et dans le halo
es gestes
et c'est le fantasme d'aimer en tuant
on tue
et on aime pour toujours ce qui ne peut
vivre qu'un jour
une main se lève et le temps se couche
* ludovic janvier

les chiens aboient. il n'y a pourtant pas de
passants, dit l'homme. la femme qui comprend
tout sans rien savoir pense que ce sont des
âmes en détresse comme la sienne qui voyagent
la nuit. et elle voudrait faire l'amour dans
le jardin avec une de ces âmes qu'un chien
lui apporterait toute chaude dans sa gueule.

cette ouverture est traitée d'origine
jetée sur la grand-route section
la poussière aux méchants halte bon capitaine
simple consolidation des rambardes
dextérité pour l'attente de la fée aussi bas
que vous et elle dans quelle mesure elle brode
surface docile se changer d'où elle part
son vieux jour suspecté tout d'argent
que parc exclut que dans le défilé
rarement les retrouve panorama les amis
une foule de gens votre point à ce corps de boutons
livraison d'illustrés l'indiffère et décore les allées.

les cerfs-volants
ce sont les âmes que l'on met en terre
et ce sont les corps qui montent au ciel
enveloppés de leur costume de bois pauvre.
ainsi voit-on parfois des cercueils flotter
dans les airs comme de grands cerfs-volants
(auxquels aboient la nuit des chiens éberlués).

le sport favori de l'homme
aucune preuve
que nous avancions
le doute
s'est insinué
c'est là
que j'ai admis qu'une bonne chose pouvait n'être pas bonne
tu dis
que le bonheur est une chose et la tristesse
une autre compatibles
passons.
alors ? heureuse ? je plaisantais.
nous roulions maintenant sur le plat
entre deux caissons lumineux de jungle
nous sentions l'écurie. avant même
que nous nous soyons retournés, sondés l'un l'autre
une foule d'étudiants en délire réclamerait
nos premières impressions. – ce périple
n'a pas de valeur scientifique. aucune preuve
que nous avancions. il est bien sorti quelque chose
de la mousse grâce à l'hygrométrie extravagante
de ces régions et de leurs eaux
si profuses qu'elles crachent des poissons en manque de leurres
hélas nous sommes de piètres mycologues
et notre art de la pêche est tout livresque.
nous repérons d'intéressants échantillons
de lave dans les vitrines poussiéreuses
nous les obtenons à bas prix seulement
il ne nous vient pas à l'idée de les faire fondre
pour en extraire le pendule, le message abrégé.
ah nous formons un beau couple quand l'un
rattrape l'autre. le doute
s'est insinué – tu t'en souviens ? –
lorsque nous avons débouché dans cette forêt de coulemelles.
tu étais un peu décoiffée, j'avais toujours
ma casquette à rabats, mon veston
et mes knickerbockers en tweed avec des sangles de cuir.
– fameux, dis-je et toi sur la pointe des pieds
pour atteindre la bague l'arrière-goût acre t'avertit
de la présence du venin. la prise, d'ailleurs,
n'était pas très réglementaire. – je me rappelle
le peu de crédit accordé par le savant en herbe
que j'étais à ma mère quand elle m'appliqua l'expression

des yeux plus gros que le ventre. nous fûmes
punis de notre folie des grandeurs
par où nous avons péché mais dans l'infiniment petit
en chopant une mycose purulente. c'est là
que j'ai admis qu'une bonne chose pouvait n'être pas bonne
et je n'en suis pas revenu.
dire qu'il a fallu pour ça
libres et encordés, livrés
l'un à l'autre descendre
jusqu'au centre de la terre
où les musées sont fermés, les bus ne circulent plus
et gicler aux antipodes
sur un lit de coquille. enfin
le paysage est inchangé, l'épicier se fait un devoir
de nous parler comme s'il nous avait vu la veille.
– juste un léger flottement
entre ciel et sous-sol, je n'appellerais pas
ça le plancher des vaches. bien sûr
je savais que tu as une âme
et des états. tu dis
que le bonheur est une chose et la tristesse
une autre compatibles. il n'est pas de ma compétence.
l'ombre nous suit de ces iguanes
déguisés et grossis comme les amanites (des coulemelles!)
par un jeu de perspective : aucun danger.
le mot « réel » dans ta bouche ferme
la porte de service. tranquille, je le serai tout à fait
quand nous aurons mis quelques encablures
entre eux et lui. passons
à ta leçon de rattrapage d'anglais.
tu dis : it was a nice journey
je traduis : une bonne journée.

vous êtes invités
la journée s'avance masquée
la sensation, la plus forte et la plus subtile
de l'aujourd'hui
la nuit
on y voit nus les rouages
l'encombrement du temps

on fait eau, on va droit
sur l'iceberg.
et la journée s'avance masquée
sur des rails trop étroits. décidément
elle ne fait pas son âge, ce qui ne veut pas dire
qu'elle est plus vieille. s'il suffisait de tendre
une petite glace en direction de la lumière trop forte
pour y lire à l'envers – quoi ? pas la vérité
tout de même. simplement le kilo de tomates
pèse un peu plus ou un peu moins. la rumeur
de la ville tend la perche de minute en minute
à la journée dans son chœur qui paraît frêle
par des riffs de cuivres huilés. l'arrangement
sent la sueur et le big band en smokings pathétiques
imite un orchestre classique. – si si, cette cote de mailles
vous va, je vous jure, à ravir. – je ne dis pas
qu'elle jure, mais si on danse ? votre voisin de table
trouve la musique pas assez actuelle, il lit
les magazines. – alors dans trois ans tu n'aimeras
plus ce que tu aimes aujourd'hui. – non
ce n'est pas si simple. j'aime, dit le voisin, ce qui me donne
la sensation, la plus forte et la plus subtile,
comme un parfum traverse la salle sur des talons
aiguilles, de l'aujourd'hui. plus tard
quand je ferai sauter le bouchon je sais
(et ce savoir ajoute une tuile à mon plaisir
un peu vert pour l'instant) qu'elle sera là
millésimée. – je vois. ce genre de chose ne m'arrive
jamais, j'en ai peur, ou par la grâce de créatures
désespérément vaporeuses. l'eau qui bout juste
avant son ascension dans la cafetière, le soleil
quand il s'épand sur la moquette d'une propreté douteuse
la fourchette qui tintant contre l'étain
d'une boîte d'abats pour le chat le rend dingue.
par exemple. et cela, vous voyez, n'a pas grand-chose à voir
avec la culture. je ne lis plus. en tout cas
plus dans l'espoir de me sentir – comment ? sentir
tout court. il y a des gens qui mettent leurs polaroids
au freezer ; ils vieillissent mal, c'est notoire, mais
ne prenez pas pour un désir de retarder l'effacement
celui de couleurs irréelles. iceberg, aurores boréales.
le temps ne coule incolore qu'à température
ambiante. dès que l'atmosphère coagule

ça pue l'huile de cuisson. le lave-vaisselle a fait
de fines croûtes étranges comme des fragments de météore
avec des restes plus humains. il y a des jours
comme ça. pour celui-ci ce sera tout
d'accord ? d'ailleurs la lumière soudain baisse
dans le bar, signal du changement de tarif
et l'heure d'été, une belle arnaque, blanchit
le larcin du soir en taxant le sommeil du matin.
– bonne nuit, dors bien mon amour. – si c'est un ordre
sache que je vais me mutiner. le capitaine est à fond de cale.
dans cette mélasse une chatte ne retrouverait pas ses petits
et le port de départ ni celui vers quoi nous voguons
n'est en vue. hier m'a posé un lapin. demain
demain (autant en emporte le vent)
est un autre jour. la nuit, quelle violence
inouïe, tu ne trouves pas ? tu dors.
non qu'elle évoque la mort, la solitude hantée
des enfants – ces pensées peuplèrent l'insomnie –
mais on y voit nus les rouages de la veille.
sur le pont l'océan tout entier se change
en salle des machines et dans chaque tour de garde
la discontinuité amorphe des heures soumet
le mousse à la torture. s'il avait su ! pas une angoisse
intéressante, une à la heidegger, comme dit
cet ami qui ne dort plus : un bazar, un medley sadique
des plus mauvaises chansons sur radio nostalgie,
l'encombrement du temps. comprends-tu que l'on ait
bien envie de te réveiller, mon amour, de secouer
tes épaules pour te montrer ce qui se passe d'affreux ?
– qu'est-ce qu'il y a ? – on fait eau, on va droit
sur l'iceberg, et non, il n'y a rien à l'horizon, c'est bien
ce qui affole. le titanic, selon certaines sources,
n'aurait jamais coulé mais un autre navire
presque identique auquel des armateurs véreux
auraient donné son nom, comptant sur un naufrage sans morts
pour encaisser la prime. le titanic – le vrai –
mouillerait encore dans une rade paisible
on ne sait où. il existe une carte postale
montrant un paquebot à demi englouti – le cabiria
ou bien le caribbean – et cette légende en gras :
« vous êtes invités. » il s'agissait de l'inauguration
d'un restaurant. longtemps j'ai cherché à qui l'envoyer,
une femme certainement. j'avoue que je m'identifie

assez à ce bateau débaptisé privé de son big band
qui a coulé, coule encore dans nos têtes et
n'a pas coulé. surtout le soir : le soir
est si sentimental. j'ai toujours cette carte.
tu l'as gagnée à la sueur de ton sommeil.

ne coupez pas
c'est beau
de ne pas savoir d'où viennent les choses
les enchaînements secrets
sont plus fins
il est des intrigues
au milieu desquelles on oublie
le début, n'attend plus la fin
quelques instants encore
tout peut tout pénétrer.
ça commence comme ça, au milieu
d'une conversation : le marché a déjà fleuri
sur la place brûlant
l'étape des bourgeons
et pour appeler cette ville
venise il a fallu bien camoufler
l'infrastructure, placer
savamment des branchages
mikado sur la fosse d'orchestre.
les marchandises acheminées
par des convois sans phares
silencieusement la nuit
rivalisent avec la nature.
remboursez ! cependant c'est beau
de ne pas savoir d'où viennent les choses
ni les enfants et quand les ethnologues
se prennent pour des missionnaires
du planning familial
de pouffer avec les sauvages.
les enchaînements secrets
sont plus fins. si tu les saisis, les soulèves
par le cou comme les serpents
venimeux, les baguettes
enchevêtrées, beaucoup de phrases

sont compatibles. leur gueule
sous la pression des doigts s'ouvre incroyablement
si nécessaire, un autre tube
s'encastre et toute la plomberie
s'installe avec des joints liquides.
qu'est-ce qui donne ce matin
aux accidents bien ponctués
du marché, du café, du retour à la chambre noire
la cohésion d'un film? pas la musique
plaquée si redondante qui est la honte
du cinéma. une prosodie plutôt
improvisée qui fait aussi retour
sur soi nonchalamment. impossible de l'arracher
à son prétexte, elle va polluer
l'air, seul reste le film
sur les murs et la peau. brasse coulée :
un maillon entre deux mouvements
entre deux eaux caché. c'est comme ça
que cela commence, en cours de route. c'est plutôt ça
que je dis. – mais on n'y comprend rien
mon pauvre ami. – bon. il est des intrigues
au milieu desquelles on oublie
le début, n'attend plus la fin : les gangsters en cavale
se mettent en position de sumotori de papier
sur une estrade en carton mais c'est un simple cercle
tracé dans le sable de la plage. alors
des acolytes frappent le sol de leurs paumes :
eux ils s'ébranlent toujours figés, la bobine accélère
les spectateurs sur leur siège tremblent
jusqu'à ce que l'un d'eux transgresse
la ligne. du grand art. que peux-tu faire
de mieux aujourd'hui que d'élever
à la grandeur naturelle d'un jeu sa copie miniature ?
de minuscules fragments s'étirent
le véhicule qui nous dépanne tient par des élastiques.
cela eut lieu sans queue ni tête
au milieu du chemin
de notre mort. l'explorateur tardif
en pleine descente de l'orénoque ou l'amazone
est pris de fièvre, il voit paralysé glisser
un interminable serpent, l'embouchure lui paraît
aussi lointaine que la source. ou
assis au milieu d'un tronc d'arbre, tiens

il note que c'est un crocodile.
de telles choses arrivent dans la vie : à mi-course
dans la zone indécise où pour quelques instants encore
tout peut tout pénétrer – du moins veut-on le croire.
d'anonymes bienfaiteurs assurent la soudure
remplissent les cases vides des étals mais il faut
espérer que la nuit venue les godemichés s'adapteront
sur le harnais universel. c'est comme ça
que cela commence, comme ça
que je l'entends pourvu qu'un chef
ne s'avise pas de tapoter le pupitre de sa baguette
et que l'on n'arrête aucune date.

des séances de désenfermement
auront lieu dans l'auberge des lassitudes.
des ateliers de désécriture
(et autres désenchantelements)
seront organisés fin de session.
y viendrez-vous? venez-y avec
vos humeurs et vos lenteurs,
vos gouffres et vos alphabets à vous.
les cœurs y seront gros, certes.
et nos larmes trop lourdes,
trop lasses pour monter jusqu'aux yeux.
mais venez,
ensemble nous fêterons
l'ignorance.

les obscenités
obscène le poème non dit, non fait
– le seul à dire, le seul à ne pas faire –
et qui se tait, se terre au fond du corps
comme un fœtus mort et déjà pourrissant.
(et dehors obscène la chatte qui rapporte
le chant d'un oiseau tué entre ses dents.)

la grande neige
première neige tôt ce matin. l'ocre, le vert
se réfugient sous les arbres.
seconde, vers midi. ne demeure
de la couleur
que les aiguilles de pins
qui tombent elles aussi plus dru parfois que la neige.
puis, vers le soir,
le fléau de la lumière s'immobilise.
les ombres et les rêves ont même poids.
un peu de vent
écrit du bout du pied un mot hors du monde.

j'affirme sur l'honneur
que je n'ai rien à voir avec
moi-même.
je ne suis pas propriétaire
du corps où je réside.
ces yeux braqués jour et nuit
sur d'étranges oiseaux
et fascinés par la beauté du monde
ne sont pas les fenêtres de ma maison.
là où je suis, ce que je suis
n'est pas ma patrie.
je suis le fils d'un enfant qui n'est
pas encore né,
l'époux sauvage d'une femme que je traverse
et qui ne m'appartient pas.
une jeune fille quelque part tente encore
d'être ma mère.

un sens clair
l'éblouissement

face à la nature du crime
un simulacre épuise le sol

après avoir choisi l'angle, une photographie du
muscle. l'image descend. on est en dehors. dans la
soumission et la chute. la voix tient le dos.
un désarroi géographique, sans recours. elle ignore
la proximité de ce monde. elle ne connaît que le
soubassement d'une terreur liquide et noire. une
liste d'infinitifs prolonge l'accident.

sur le plancher
l'alphabet de l'ancêtre
est-ce un lac
cette disponibilité de l'œil ?
le corps se glisse là
d'un mot à abattre
il force la bête
à continûment se déplacer

le chiffre est à gauche de la construction
ils surgissent
dans l'inquiétude du mouvement
ils ont la légèreté pour espace

la répétition est déplacement
du bord invisible
la voix dissimule
un état d'apesanteur
elle ne saurait interrompre son trajet
autour de cette tache
le jour du chiffre, de l'étranglement
le poignet brûle l'ancienne manière
lèvres posées sur le nom
ils s'ajointent

« un langage dans lequel ils n'ont pas pensé. »
une enfance éteinte dans le bruit. elle n'improvise
plus. (nulle offrande, à peine un mouvement.) elle
situe le tranchant, fait vaciller la plaie. le centre de la
pièce est un linge. il se ferme sur la perte, pousse
l'enfance vers le bas et porte à son terme l'image.
dans l'encadrement furtif, le paysage se confond avec

l'œil.

c'est comme une rage que rien n'apaise. chaque
coup renforce sa vigueur. la chute donne la mesure
du pas. la fragilité d'un sens « qui renferme quatre
corps simples ». sans les reconnaître, elle renoue avec
eux. seul le chiffre résiste. il la rend à son exploitation
minière.

« pisz na berdyczów ! » ça veut dire « écris-moi à berdichev »
parce que tous les marchands de pologne, de lituanie et de russie
passaient par berdichev, un des centres de commerce et de banque principaux de la région
mais quand l'activité économique se déplaça à odessa, la ville déclina rapidement
et « pisz na berdyczów ! » est devenu : « écris a personne »
ou « laisse-moi tranquille ! »
il écrit « pisz na berdyczów » sur une feuille de papier et la fixe à sa porte
mais nul ne lit le polonais ici, les gens ne comprennent pas ce qu'il a voulu dire
alors on frappe, on sonne, on glisse des mots entre le battant et le parquet
on chuchote ou on crie, on parle rudement ou avec distinction
selon les circonstances
il n'a que faire des circonstances
« pisz na berdyczów ! »

les allergies de monsieur néant
à un âge avancé monsieur néant devient allergique au thon ;
il le découvre par hasard
dans un restaurant italien du centre historique de la ville.
son visage s'enflamme, ses yeux sont injectés de sang
ses voisins de table reculent leur siège, effrayés,
réclament l'intervention d'un médecin,
mais monsieur néant refuse catégoriquement tout secours
et se dirige en titubant vers les toilettes
avant de s'effondrer la tête à l'intérieur de la cuvette.
il est à peine rétabli de sa première crise
qu'en survient une seconde,
plus forte encore,
qui le terrasse pendant plusieurs jours.

malgré une reconstitution minutieuse de ses aliment liquides
comme solides,
ne parvenant à aucune conclusion probante,
monsieur néant se demande si ce n'est pas l'environnement
qui a provoqué cette fois son malaise.
il soupçonne les pigeons du square où, quand le temps le
permet,
il descend lire le journal du soir,
le chat de sa voisine qui, mystérieusement, préfère son balcon
encombré de caisses vermoulues et de chaises mangées de
rouille
à celui, fleuri, de sa maîtresse
à moins qu'il ne s'agisse du cyprès moribond derrière le mur
du couvent des augustines,
dernier vestige d'un parc disparu.
puis lors d'une croisière sur le nil à bord du yacht de luxe
ferdinand-de-lesseps,
en l'absence de tout animal, du moindre arbrisseau,
se nourrissant exclusivement de pain et de riz en raison d'une
dysenterie contractée l'après-midi de son arrivée,
l'attaque, deux fois aussi forte que celle dont il a été victime au
restaurant,
lui fait soudain comprendre la nature multifactorielle de sa
réaction :
les agents sont nombreux ;
et le plus surprenant d'entre eux,
découvert de manière empirique sur le pont supérieur
à l'occasion de la soirée « valse de vienne »,
est certainement les femmes. pas un certain type de femmes,
non, les femmes en général.
il faut préciser que les hommes l'irritent presque autant
et là encore, quels qu'ils soient.
seuls les enfants, les bébés surtout, et les grands vieillards
— il y en a deux ou trois qui se réchauffent au soleil du désert
recroquevillés dans leur fauteuil roulant —
semblent dépourvus de ces éléments que rejette si violemment
son organisme.

la ville, de la ville
effeuillé d'hiver

se dresse là entre
des murs, triangle
angles sombres où
s'étagent à mi-bois
des rameaux épais
quand aux pointes
un bourgeon fendu
jour, jour suivant
écloso l'éclosion

12 avril 2000 : marronnier dans la cour

sur l'oubli, un trou
par le creusement
à creuser ce creux
l'abîme de mémoire
évidée d'évidence
et ces empreintes
que le temps trace
pour l'effacement
de mettre, omettre
au chantier, passé

20 avril 2000 : potsdamer platz

occupé au cordeau
de la digue, un coin
confiné, parcelle
à la ligne alignée
se détache du vert
ombragé et massif
colonie arpentée
dans ses bordures
prises en limites
rêve clos, clôture

30 avril 2000 : laubenkolonie,

jardins ouvriers de spandauer damm

à claquer mur, murée
s'y vrille la vigne
vierge et support
de couvrir, loggia
où l'abandon à demi
un fauteuil, tendu
tendant sur la rue
réfractée, l'image
de l'usure si vraie
à s'user tout à fait

9 mai 2000 : potsdam.villa à vendre

qu'un cri, détresse
à la voie publique
les mains en appel
par l'indignation
aspire, il s'espère
s'exaspère, un élan
vers lequel, geste
au moindre manque
écouté inaudible
tue-tête et se tait

29 mai 2000 : 'der rufer', (celui qui crie)

statue de gerhard marcks. strasse des 17. juni
motif de symétrie
aux perspectives
la percée urbaine
déjà monumentale
axe et rectiligne
carcan quadrillé
de la parade, stucs
allée où triomphe
inattendu, si doux
un parfum, tilleul

18 juin 2000 : karl marx allee

haut dans le chaos
jailli vif d'en eau
un ruissellement
à l'écume courante
de falaises, pente
au passage du pont
bruine de sa chute
s'évapore l'humide
caniculaire l'air
sur la rue insolée

3 juillet 2000 : la cascade de viktor park

scandés, percutés
aux corps, des sons
les graves, rythme
dans le mouvement
de répéter, marqué
sur une pulsation
à faire et refaire
ceci, la vie l'envie

du monde, un projet
échoué drôlement
8 juillet 2000 : love parade. tiergarten
distracte de voir
tel que l'œil, bref
porté vers l'ouest
près de la fenêtre
plein ciel au gris
où brille un avion
quand surgit d'ici
inverse au trajet
vol lourd d'une oie
battant l'air lent
11 août 2000 : par la fenêtre du bureau
voûtes et rosaces
un portique, ruine
laissée vide hors
d'un pigeon, fiente
lignes blanchies
de la destination
dévoyée des voies
égarée autrement
la gare terrassée
son terminus vain
13 août 2000 : porticus anhalter bahnhof
portique de l'ancienne gare d' anhalt
déniché de la cime
à la volée, corbeau
la cloche envolée
quand bien volent
les feuilles hors
une feuillée déjà
jaune, jaunissant
sitôt de l'automne
et dix-huit heures
au son du carillon
15 octobre 2000 : haus der kulturen
der welt. le carillon
fragile de ce jour
où diminue plombé
en débit monotone
gris comme il a plu
aux pavés inégaux

et la rue souvenue
de l'été seulement
lumière laiteuse
tarie de l'absence
rien ni contraste
28 octobre 2000 : dans les rues
de charlottenburg
reflet de cristal
la nuit, la coupole
enflammée des ors
désormais hantée
nausée, l'histoire
ressasse rôdeuse
tandis qu'un signe
pour que s'ébranle
même chancelante
si lente la marche
9 novembre 2000 : manifestation contre
le racisme devant la synagogue. oranienburgerstrasse
moins de la saison
les cerisiers vus
à la double rangée
arrangée d'un pont
en bouquet, fleurs
trop tôt avancées
s'arrêtent gelées
outre les flocons
seuil sans degrés
zéro fané du froid
13 décembre 2000 : retour en tram de pankow
écran soir et noir
le trajet fatigué
se signale sonore
riverain des rues
où la ville livrée
en photos banales
au virage, visages
s'effacent, mi-nuit
même des lumières
quand s'éteignent
16 décembre 2000 : 79 cerisiers en fleurs
en contrebas du bösebrücke. norwegerstrasse
en affiches la vie

placardée de joie
si facile, si douce
où défile une rame
s'arrête et change
alors d'un couloir
langueur des sons
comme l'accordéon
la voix obsédante
seule sa solitude
10 janvier 2001 : un musicien russe à la
station de métro heidelbergerplatz
gris pulvérulent
et plutôt minéral
par couches fines
les grains grenus
au crissement dur
étalés d'asphalte
ou les pavés, le pas
verglas s'y frotte
qui déroute épars
après la sableuse
24 janvier 2001 : storkwinkel par
temps de neige
neige, tard de l'est
qui couvre encore
au sol et marquage
les files à suivre
sans voir des rues
effacées, signaux
où tourner, cadran
écoulé aux heures
libre ni interdit
pour penser à l'été
25 mars 2001 : passage à l'heure d'été.
tempête de neige. rathenauplatz

l'exercice simple à son fiancé
à son nouvel l'appartement des terres
peut pas sonner le triomphe lys blancs
où le ranger l'adresse égare

tout corps voisin du sien
avoir vu sa créature à l'intérieur
d'un format elle était on la refait
à la sphère plus qu'à la première
dans les fils et qu'il est né dedans
tenue de tout à l'heure.

premier cahier
tous les enfants sont langés
aussi blancs
que
haricots secs
à l'abri de l'air
car le temps
recycle même
les pots
de confiture.
les tombes indiennes
devant le lac
koshkonong –
et sur cette mémoire
une balle roule
jusque dans les excavations
sacrées.
les golfeurs
jouent
au milieu des cadavres.
le serment n'est pas plus
à l'ordre du jour
que le gouvernement
des mots
autour de la table
un dimanche
en famille.
tout maintient
une odeur de lait
et de maison propre.
quel est le rôle
de la pompe
à eau

dans une journée paisible ?
il pleut.
le vent se lève.
la rivière plus
douce
que la pluie qui
tombe
sur le toit
illumine.
l'eau est partout
dehors.
la fenêtre.
toujours.
et ce qu'elle montre
dans un espace réduit.
divan.
fauteuil et table.
lit. plancher.
cuisinière.
four émaillé.
les souvenirs sont là
le long de la rivière
qui s'éloigne.
la fenêtre opposée
éclaire les mêmes objets
mais dans l'ordre inverse.
l'espace forme un carré.
quatre angles.
l'herbe est aérienne et
les arbres –
témoins.
une berge
sauvage retenue
par des pierres.
des troncs. des branches.
de l'herbe et des champignons
roses.
les nuages sont très bas.
la pompe a
certainement
capturé l'histoire.
le radiateur
les intempéries.

ce pré devant l'embarcadère
est très humide.
la dépossession
lorsqu'elle est de nature
à s'écouler
a valeur de cessions
nocturnes
d'échanges.
des enfants
remplacent bien
les arbres.

monsieur néant en alpiniste miraculé
au motel la destinée monsieur néant prépare soigneusement
le dernier acte
d'une comédie commencée quelque soixante ans plus tôt dans
un pays d'afrique
sous les drapeaux et les acacias blanchis à la chaux
c'est la plus longue comédie de l'histoire
il l'a vécue, incarnée, réalisée jour après jour
elle à qui il aura tout consacré le regarde maintenant en face
et lui rit au nez.
monsieur néant a allumé le poste de télévision qui ne diffuse
à cette heure-ci
que des jeux dont les gains consistent en des appareils électro-
ménagers des sommes dérisoires
ou des conjoints pour relations durables ;
par la fenêtre de sa chambre il voit le flot de la circulation
vespérale
des enseignes partiellement éteintes de l'autre côté de l'auto-
route
(ce qui donne des combinaisons amusantes tels ces nootel ou
koak)
et un euphémisme de la nature sous la forme de talus herbeux
que picorent des corbeaux.
il s'est rasé, a revêtu son costume de marié, chaussé des escarpins
cirés au préalable ;
une bouteille de condrieu et une ténébreuse affaire de balzac
occupent la petite table
prévue pour le téléphone.

sauf erreur de sa part, il pense constituer la totalité de la
clientèle de l'établissement tant le silence est profond.
apercevant une feuille de papier à en-tête il y note une
question :
par qui souhaité-je me faire accueillir ?
et la réponse : la fontaine.
la feuille, pliée en quatre, est glissée dans une enveloppe qu'il
place bien en évidence
sur le traversin
puis il s'allonge et ferme les yeux.
le lendemain il raconte en détail le déroulement de la scène à
son analyste le docteur friedel
qui lui serre la main avec effusion comme à l'unique rescapé
d'une expédition himalayenne.

le temps en couleur
vite ! des couleurs par la fenêtre
des couleurs sur les champs et les forêts
avant que le temps change
et change tout
qu'il vide de leur substance les champs et les forêts
les étangs, les fermes
comme le soleil est fugace !
comme le ciel se rit de notre regard admiratif
l'éternité n'est qu'un trompe-l'œil
l'immensité, une abstraction douteuse
l'or des blés – vite !
le rose des pierres de construction – vite !
le vert froid des frondaisons – vite !
la rouille des buissons, des rails, du ballast – vite !
le jaune du colza dans les champs presque noirs
l'argent des cours d'eau
le vert bruni par le limon des rivières poissonneuses – vite !
le violet des choux en carrés sages – vite !
le gris des routes – vite !
le bleu absolu des journées claires de l'automne adouci par le sud – vite !
le rouge ! le rouge ! le rouge des tracteurs, des automobiles, des signaux – vite !
le rouge d'une casquette de chasseur, le fusil coincé sous l'aisselle – vite !
(et bientôt le rouge imaginé du sang la bête morte)
le vert métallique de nos peupliers routiers – vite !

le bleu des toits en ardoise – vite !
le bleu des montagnes lointaines – vite !
bleu de la pierre, bleu de l’horizon,
bleu de la lumière tombée en fine vapeur sur le monde – vite !
et le blanc – j’allais oublier le blanc – le blanc des chemins de poussière ou de terre
le blanc des vaches paissant dans l’herbe des pâturages – vite !
le blanc omniprésent et méprisé par l’œil
d’un mur entre deux cyprès, de camions roulant à vive allure
le blanc – vite !
puis le noir ! le noir ! le noir de la terre féconde tournée et retournée – vite !
le noir d’un cheval que les trains rendent fou
qui galope en cercles affolés le long des barrières de l’enclos – vite !
le noir d’une cheminée de village aussi muette qu’une bouche fermée – vite !
le noir d’un clocher de village qui ne rejoindra jamais les bras du sauveur – vite !
le blanc, le noir, le vert, le rose, le bleu et l’or –
vite ! vite ! vite !

sang
tu es belle. et je suis fou.
corps de pierre. corps solaire. corps solitaire. lactescence estivale. echancrure sauvage. tu es
ma chair d’ivoire. astre noir. mon obscène territoire. tu m’emmures sous le dôme des
lamentations. ma succulence permise. ma maîtresse. ma connivence sensuelle. ma lunaire
tyrannique. princesse endiablée. lacis de sueur. idole enrobée de soie. et d’épines.
œuvre de feu et de sang. les aréoles de tes lèvres épousent et entaillent ma peau. assèche-
moi. je suis désert. flagelle-moi. je suis esclave. inféode-moi. je suis ta propriété. ton bibelot.
je plisse ta nuque. j’éploie ton ventre. dunes célestes. ta chevelure est une liasse de flammes.
tes yeux un ouragan de sable. j’éventre ta langue engorgée et me désaltère. elle est hostie
pour ma bouche infidèle. elle est calice pour ma bouche hérétique.
je renonce au devoir. à la raison. je suis dévot aux lieux de la débauche. je suis mendiant au
seuil de ta taverne. je m’abreuve aux sources hallucinées. opium et vin. je renifle tes arômes
opiacés. je mords tes ébréchures alcoolisées.
je suis celui revêtu de guenilles qui lave et baise tes pieds. je veux boire. encore boire.
encore boire. et me dissoudre sous les osmose de l’ivresse.
je suis amant de l’amour. celui revêtu de laine. celui revêtu de crasse et de boue.
celui qui se prosterne sur ton corps. lieu de vénération. lieu de prière.
celui qui à l’aurore de ton voile récite les silences de tes yeux. celui qui glane des nattes de
sang sur ton mausolée.
et tu es mon livre sanctifié. mon poème.
et je suis poète fou qui quémande le sens de ton verbe. et je suis poète fou qui vole la parole.
poète fou qui dérobe ses obéissances. poète fou qui professe une parole transmuée.

parole incantatoire pour te célébrer et te créer. parole au-delà de la parole pour t'aimer.
et tu es ma féconde indélicate. celle qui me purge de mes lassitudes. celle qui reflue mes
fautes et mes rancœurs. celle qui coalise extase et douleur
et ton nectar infeste mes rêves les plus nonchalants. ton nectar infeste mes repentirs
nocturnes.
tu es festin que je romps et qui me corrompt.
et je déguste ta gorge blanche. je hume tes senteurs épicées. je soutire tes sèves tuméfiées.
et tu es ma vanité. ma lascive. ma vierge indécente.
tu sillones les mers vengeresses et les rues fétides. tu sillones ma carcasse avide et mes
plaisirs terrifiés. tandis que ma salive adultère encore tes lèvres. tandis que les liqueurs
dédiées à la jouissance suturent encore ta peau fissurée.
tu es femme et la nuit carnassière froisse les tombeaux. tu es femme et le ciel exsude des
flocons de pierre.
tu es femme et l'océan se désertifie et la terre se décalcifie. tu es femme et les bêtes
frémissent les signes de l'apocalypse.
et tu es belle. ma gazelle opaline. eau qui pleut entre mes cils. soupirs qui veloutent mes
songes. safran qui pave mes cicatrices.
et tu es belle. ma douce. ma moelleuse. ton visage une aube lumineuse. nébuleuse bleue.
collier de poussière d'étoiles. collier de promesses infinies.
et tu es belle. mon trésor caché. coulis de diamants. tresses de perles. canevas de rubis. je
suis l'orfèvre de tes enchantements. de tes paresse.
et tu es belle. femme-île. île-femme. je résilie les ailleurs et m'assermente insulaire. je suis
phare dressé sur ton nombril. j'éclaire les cantiques de tes luxuriances.
et je veux encore longtemps ramper tel un animal sur ton linceul. et le rapiécer avec mon
sang. et m'endormir mêlé – à mon refuge – à ton corps livide.
et je noircis mes yeux avec les cendres de ma lune noire. et je renie les théâtres convulsés et
frivoles de l'éphémère. et ma chair soumise et aveuglée se livre aux obsessions et aux
intolérances de ton culte.
et je suis corps-instrument. corps-tabla. corps-ravane.
et tu me cadences dans les tranchées de tes lèvres. et tu m'excises sur ton crucifix.
et tu es miroir.
et tu infléchis la migration des astres. et tu enneiges les soleils.
tu es miroir. et tu décolores les incarnats vénéneux du mal.
tu es miroir. et dans tes abîmes je déracine mon moi afin d'être toi.
tu es miroir. et je te fracasse.
et tes scissures tranchent mes veines. et mon sang longtemps après ma mort moissonnera
ton souffle sur les esplanades de la folie.
et je suis poussière qui cerne niche incandescente.
cœur du monde.
et je décapite les têtes de ceux – mécréants et fidèles – qui à tes pieds se vautrent mais qui
ne savent déterrer les alchimies de l'amour.
et je vagabonde dans ma barque fragile avec les âmes proscrites et malades.
et je donne à manger à l'estropié. je chante les infamies avec le lépreux. et mon corps est

abri pour le chien galeux. et mon corps est armure pour le clochard. et mon corps est puits
pour les larmes de la femme déchue.
et en leur demeure qui est ma demeure je converse avec les fous.
et nos lèvres ensanglantées dansent paroles inspirées qui récitent les versets de l'amour.
et tu es belle. ma fée noire. ma blessure noire. et je veux exténuer prunelles noires qui
creusent des verbes dans ma peau. et cisailer rêve d'ébène. ecorcer ce rêve d'ébène.
extraire son essence et démêler tes extravagances.
et je psalmodie ton nom quand le néant m'engloutit. et j'invoque ton nom quand la guerre
vomit des cadavres d'enfants.
et j'implore ton nom quand mes larmes s'effacent et que je ne veux et ne peux plus pleurer.
et je suis en attente.
du suc noir qui innerve tes courbes. du suc noir qui encre ta chevelure.
et je suis en attente.
du suc noir qui peuple ta peau. du suc noir qui enfle ta rage.
qu'il m'entaille et qu'il m'empale. qu'il m'abandonne en pâture à la foule bouffonne et
cruelle.
car je ne suis rien.
et je veux mourir.
et je guette luminescences qui annoncent mon sacrifice.
affûtez vos sabres mes amis.
car je ne reconnais ni la mort ni la vie.
car mourir c'est renaître en toi. c'est être toi.
et tu es belle. la plus belle.
et je voyage hors des enclaves du temps.
je suis amant de tous tes lieux. là où tu as été et là où tu seras.
je suis père et je t'ai imaginée. je suis mère et je t'ai façonnée. je suis ton premier sourire et
ta première gorgée de lait.
je suis les terres que tu as foulées. et les ciels que tu as désertés. je suis tes mains dépliées à
l'heure de la prière. et tes mains nouées à l'heure de la douleur.
je suis les houles que tu as caressées. et les tourmentes que tu as apaisées.
je suis les lettres qui cisèlent ton prénom. et le livre sacré qui recèle nos conjugaisons.
je suis les mains qui berceront ton dernier souffle. et les mains qui t'endormiront dans ton
tombeau.
et je t'aime.
et un seul atome de ton amour me rassasie. et me resplendit.
un seul atome de ton amour ampute mes laideurs. et expurge mes pourritures.
un seul atome de ton amour suffit à ce que je m'oublie.
et je ne pense qu'à toi.
un seul atome de ton amour me béatifie. et je suis l' élu.
et je t'aime.
et tu es en toutes choses.
tu es soleil qui débride les gangues de l'obscur. soleil qui écarlate les indolences des océans.
tu es les larmes qui inaugurent les coutures de l'aube.

larmes qui fêtent la sécession des crépuscules. larmes qui fauchent les cavalcades des lunes.
et tu es en toutes choses.
tu es les âmes violentées. et les monstres qui nous assaillent.
et les haches qui embaument nos prunelles.
tu es les fugaces de l'amour au coucher de nos haines irrémédiables.
tu es reliquat de neige et rafales de feu qui tamisent mes nuits.
et je t'aime
et je suis solitaire prostré dans le désert.
et je jeûne.
et je lapide les spectres des ailleurs.
et je jeûne.
mon corps encerclé une plaie. une crevasse.
une dépouille et un habitacle pour tes éblouissements.
toi.
et tu es belle.
et je vois entrelacés dans tes yeux ambrés et dans ton corps diaphane le paradis et l'enfer.
et je ne désire ni la grâce ni les damnations mais ton amour.
ton amour seul.
et je t'aime.
je bannis mon coeur afin d'être ton coeur.
je m'arrache à moi-même afin de vivre en toi.
accorde-moi l'extinction.

touristes
de bergen ils écrivent : nous reviendrons avant les fêtes,
vous nous manquez,
de la côte : il est difficile d'aimer par procuration
et encore
pourquoi ce silence ?
nous nous levons à l'aube
comme nos pères
le café et les conversations incompréhensibles
ont leur vertu.
en pensant à vous,
nous contemplons la mosaïque du soleil et de la mer
jusqu'au soir où la lune trace des chemins
pour les derniers pêcheurs
l'histoire nous parle autant que la nature
à rome, il fait plus chaud qu'à la maison.

la distance joue inlassablement
son menuet mélancolique.

je ne me souviens pas
il n'y a pas grand-chose dont je me souviens
j'ai dû vivre à côté tout le long
sans être ailleurs non plus
je m'en souviendrais
je ne me souviens pas qu'un jour tout ou quelque chose ait basculé.
– souviens-toi de rester vivante.
je mélange les lieux où tombent les hommes qui tombent.
je ne me souviens pas où sont les lignes de front
si nous pouvons mettre autour
et les enfouir
appuyer ses doigts le long
les masser puis les marcher avec les pieds
dessus courir sans se prendre les pieds dedans.
je ne me souviens pas de l'histoire ni de la géographie de ce qui
s'accomplit je ne me souviens pas de la situation des pays les uns
par rapport aux autres sauf alphabétiquement
l'iran touche l'irak touche le koweït
le k de kurdistan dans turquie dans irak
les k de congo
dans kasai kiwu katanga
les voyelles entremêlées de rwanda burundi ouganda
je me rappelle les proximités sonnantes
daghestan kazakhstan kirghizistan près d'afghanistan
les voies ghijk de l'acheminement du pétrole
les s de squelettes dans somalie soudan
et les os du e de erythrée ethiopie.
je ne me souviens pas de ce dont les journaux que je lis ne
parlent pas ni de ce qu'ils citent comme événements de
référence je ne me souviens même pas en avoir un jour entendu
parler ni qu'on m'ait raconté ce dont je ne me souviens pas.
suis-je le souvenir indifférent de ce dont je ne me souviens pas ?
était-ce avant que je puisse me souvenir qu'on avait déjà résolument
voulu perdre la mémoire envers ceux qui ne se souviendraient pas ?
pourtant il y a des choses je le sais dont je n'ai pas le droit de dire
que je ne m'en souviens pas
des choses prodigieuses ou terribles délibérément brouillées dans un

passé dont je ne ferais plus partie comme si cela était possible.
les lettres de ce dont je ne me souviens pas
sautent sans que je puisse déchiffrer
ce qu'elles bruissent
insinuant juste que
reléguées hors
je ne dois plus respirer
pas bouger.
je dois retrouver les mots de ce dont sinon
je vais perdre tout à fait la trace
la trace que laissent les corps
au lieu des mondes inventés
possibles disparus on ne sait pas où.
on me dit que ces mots exagèrent
c'est plus compliqué tu ne peux pas
dire les choses si
simplement d'un côté
les tueurs et de l'autre
les morts.
ce ne serait donc pas brutalement simple
et seuls les mots seraient inhumains.
je récite ce dont je ne me souviens pas me souviens
à la recherche d'une place dans le récit
qui n'est pas dans ta langue indifférente
mais dans les bribes qui viennent d'ailleurs
ailleurs auquel nous devrions appartenir
au lieu de nous dissiper avec ce que nous faisons disparaître.
il faudrait souffler beaucoup plus d'air autour des nouvelles qu'elles
volent en cercle autour de nous le soir
avec les hirondelles qui crient
je ne me souviens pas où s'enfoncent
les affamés auxquels je vole
puis largue la nourriture émietlée
chutent les lettres minuscules des nouvelles
effacées les unes dans les autres
sur les squelettes dans toutes les positions
de très jolies photographies avec de grands yeux
il faudrait souffler beaucoup plus d'air
autour des hommes qui tombent
pour qu'ils remontent en cercle
le soir autour de nous
avec les hirondelles
qui crient

ellipses
mais rapportent leurs visages.
nous souvenir de ce qui nous élan
cerait dans l'ac
tion jour
soir
jourdir des lignes
privées traversantes de dans hors.
nos élans par tous les temps frappés jour
dessus jour dessous
nous pouvons
nous
soulever
même si nous entendons le comique
des mots moqués se relever sans disparaître.
dans ma bouche nous
quel nous ?

vivant
à l'heure où la terre cessera d'être
tu seras assis sous un platane à moitié dépouillé
dans une avenue animée et bruyante
rien autour de toi n'aura vraiment changé
tu resteras le père, le fils et l'amant
un rêve te tracassera comme un reste de nourriture coincé entre
deux dents
tu continueras d'observer les enfants, les cyclistes et les chiens
à te demander ce qu'est l'amour
si tu l'as trouvé, perdu ou constamment éludé
à essayer de déchiffrer des signes qui n'en sont peut-être pas
à examiner des souvenirs avec l'attention de l'entomologiste
penché sur son insecte
et qui ne voit plus que des surfaces réticulaires
oubliant la créature trouvée au milieu d'un parc noyé de
brume
tu songeras aux fruits de saison et à acheter de nouvelles chaus-
sures
à une page lue quelques heures plus tôt dans ton bain
aux carreaux de l'immeuble voisin comme éclairés par un
incendie

que tu as longuement observés la veille avant de te coucher
à l'heure où la terre cessera d'être
tu feras des calculs tu passeras en revue des hypothèses
mille fois formulées
tu battras le rappel de toutes les solutions
tu te lèveras tu écarteras distraitemment du pied deux ou trois
feuilles
tu t'éloigneras vers le néant
le dos tourné au néant
si vivant

sur le port
il y a des traces de sel
a tous endroits où le clapot
ronge le ciment. une odeur
de vieux cambouis se mêle
a la saumure et le soleil monte
a grandes claques rouges sur le tissu
d'eau lente et les premiers casiers
qu'on lance vers le quai dans le cri
des mouettes. avec tendresse
une main ride la surface d'un bac
où disparaît la dernière étoile
et puis : dix francs, dix francs,
s'exclame la marchande de sardines,
je fais les vivantes au prix des mortes !

la fête
on revenait du bois de pins
en saluant au passage le cuisinier
tôt retraits : sa fille était morte
à moto et il élevait des chiens
de race airedale, affectueux et roux.
quelques jardins plus loin, c'était
l'heure du café accompagné de sablés
dans un salon où les portraits
rappelaient stalingrad puis les aurès.

la voix de la dame disait n'avoir jamais
aimé la guerre ni ceux qui l'obligeaient,
encore enfant, à manger sous la table.
sur la faïence des grandes tasses,
un couple marchait vers une fête foraine.

les yeux des autres

c'est une jeune femme qui vit dans un village dans un pays lointain,
elle vient de se marier et elle est enceinte, elle aime bien son mari
car il travaille dur, il est plutôt gentil et il ne la bat pas et elle
attend avec impatience la naissance de son enfant, elle le sent, dans
son ventre, grandir tous les jours un peu, comme une graine qui pousse
et pousse, ce sera une fille, elle le sait et elle l'aime déjà, très
fort, tout comme elle aime sa petite vie, parfois, il est vrai, elle a
des rêves fous, surtout quand elle regarde la télé, elle aimerait,
elle aussi, faire le tour du monde, visiter de grandes villes,
rencontrer un beau prince et chanter sous la neige une belle chanson
romantique et elle se dit qu'elle est folle de penser à tout ça, t'es
folle toi, t'es folle toi, mais elle aime bien sa petite vie, il y a
bien sûr sa belle-mère qui est une peste mais il y a, comme le dit si
bien sa sœur, en pouffant de rire, pire peste ailleurs et elle aime
bien sa petite vie et ce qu'elle aime peut-être le plus c'est de se
rendre à la mer le matin, elle y va seule, très tôt et alors elle se
met à courir vite, très vite, tellement vite qu'elle a l'impression de
perdre la tête, elle se met à hurler, c'est un bonheur tellement fort
qu'il déboussole ses sens et elle aime aussi les arbres, ils sont si
forts, si puissants, ainsi enracinés dans la terre depuis toujours et
elle aime aussi les étoiles, elles sont si belles et elle se demande
ce qu'elles sont vraiment, ceux qui sont allés à l'école disent que ce
sont des boules de feu, elle n'arrive pas tellement à comprendre mais
elle sait qu'elles sont très belles et elle aimerait les toucher,
aller sur une étoile, y vivre mais t'es folle toi, t'es folle toi,
c'est ce qu'elle se dit, t'es folle de penser à tout ça, elle sait, au
fond, beaucoup de choses mais elle n'aime pas en parler, elle se méfie
des hommes car ils ont peur des femmes, elle se méfie des commères du
village qui ne comprennent jamais rien à rien, elle sait, mais c'est
difficile à expliquer, dénouer le sens des yeux et elle y voit
tellement de choses, de l'amour, souvent, beaucoup et l'amour c'est
comme quand les enfants se mettent à danser, ça va un peu dans toutes
les directions, c'est gai et ça donne le tournis mais il y aussi la

haine et la haine fait peur et lui donne envie de fuir car c'est comme un feu de brousse qui consume tout et elle se dit qu'elle est décidément folle, t'es folle toi, t'es folle toi, c'est pas très normal d'être comme ça, de rire à tout bout de champ et depuis qu'elle est enceinte il y a en elle comme une musique, quelque chose de mélodieux, de magique, qui inonde son corps, c'est beau et c'est fort et elle sait que ce sera une fille, qu'elle lui ressemblera et qu'elle sera, mais ça c'est son mari qui l'affirme, qu'il est bête parfois, aussi belle qu'elle et elle se dit qu'un jour elles s'en iront admirer les arbres et les étoiles, qu'elles s'en iront courir dans les champs, courir vite, très vite, de plus en plus vite et elles se mettront à crier tellement c'est bon, elle sera coquette et elle lui fera de beaux vêtements et elle l'enlacera très fort pour s'imprégner de son innocence, elle aime bien sa petite vie et puis un jour il se passe quelque chose au village, on a peine d'abord à mettre le doigt dessus, il paraît que ce sont les gens de la ville qui inventent des choses, qui disent qu'elle et sa famille sont différents, qu'ils sont des cancrelats ou des microbes, elle a envie de rire quand elle entend ça car tout le monde au village est pareil, ils disent aussi que leurs ancêtres ont tout pillé mais qu'est-ce qu'elle sait de ses ancêtres, qu'il faut se méfier d'eux car ils ont un double visage, qu'ils veulent voler nos femmes, qu'ils font beaucoup d'enfants délibérément, qu'ils sentent mauvais et elle entend sourdre une parole sournoise, des mots qui éclatent, qui giclent, comme le 'nous', ainsi sa meilleure amie lui dit que 'nous' sommes différents de vous, elle se demande qui est ce nous, ce fameux nous, elle n'arrive pas à comprendre et puis un jour alors qu'elle est sur le point de s'endormir elle entend un cri, cri d'un être qu'on égorge, cri qui fend le ciel et alors quelque chose se casse en elle, cette peur trop longtemps contenue, ce savoir trop longtemps retenu et alors elle se met à courir, à s'enfuir, pour aller où, elle ne le sait trop mais c'est trop tard et elle les voit arriver mais ce ne sont plus des hommes mais des bêtes et ils ont à la main des haches, des serpes, tout l'attirail de la cruauté, le regard creux, deux trous à la place des yeux, ils s'approchent d'elle, l'insultent mais elle n'entend plus, ne veut plus entendre et elle ne veut pas mourir, pas maintenant, pas comme ça et elle murmure le nom de dieu, protège mon enfant, protège mon enfant et l'un d'eux, c'est un jeune, elle le reconnaît, c'est son voisin, s'approche d'elle, lui crache dessus, lui dit de se mettre à genoux, à genoux salope, tu vas payer maintenant, regardez là, cette chienne, elle a envie qu'on l'encule, elle a envie de nos grosses bittes, à genoux je te dis, on va t'apprendre à nous respecter, à respecter tes maîtres, à genoux, sale pute et tandis qu'il l'éventre et dépèce son fœtus, qu'il déverse

sur elle de l'essence et l'incendie, flânent et ne cesseront de flâner
dans les yeux de cette jeune femme, – d'un pays lointain mais qui
ressemble au nôtre –, la féerie lumineuse de la mer, des arbres et des
étoiles.

boulevard saint-marcel
porté comme une chasse par de graves
jeunes gens, le portrait de marx
avance, précédé d'un setter irlandais
et d'une femme en gris tenant
une pancarte : elle affirme que
quatre-vingt-seize sera une année
érotique. les postières chantent un pas
en avant, trois pas en arrière,
le gouvernement l'a dans le derrière.
immobile au bord du trottoir
un homme à l'humeur rude
ressasse pour sa voisine
que la vie est une longue
préparation à ce qui n'arrive jamais.

discriminer
la poésie entière est préposition.
ce n'est que lorsqu'on met le pied sur l'âme de la corde que
le récit se déploie. avant cela, il n'y a que des fragments de
sens et l'on ne voit rien de ce qui noue l'intrigue.
la voix n'aide pas à reconstituer une charpente. elle dissout
l'ensemble, la fragilise et ne retient que l'apparence.
les accidents sont essentiels. ils sont ce qui donne la forme
et sa lisibilité.
« ils parlent à l'oreille, je veux parler à la mémoire. »
(joseph joubert.)
un excès de sens réduit le vers en cendres.
dans le creux du langage. jamais dans le plein.
(« je » est d'autant plus présent dans les natures indivisibles
que, dans la notion d'obstacle, ce pronom était radicalement
absent.)

l'importance du dos.
un livre n'appartient pas. un corps, à qui appartiendrait-il ?
« ma science ne peut être qu'une science de pointillés. je
n'ai ni le temps ni les moyens de tracer une ligne continue. »
(marcel jousse.)
le corps n'est pas sujet, c'est pourquoi . . .

vers buxtehude
il marchait
entre les peupliers et l'asphalte
passait devant des fermes des champs
des centrales électriques
les automobiles filaient
noires à l'intérieur
un soir de pluie il avait mis le pied sur quelque chose
de craquant et mou :
un hérisson écrasé
que la violence du choc avait rejeté
sur le bas-côté
la neige était tombée très tôt cette année-là
mais elle ne l'avait pas découragé
tout au plus ralenti ses pas
il chantait un psaume ou un cantique
et avait l'impression
qu'un collier de fourrure
s'enroulait autour de ses épaules
les aubergistes
peu habitués à voir arriver des clients
à cette période
lui faisaient bon accueil
il dînait d'une tourte et d'un fruit
couchait dans des lits moelleux
le tout pour quelques pièces
puis il repartait à l'aube
à travers les villages endormis aux toits blancs
ayant oublié depuis longtemps
la musique pour laquelle
il avait pris la route

la vérité
un goût de pommes au miel, de petit
acide accompagne les larmes lourdes
du vin, et son ambre à reflets verts
parle d'anciens automnes. entre nature
et temps, au jour de fête, le débat
s'est rouvert, tandis qu'un convive
remarque: si voltaire écrit des contes
c'est que la vérité pour être comprise
doit d'abord être crue. sur le tapis
devant la cheminée dort une chatte
qu'on enjambe doucement pour apporter
les tranches de pain tiède, la terrine
de bécasse mélangée au foie gras,
aux pistaches concassées à la main.

cher seul décor il faut qu'il soit petit
s'adapte à l'opacité la modèle l'ombre
avec des traits délai sens
à un proche je t'aime saisir dans
un léger sang d'insecte sur épingle
réduit bonus de l'édifice l'aiguille
oh voilà qu'elle se trouve si concurrente de
des ailes au choix elle va circuler autour
jette des clous bang dans le décor
est proposée est affûtée d'alfa précision.

vieilles conversations
il s'était souvenu de vieilles conversations avec les uns
et les autres,
de viatiques qui lui avaient semblé hors d'usage,
dans une pièce occupée presque entièrement par un
piano quart-de-queue,

alors qu'au milieu de la place le lampadaire grésillait,
petite place allemande et orientale ombragée par un pin,
mais surtout sur le banc à greenwich,
le ciel immense, le soir qui tombait
sur la ligne des peupliers bordant la pelouse
où des enfants jouaient au foot, des gens promenaient
leur chien,
quelques vieux prenaient l'air avant de retrouver
l'atmosphère confinée,
l'odeur médicamenteuse de leur chambre,
un bimoteur amorçait son atterrissage vers un club
voisin,
mim lui avait dit il faut pouvoir parler de soi
ou bien on ne parle finalement que de soi,
le ci-devant briseur de cœur de moscou à czernowitz,
le guitariste aux boucles claires et à la moue enfantine,
à présent un petit homme approchant la cinquantaine,
courbé, au sourire timide d'émigré,
avec son pull à grosses mailles, ses bottines bon marché,
le fatalisme amer de celui qui a connu l'espoir,
l'a vu grandir et s'envoler
le laissant seul avec son présent hasardeux sinon
pitoyable,
le deux pièces dans une banlieue ouvrière, la course
après le cachet,
les économies de bout de chandelle,
le fils demeuré au pays, la fille partie,
la femme durcie par sa vie d'épouse délaissée, trompée,
manifestant par chaque geste, chaque parole,
qu'il est trop tard pour tout recommencer,
qui se contente de dériver sans opposer la moindre
résistance,
avec une patience infinie,
car qu'a-t-elle à attendre qu'elle n'ait perdu,
même grad, arpentant l'appartement de long en large,
probablement déjà envahi par les métastases,
avait montré des réticences,
on ne cherche pas impunément à échapper à son tout-
puissant,
serait-ce en embarquant pour les lointains,
en s'étendant sur son bat-flanc et en se laissant prendre
par le sommeil,
lui s'était brûlé les ailes-

personne d'autre ici, entre l'hôpital saint-louis et
l'institut curie
n'avait eu le cran de le faire--
et nul ne serait sauvé à moins de s'engager sur le même
chemin,
âpre, dur.

au restaurant
le patron fait des omelettes aux cèpes,
de la tarte flambée et la pâte
même des choux pour les profiteroles.
au mur sont encadrés des journaux
d'avant-guerre où saint-exupéry
raconte madrid et les fusils pour deux.
coffres et cuivres sont astiqués
pour survivre à tous les départs,
le courant d'air malmène un client
qui s'est trompé de pull-over
et sa compagne aux mains lentes regarde
sur les eaux de l'atlantique décoller
un immense hydravion : sa version
luxu comptait des chambres à coucher.

chaque jour le soleil égorge son spectre
et se lève dans son sang
tout commencement dessine un cercle
la mémoire mène à la mer des commencements
la jetée est de pierre l'arbre d'exil
j'aspire à l'horizon
sur un fil de lumière
je vais vers ce lieu qui est toi
et ce qui fut advient
une étoile danse sur le ciel de mon front
l'oiseau en nous renaît de la rive de l'âme
ta parole est tienne mienne est ma parole
tu rejoins le lieu que je suis
et le poème continue de s'écrire

je vois ton visage et l'ombre sur ton visage
comme le poème la souffrance se partage
nous compatissons à l'arbre aux saisons
trop brèves et à l'exil des saisons
aux sourires et aux déchirements de la terre
aux malheurs des hommes aux prières des femmes
à nos vœux l'instant prend sa forme éblouie
le temps s'efface tel un paysage
nous vivons les deux moitiés de nos vies
comme un voyage qui se souviendrait peut-être
du nom des îles des oiseaux des ports
du sillage blanc des navires des villes des êtres
du cycle des arrivées et des départs
et nous tombons amoureux de la nuit
parce que chaque nuit célèbre les noces du rêve
et nous tombons amoureux du jour
parce que la vie commence avec chaque jour

le vin nouveau
le soleil allume en clair-obscur
l'ombre du frêne dans l'ombre d'or
du petit bois ; les vitraux
de l'église aux histoires mortes
vibrent sous le rire des cloches,
et l'ample robe d'une femme
en aventure fait au passage frémir
la saillie du chemin dans les herbes.
je te quitte parce que tu n'es plus
personne, a-t-elle dit à son amant
devant un carafon de vin nouveau
dont la splendeur réchauffait la pièce.
elle marche en souriant, laissant
aussi glisser des larmes sur ses lèvres.

le docteur
les arbres de la cour circulaire
jaunissent, une délirante en contention

les regarde ; elle se met à parler
soudain comme si de rien n'avait
jamais été, puis meurt le lendemain
de sa tuberculose en s'excusant
d'avoir tant dérangé. il ne faut pas
non plus, dit le docteur, chercher
à complètement calmer certains
patients car ils s'ennuieraient trop.
il a cessé de rêver aux sociétés
sans classes, et s'installe parfois
devant le kiosque municipal pour écouter
une fanfare jouer des marches d'empire.

au septième jour de ma naissance
je parlai le langage
du monde d'où je venais
témoignai de l'ombre
qui était l'ombre
d'un autre lumière
que personne ne voyait
au septième mois de ma naissance
ma bouche prit la forme du vide
je criai pour dire le vrai
et ce que le présent m'avait appris
du passé du futur
mais personne n'entendait
la septième année de ma naissance
je rêvai ce qui avait été
sur la page quadrillée du monde
je traçai lettre après lettre
pour me souvenir
de ce qu'il me faudrait oublier
et de ce qui déjà mourait en moi

je suis enfant et libre
d'habiter d'éternels dimanches
soleil posé sur l'horizon

dans la clarté de toute chose
la terre contemple ses saisons
je n'ai lieu ni demeure
la vie est partout et nulle part
dans la citerne du patio l'aïeule puise
l'eau pour le basilic et la menthe
pile le sel et les épices
livre son combat quotidien au réel
la brise gonfle les rayures du rideau
la lampe brille encore
je joue de l'autre côté des images
dans les jardins de mon père
les arbres portent des fruits anciens
chuchotent dans la langue des oiseaux
l'eau du puits chante dans les sillons
sous mon pas naissent des chemins de sable
je suis dans l'innocence du jour
pur commencement sans avant ni après
d'une maisonnette construite tel un bateau
je me laisse couler dans l'émotion bleue
un ballet d'hippocampes frôle
les étoiles tombées du ciel
des oursins fleurissent les rochers
des algues scintillent à mon poignet
seul vit l'instant dans ce que je contemple
je suis enfant et libre
je n'ai lieu ni demeure
vaste est l'horizon quand le monde
tout entier est poème
il fait grand jour sur la terre
la nuit n'est pas encore créée
j'ai pied dans tous les temps

les fileuses
celle qui malgré l'hiver a gardé
aux joues le souvenir des raisins
suit de l'œil un couple lent ;
il franchit le pont de pierre
vers le bout de forêt où s'embusque
l'ombre bleue des renards. tout cela

prend silencieusement sa part de haine,
a l'heure où les jeunes femmes
quittent la maison lourde de neige,
la tête dans la nuit, étourdies d'avoir
bu du vin en flammes et filé le lin
de leurs draps entre les jeux, les gages
et les mensonges, sous le regard
des hommes qui graissaient des courroies.

j'eus dix ans le ciel en tête
j'empruntai ses ailes au soleil
pour voler vers ce lieu entre deux rives
j'élevai des tours de sable
qu'habitait l'ombre qui me servait de corps
corps mûri par un soleil d'extrême été
j'étais dans la pensée du vent
les tons de la lumière
composaient mon paysage
j'étais dans la couleur du jour
je grimaçais avec les pierres
où s'abritaient les scorpions
dans l'île les femmes portaient un masque
peut-être par pudeur
le ciel en tête je me faisais invisible
pour mieux voir frappais aux vitres
où se rassemblait le jour
en un hymne quotidien
je cherchais un sens à la forme –
au-delà le monde devait exister
j'eus vingt ans impatiente
d'aborder des continents neufs
je quittai la maison de mon père
livrai à la lumière ma liberté d'oiseau
entrai dans l'espace de l'obscur
je cherchai à ouvrir des portes invisibles
affirmai lire la matière même du silence
comme une langue natale
fis du passé un commencement
et du présent une double absence
corps vivant plus que mort

je refusais que la nuit me sépare
du jour et le jour de la nuit
veilleur du rêve que le rêve invente
que cherchais-je lorsque j'ouvrais les yeux
sur les couleurs du monde
que jamais ne perd de vue le soleil
de la mémoire seconde des mots
naît l'émotion la plus réelle
j'habite cette musique
que je ne puis être seule à entendre
ombre qui suit ou précède son ombre
aux frontières entre rêve et réel
je demeure en marge de moi-même
dans l'espace et dans le temps
comment savoir si en ce lieu
de nulle part où se libère la voix
je suis venue de moi-même
ou s'il s'est imposé

evolène
frôlée soudain par l'ombre
de ce qu'elle a dit « ça me fait
chaud au cœur » elle se tait laisse
jouer la rumeur des autres tables
où minute par minute se produit
la folie d'être ensemble pour
un soir avec du vin
et des gnocchis ; quelqu'un
au loin proclame qu'on ne doit
jamais manger l'amour
sous forme de tripes froides
elle rit n'ajoute rien ne parle surtout
pas de ce que feint le verre
qu'elle tient à hauteur de sa gorge.

le salon de musique
pour le plancher, c'est un point

de hongrie : chaque carré fait de quatre
carrés dont les lattes semblent
se poursuivre, et les murs sont plaqués
de cuir et d'acajou. d'ici on surveillait
l'usine, on servait les éclairs, on jouait
beethoven en rabotant les ironies,
et quand tout a fermé on a mis pour
trente ans les gendarmes. il ne vient
plus personne, le pleyel est foutu
et le docteur ajoute qu'un bon coup
de chaleur c'est quatorze de ses vieux
en moins dans le bourg, à quinze cents
francs chacun par an, on fait vite le calcul.

le moulin
je suis le point unique, la leçon
d'un paysage où se joignent, le soir,
rivière, église et vieux moulin :
le clocher monte, l'arbre tient,
la roue travaille, et l'eau grise
s'en va sous le vent d'hiver,
laissant passer, entre chaque aube,
de quoi moudre le grain, scier
les planches des cercueils, et faire
rêver l'oisif, dans ce roulement calme
qui continue à fabriquer de l'énergie
avec le temps qui reste à la matière
quand les hommes ont fini de crier
sur le manteau doux de la neige.

tu te doutes de la patience
de cette terre fauve
quand ses yeux s'absentent
pour s'ouvrir sur le bleu
qui colore son sens
comme toi comme le poème
cette terre est née

du regard qui l'a rêvée
la vie est une traversée
entre deux rives
analogie des marges
lent mouvement vers l'inachevé
chant d'innocence et de mémoire
scribe dans la nuit de la langue
quand la nuit parle la langue du néant
tu es sur cette terre
pour cultiver ton âme
apprivoiser ce qu'il y a d'humain
dans l'angoisse
habiter la parole de la parole
et conserver la promesse du poème

à la femme qui se donne à l'homme, aux dents
qui ont croqué la laitue et les fèves vertes, au poing
de la femme qui a serré l'agate, le mouchoir plissé
comme une rose, au ventre gorgé de sang roux,
à l'ombilic noué sur lui-même en un joli nœud marin,
aux doigts qui ont tenu le pied de porc
ou le pouce d'un père tenu secret dans une boîte
en forme de prisme au fond d'un trou en forme d'entonnoir,
à l'homme qui se donne à la femme, aux lèvres
qui ont gercé en mangeant des châtaignes en plein air,
au sternum de l'homme, dur et mou, au ventre
gorgé de sang roux, à l'ombilic noué sur lui-même
en un joli nœud marin, aux doigts qui ont soupesé
le crottin et les tresses d'une mère en vie,
en chemin en voyage en histoire
et tenue secrète dans une forêt de bouleau.

inepuisable
on commence avec aubier entre syntaxe et
saules pleureurs, mais les mots savent le monde
et cœur n'est pas si mal; il y a aussi
les groseilles ou le mur de ferme, il peut

faire pivoter la plaine, les heures, un conflit,
il y a le voisin dans le métro, c'est du travail
inépuisable et puis il faut de temps en temps
conclure comme le réclame cette boucle; on reste
seul, très dépendant de ceux qui lisent, fini
pour cet instant et cet espace, vous pouvez
l'appeler poème, ce qu'il reste à dire avale déjà
l'autre page; il y a la poésie des autres,
qu'on aime lire et réciter, les promenades en ville
ou la forêt, la première heure du matin
entre l'or et la bile, et pour toujours aux prises
avec la matière et l'histoire, un désir de poésie.

toi qui n'es plus dans le présent du monde
mais dans un excès de nuit aux seuils introuvables
je te façonne à ton image et caresse tes eaux
nous nous regardons nous éloigner
et le rêve ombre la nuit jamais indifférente
pour resurgir de tout son poids d'aérienne souffrance
je te garde multiple
dans le creuset des haleines fécondes
dans les corolles butineuses du silence
au cœur de la parole en fragments d'aurores
ressuscitées dans le frisson du jour prodigue
simplement je me repose de ton rêve
des soleils dans les yeux
il en va de certains rêves
comme d'un grand bonheur d'une grande douleur
à ton silence quand la voix manque
au rêve que tu portes dans ta nuit
il faut nourrir la flamme et protéger la lampe

nous vivons dans un pays
ivre de violence et de guerre
medellin sombrera dans la tristesse
dès votre départ nous resterons là
à attendre la lumière simplement

vous remercier d'être venus

...

merci d'être venus parmi nous
desplazados ayant fui nos villages
notre passé notre présent saccagés
quel avenir pour nos enfants ici à la cruz
c'est notre âme qu'on nous a arrachée
là-bas avec notre terre

...

tirs sporadiques dans la montagne en face
tranquilla me dit une femme
sur le sentier du retour
les combats sont éloignés
sous les lentes spirales
des rapaces noirs
une bouteille de vin du chili
circule de main en main

...

je ne sais rien de ce pays dis-tu
en pennsylvanie on peut vivre tranquille
sans rien savoir du reste du monde
explique-moi dis-tu ta voix posée
telle une caresse laissée en suspens

...

une bombe a explosé en pleine nuit
tout près de notre hôtel à bogotá
cela m'a ouvert les yeux dis-tu
depuis j'ai cherché à comprendre

...

libertad hurle la foule debout
après la lecture d'un poème
dans l'amphithéâtre carlos-vieco
libertad

dans le piège des narines
l'aube est une femme
qui brise tes fenêtres avec ses seins
– rougis sont leurs mamelons
que têtent les clochards...
ah, on entend sonner l'heure de la chasse...

(maudits soient vlachka et son teleorman!)
prépare la descente, le raid!
la trappe pour les invités!
tends les lacets!
éclabousse ton visage de sang,
comme si de tes artères coulaient
les masques africains des nuits sans sommeil!
attrape ses renards roux dans le piège des narines!
et, avant tout,
prépare la descente, le raid.
même si personne n'y vient.
l'aube – quand la solitude
te semble être une cervelle caillée sur les murs.

anse du port de durban
où dansent les lueurs de la ville
silence des arbres dans l'éternel été silence de l'océan
d'où chaque matin se hisse un jour nouveau
silence sur les pelouses où paissent des oiseaux gris
silence du poète bras tailladé par la lame rouillée
parodies de masques tournés vers le silence du ciel
citadins ivres de bière dès que tombe le rideau
de la nuit chacun barricadé dans son silence
parce que trop de mots demeurent imprononçables
ces mots que hurlera sandile sur scène et ailleurs
comme la lame rouillée hurla dans le bras du poète
baragues à la périphérie villages abandonnés de l'intérieur
femmes en robes fleuries dans l'attente de l'improbable
petits singes curieux sur le bord des routes
halte sous l'enivrant marula l'arbre à liqueur
soudain je parle d'un voyage au coeur d'un autre désert

le masque à gaz
jusqu'à toi,
les tailleurs de marches s'écroulent par endroits
regardant au loin vers l'horizon,
jusqu'à toi.

engouffrés et mous dans la cage visqueuse de l'escalier.
les couvertures des portes, jusqu'à toi,
– des peaux de veau, déchirées
par les broches des sangliers.
en terre aromatisée (kieselguhr), ton œil sauvage,
ta bouche de mercure.
jusqu'à toi, il y a le coin de la rue
où dorment immobiles, dans un nuage de cristal,
ceux qui n'ont ni maison, ni dieux.
comme à travers la bouche ternie d'un canal,
à travers leurs vêtements troués,
les regarde celui d'en haut, avec une pitié infinie.
jusqu'à toi, il y a le grand boulevard,
au-dessous duquel pend
à de longs crochets d'acier,
comme un masque à gaz,
le scalp des jours passés.
et la mitrailleuse avec laquelle tu tires longuement.
les balles bourdonnent, la caravane ne vient pas.
jusqu'à toi – les paroles dites. le faux pas.
tu tires à travers les fenêtres sur toi.

quai des orfèvres
le petit homme fermait parfois
sa librairie, le temps de recopier
un inédit qu'on récitait. « étonnant,
ce poème, weiss sind die tulpen, ça vient
de rilke, j'en suis sûr, schwartz sind
die straücher, mais il a mis tulipes blanches
au lieu d'arbustes noirs : paul
celan n'aimait pas les arbres. vous
ne l'avez pas connu, et vous aimez ?
attention à la bigoterie ! ici, c'est
la fosse aux livres, et les gens
en vitrine sont presque tous des amis
morts : la littérature, ça n'est
jamais qu'une façon de passer. »

pour achever / la beauté du monde /
il faut que la lumière /
étreigne la pavane / des ombres sur tes lèvres /

dinard
on marche ensemble sur le promenoir
au pied des maisons d'anglais
fin dix-neuvième. les mimosas résistent
au vent de la manche qui jette
une lumière cadmium à fond violet
sur les grosses marches de pierre
où tourne une silhouette de femme
perdue dans son manteau : écume,
où bat parfois comme un cœur
invisible le temps jamais rattrapé
des images, quand la pensée
pleure de rage devant le bel
ordre elliptique du jour d'ardoise
que tend la corde d'un cerf-volant.

le tram de nantes
les gens fument les gens absorbent du café
les gens boivent les gens mangent beaucoup de viande
ils mangent la chair des bêtes qu'ils ont tuées
les gens en mangeant parlent les gens se déhanchent
en s'envoyant du vin les gens font des enfants
pendant qu'ils dorment les gens rapprochent leurs corps
les gens s'accouplent les gens sans s'en rendre compte
en rapprochant leurs corps les gens s'entrefécondent
et comme tous les animaux sur cette terre
les gens se reproduisent les gens se libèrent
de leurs angoisses en engendrant des enfants
et puis quand ils vont sur les trottoirs de la ville

les gens fument encore en attendant le tram
car le tram pour les gens ne vient pas assez vite
les gens en entrant dans le tram se précipitent
et puis le tram repart comme il était venu
d'autres gens vont attendre la venue du tram
qui va les emporter où ils veulent aller
le tram de nantes les emporte hors de la ville
pour respirer l'air des oiseaux les gens s'en vont
avec le tram de nantes dans les bois fertiles
pour refertiliser leurs besoins légitimes
ensuite avec le tram les gens rentrent dans nantes
où ils refumeront les gens prendront des viandes
et ils reparleront les gens boiront du vin
ils absorberont du café les gens alors
iront chercher le tram afin d'aller dehors
respirer l'air des oiseaux qui chantent à nantes
à gorge triomphante l'existence immense

correspondance

lettre 1

je viens de recevoir ta dernière lettre et j'y réponds immédiatement. tu me demandes si j'ai bien reçu ta dernière lettre et si j'ai l'intention d'y répondre. je me permets de te faire remarquer que l'envoi de ta dernière lettre fait que la lettre que tu m'as envoyée précédemment n'est plus désormais ta dernière lettre et que si je réponds comme je suis en train de le faire à ta dernière lettre, je ne réponds pas à celle qui est maintenant ton avant-dernière lettre. je ne peux donc satisfaire à la demande que tu me fais dans ta dernière lettre. j'observerai par ailleurs que ta dernière lettre ne répond pas, contrairement à ce que tu affirmes (je te cite: « j'ai bien reçu ta dernière lettre et j'y réponds immédiatement ») à la lettre où je te demandais, si je m'abuse (mais je ne m'abuse pas, j'ai les doubles) si tu avais bien reçu ma dernière lettre et si tu avais l'intention d'y répondre. en l'absence d'éclaircissements et de réponses de ta part sur ces deux points auxquels j'attache (à bon droit je pense) une certaine importance, je me verrai, à mon regret, obligé d'interrompre notre correspondance.

lettre 2

je n'ai pas encore reçu ta prochaine lettre mais j'y réponds immédiatement. tu m'y demandes si j'ai bien reçu ta dernière lettre et si j'ai l'intention d'y répondre. tu te demanderas peut-être comment, n'ayant pas encore reçu ta prochaine lettre, je peux savoir que tu m'y demandes si j'ai bien reçu ta dernière lettre et si j'ai l'intention d'y répondre. la réponse est simple: toutes tes lettres, et celle-ci sera la trois-cent-dix-septième (je les ai toutes, ainsi que les doubles de toutes mes lettres) commencent par: « as-tu reçu ma

dernière lettre? si oui (et je serais fort étonné que tu ne l'aie pas reçue encore (si c'était le cas, fais-le moi savoir)), as-tu l'intention d'y répondre? ». c'est ainsi que commençait la première lettre que j'ai reçue de toi. c'est ainsi que commençait la deuxième, la troisième, et ainsi de suite jusqu'à ta dernière lettre, la trois-cent-seizième. raisonnant donc par induction, j'en déduis que ta prochaine lettre commencera comme les précédentes. je me considère en conséquence autorisé à y répondre comme si je l'avais dès maintenant reçue. et je te réponds comme suit: je viens de recevoir ta dernière lettre et j'y réponds immédiatement. tu me demandes si j'ai bien reçu ta dernière lettre et si j'ai l'intention d'y répondre. je me permets de te faire remarquer que l'envoi de ta dernière lettre fait que la lettre que tu m'as envoyée précédemment n'est plus désormais ta dernière lettre et que si je réponds comme je suis en train de le faire à ta dernière lettre, je ne réponds pas à celle qui est maintenant ton avant-dernière lettre. je ne peux donc satisfaire à la demande que tu me fais dans ta dernière lettre. j'observerai par ailleurs que ta dernière lettre ne répond pas, contrairement à ce que tu affirmes (je te cite: « j'ai bien reçu ta dernière lettre et j'y réponds immédiatement ») à la lettre où je te demandais, si je ne m'abuse (mais je ne m'abuse pas, j'ai les doubles) si tu avais bien reçu ma dernière lettre et si tu avais l'intention d'y répondre. en l'absence d'éclaircissements et de réponses de ta part sur ces deux points auxquels j'attache (à bon droit je pense) une certaine importance, je me verrai, à mon regret, obligé d'interrompre notre correspondance.

lettre 3

je viens de lire ta première lettre (elle date du 23 novembre 1960). tu m'as donc écrit, en moyenne, depuis cette date, une lettre toutes les six semaines deux tiers (il n'y a jamais eu d'intervalle de moins de six semaines et de plus de sept entre deux de tes lettres) et quelque chose m'a frappé. tu m'écrivais (je te le rappelle, au cas où tu l'aurais oublié): « as-tu reçu ma dernière lettre? si oui (et je serais fort étonné que tu ne l'aie pas reçue encore (si c'était le cas, fais-le moi savoir)), as-tu l'intention d'y répondre? ». or, je n'ai aucune trace, dans mes archives, où je conserve de manière systématique et absolue, toutes les lettres que je reçois, et des doubles de toutes celles que j'envoie, je n'ai aucune trace, dis-je, d'une lettre de toi antérieure à celle du 23 novembre 1960, dont je viens de te rappeler la première phrase. ni, d'ailleurs, ce qui est au moins aussi troublant, de cette lettre de moi à laquelle tu fais allusion au milieu de ta lettre du 23 novembre 1960 qui, dans mes archives, porte, de ma main, inscrit en haut à gauche du quart de feuille 21x27, format dont tu ne t'es jamais départi pendant toutes ces années, au crayon, le n°1. pourtant, je me souviens on ne peut plus clairement de l'arrivée de ta lettre du 23 novembre 1960 (je venais de rentrer chez moi après une réunion de travail avec des amis). l'écriture m'était inconnue, ainsi que la signature, q.b., (je ne connais toujours pas, après quarante ans, autre chose de ton nom que tes initiales). je t'ai répondu immédiatement, et notre correspondance, quarante ans plus tard, dure encore. comme tu me dis, dans cette même lettre, celle du 23 novembre 1960, que tu conserves dans tes archives des doubles de toutes les lettres que tu envoies comme de toutes celles que tu reçois (information que tu ne manques pas de répéter (je le remarque en relisant notre correspondance) dans toutes, je dis bien toutes tes lettres) tu as certainement conservé le double de celle dont tu parles au commencement de la lettre du 23 novembre 1960. tu pourras donc éclaircir aisément ce petit mystère.

lettre 4

je n'ai rien reçu de toi depuis sept semaines. que se passe-t-il?

lettre 5 (fragments)

je viens de recevoir (enfin!) ta dernière lettre et j'y réponds immédiatement. tu me demandes si j'ai bien reçu ta dernière lettre et si j'ai l'intention d'y répondre.

...

...

ps – tu me demandes comment je répondrai à ta prochaine lettre s'il n'y a pas de prochaine lettre. gros malin, va! rien n'est plus facile ...

fin

le sommeil du père

mon père se plaignait souvent de courbatures
il poussait des jurons en se frottant le dos
ou soudain écrasé par excès de fatigue
il tombait en sommeil comme un sac n'importe où
les jambes écartées menton sur la poitrine
il dormait effondré sous le poids du travail
et parfois même à table poussant son assiette
et le front sur ses mains il tombait endormi
alors très doucement nous ôtions sa serviette
sous son front et ses mains nous ôtions le couvert
nous débarrassions la table furtivement
sur la pointe des pieds nous désertions la salle
afin qu'il prenne comme il faut tout son repos
nous le laissions le front appuyé sur la table
où il dormait vaincu comme une bête morte
mais plus tard nous entendions crier dans la salle
il hurlait parce que le sommeil le quittait
son corps courbaturé partout lui faisait mal
ses doigts restaient en marques rouges sur sa peau
il sortait fâché du sommeil: c'était si bon
d'être parti ainsi loin de tous ses soucis!
et jurant maugréant il allait chez marie
à la cuisine boire un coup de café noir
puis il sortait il démarrait on entendait
les pneus sur le gravier la peur était finie
nous reprenions nos jeux nos guerres fratricides

l'espèce humaine
les hommes sont des mammifères
(car c'est ainsi qu'ils se présentent)
qui sur l'écorce de la terre
forment des bandes étonnantes
avec leurs pattes de derrière
ils se dressent bizarrement
ce qui fait courber leurs vertèbres
et leur donne du voûtement
les femmes n'ont que deux mamelles
qu'elles font sucer aux enfants
pour les nourrir et qu'elles belles
aiment montrer sur leur devant
et quant au mâle il est très fier
de ses glandes et de son membre
qu'il met en valeur pour se faire
admirer vers son entrejambe
le corps de l'homme est sans fourrure
ce qui l'oblige à se vêtir
pour éviter que la froidure
ne l'oblige à s'en repentir
et même dans les régions chaudes
l'homme recouvre ses parties
parce qu'en les montrant aux autres
il pourrait les faire tarir
si je me suis mis à écrire
ce poème en vers quaternaires
c'est pour une photographie
que j'ai vue dans le dictionnaire
et sur laquelle on voit un homme
vêtu d'un simple cache-sexe
en train de descendre la gomme
de sa peau brune dans la peste
d'une eau trouble à bhubaneswar
ville de l'inde orientale
où la vue de cet avatar
humain me fut à grand scandale
cet animal qui descend là
tristement dans cette eau me trouble
parce qu'il montre qu'il est las

de ce qui rend sa tête lourde
et qu'il voudrait comme alléger
en la plongeant dans cette eau où
on voit les temples refléter
leurs rainures noires et rouges
alors j'ai rêvé sur nous-mêmes
et l'étrangeté que nous sommes
tant que j'ai dû faire un poème
avec tous ces mots qui résonnent
de leurs syllabes en nommant
la chose ainsi qui me tracasse
puisque moi-même en ce moment
je fais partie de cette race
dont la tête développée
est lourde à porter certains jours
et qu'il nous faut toujours bomber
malgré toujours les durs retours
de notre pensée en nous-mêmes
nous devons apprendre à bénir
cette cervelle qui nous mène
vers les désirs de l'avenir

melancholy
quand j'étais un enfant tout seul dans la campagne
et que le ciel béant me tombait sur la tête
et que la mer autour murmurait pour venir
lentement m'enfermer dans sa marée pourrie
quand avec ma culotte infecte et ridicule
je montrais mes genoux cagneux et que j'étais
un insecte perdu dans l'humeur infinie
des adultes mauvais qui crachaient leurs blasphèmes
alors je m'arrêtais un instant sur la grève
et je portais ma main sur ma figure pour
ne plus voir l'horreur d'être né sur cette terre
et d'attendre toujours que se lève le jour

neige
hiver descend de la neige.
masse de neige antique.
elle est réchauffée lentement.
c'est un blanc froid.
avec les terribilités.
une beauté à distance.
dehors, bois de chauffage
que demande la vie dedans.
luge porte le bois.
actionnée.
loisir polit
bouton de rose
ou double surface dans le jeu,
et le pont du souvenir
de silences d'enfance.
futur jouet est courbé.
l'impossibilité jouet.
il avance dans des rudesses.
vers maison.
joujou du pauvre
au pays de la neige constante.
durabilité de la neige
demande une critique?
luge porte aliment du feu utile.
avant l'huile de pierre.
matière chauffe matière.
elle éclaire.
bois et fer lugent le bois.
l. est besoin dans vie rude.
froid arrête dehors,
là où continue limpidité
parfois.
un homme fait un feu intermédiaire.
dans l'air sec et dur.
homme enlève de la neige
en chemin.
il critique la neige?
dessous, il y a une clé d'or.
comme sous le champ au printemps?
la serrure est loin dans l'apparence.
c'est une clé seule en hiver.
homme creuse dans de la terre.

il y a une cassette de fer.
montagne miniature.
serrure est dure à voir.
des yeux doivent s'employer.
serrure est discrète d'un côté.
la clé aime le côté.
tour de clé infini
se précise.
rhumain trouve la manière
de tourner la clé.
chercherie en hiver.
été fait oublier la clé?
et le vent sévère?
pronom personnel est dedans.
il est quelqu'un ou la clé?
conte est la serrure infinie
maintenant.
d'où son entretien.
d'après 'la clef d'or'

réversibilité
en hiver, des flocons descendent
comme des plumes
d'oiseau discret.
femme à la fenêtre noire
donne trois gouttes de sang
à neige.
c'est un coquelicot de soi,
aux pétales séparés.
elle a bientôt une enfant à trois couleurs.
une couleur lui donne son nom.
mère suivante est peuplée.
elle a un miroir qui dit si elle est singulière.
miroir amagique.
l'enfant grandit. elle est comme le jour.
l'interrogatoire du miroir
crée de nouvelles couleurs dans le coeur
de la mère suivant:
jaune et vert.
coeur tangué dans le ventre.

mère successive.
orgueil pousse en elle,
comme herbe sombre.
au loin dans la forêt, enfant
comme le jour est laissée.
pompe animale est humanisée.
pompe de discours et désir.
dedans remplacé.
réaffecté.
neige semble éliminée.
mais dans forêt,
neige retourne les feuilles. nuit tombe.
elle trouve une maison
miniature. comme alicé?
nappe blanche et draps blancs dedans.
est-ce le hollandais volant?
un navire à bascule?
nuit noire couvre montagnes
et ses mines futures.
mère suivante s'habille.
elle vend du bel et bon.
lacet coloré, peigne rond,
pomme à deux couleurs.
blanche et rouge.
blanche-neige est presque morte,
ou morte officiellement. décolorée. miroir
dit la vérité froidement.
et l'antichambre réelle.
elle n'est pas dans la terre noire.
elle est intacte dans le verre.
des bêtes la pleurent.
blanche a l'air de dormir infiniment.
elle a un pré-sourire.
elle est admirée d'un
qu'elle aime immédiatement ;
ou dans une brève suite de moments
commence l'élan.
et le cœur de la 'mère'
est cuit;
envie a brûlé ses mouvements.
vie dure.
d'après 'blanche-neige'

je ne me tiens pas bien à carreaux
dorénavant sans ciel avec torchon d'aïeule un fantôme
un revenant coton autant dire un nuage passé troué
autant dire que je pleure dans le grand mouchoir que ça devient
dieu perce rien on sait bien qu'y 'xiste pas guère
il y a des pâquerettes et du vide en ce morceau de tissu
un jour fut sur l'épaule de grand-maman jeune femme
un jour c'est dans le temps d'avant le temps navrant
je vois des têtes de frères dans les buissons avec épines et liserons
je vois les oreilles du cheval qui dépassent plus loin
la petite sœur boude quelque part dans le trèfle à trois feuilles ou sous le hangar en tôle
grincheuse
et moi où ai-je la tête
pas dans la cuisine avec l'éponge au dos très vert gratteux
les queues des casseroles comme les oreilles du cheval attention
la lettre du père Noël dans le livre aux 365 recettes
la lettre du père fouettard confettis qu'on fit tard
torchons serviettes coulants les nœuds
ma caboche pas plus là qu'un canard sous la table encore que
dans cette mômérie on trouve de tout et de memôire
alors pourquoi pas sous la table à rallonges des gronde partance
les canards étaient vrais ou faux
on n'a jamais une tête de trop
même aux vécés avec les journaux les grillons les étrons
on a rarement une tête sans tronc
et je ne perdrai pas la main dans ce torchon
ce linge pas lange quoique
ça marcherait dans une petite chanson
une petite chanson domestique de joie dissoluble
qu'un lange y vole
torchon dérobé à l'armoire pour mémoire et non
rectangle de toile qu'on utilise pour essuyer la vaisselle
serpillière belge ou encore texte écrit sans soin
et s'il brûle c'est de l'eau dans le gaz
torchon comme une guitare
un joli coup, un nénuphar
une minuscule nappe de fortune
(le hasard rime avec la lune
et le violon n'est pas jaloux)
ceci n'est peut-être pas carrément un poème

mais je me demandais pourquoi j'avais envolé ce torchon
de l'armoire de grand-mère lorsqu'elle est morte hier
les motifs n'en sont pas des pâquerettes mais deux canards
deux gros canards et douze oranges
qu'elles roulent les oranges qu'ils montent les canards lourds
au paradis perdu toujours
parmi les pélicans les grues les pères ubus
et tout ce que je ne sais plus
nous sommes les sans ciel nous essuyons
qu'ils montent l'essentiel les canards aux oranges
à présent je comprends un rien de quelque chose
j'ai subtilisé ce torchon
pour trouver mes paroles
je sais que ma grand-mère me pardonne d'être drôle
avec du machin grave
elle veut bien que l'on rie de ce qu'elle avait mis
mémé ses deux maris dans le même caveau dans le même infini où elle les rejoignit
grave c'est tombe outre-manche prononcé autrement
je retrouve toute ma tête elle est dans le mouchoir
le mouchoir de géant le torchon du vieux temps
et elle tourne sûrement.

identité
quelle identité serait tienne, de ta mort ?
tu es, diraient certains, la tombe et son dedans,
et la pierre tombale avec ton nom
mais cela n'est pas autre chose que dire :
vivante, tu étais ce corps vêtu et non vêtu,
ce corps qui contenait ta pensée (ou ton âme)
et ce corps aussi portait ce nom, le tien
l'identité ne persiste dans le monde que de cette analogie
tu es, diraient d'autres, telle que te restituent
dans leur souvenir, s'ils se souviennent, ceux
qui t'ont, ne serait-ce qu'un instant, connue
ainsi tu serais, mais divisée, changeante, contradictoire,
dépendante, par éclipses,
et quand chacun de ceux-là sera mort, tu ne serais plus.
et sans doute, ici encore, l'idée de survivance emprunte aux
caractéristiques mêmes du monde de ta vie

mais, pour moi, il en va tout différemment :
chaque fois que je te pense, tu cesses.

trr . . .

voici d'iliade longtemps j'étais petite enfant
et je touchais à tout
alors « la trafiquante » mon père me baptisa
ou plutôt me rappela.
avec ce sobriquet
je devins fière fière fière comme une bougie
tout s'éclairait même le crapaud pisseur
caché trrès au fond de mon cœur.
je trafiquais des éléphants microscopiques
des fourmis géantes du vrai moyen-âge
aux pattes griffues de griffon
à la crinière de lion
à la queue de poisson
des balais élastiques une ménagerie tactique.
trafiquante puisque j'embarquais la porcelaine
les couteaux-qui-coupent
les dents de la grand-mère
et je me rougissais au géranium au chant d'oiseau
me verdissais en sauterelle m'ébleuissais ciel ciel.
convoquais la grenouille la tortue la laitue
l'escargot l'escarpin
volé vermeil talon pas mal
à ma mère elle aussi trafiquée par mes soins
aiguilles et pommes de pin
cachous crachats crachin.
trafiquais encore napperons et mouchoirs
je brodais me faisais mousser
d'un blaireau singulier sanglier
mystère pater aux rideaux je grimpais
là-haut terreur juchée en catastrophe
et ciré rose avec tête de minouche.
je trafiquais idem la soupe c'était trrop louche
toute cette tignasse d'ange qui y baignait
avec les cubes en or en soit jeté le sort :
cours à toutes jambes bouillon
ou brûle mon pantalon !

je trafiquais itou les yeux de l'ours ronds ronds
le chiffon de poupée la passoire l'écumoire
la digitale poison nommée gant-de-renard
dans l'angleterre profonde comme les bottes de pluie
où sautais à pieds joints les bons matins trrempés
attraper la merveille des nuages de passage
et changer moi pareil.
trafiquante solitaire tout au fond du jardin ou le nez dans l'armoire
les parents faisaient « trr ... trr ... trr ... »
c'étaient d'étranges créatures papache ma manche
je crois que je les aimais bien
dans ce temps aux couleurs simples élémentaires
idiotes comme si vraiment le soleil était jaune.
moi je leur arrivais aux mains grandissais bien
j'allais d'ailleurs de plus en plus loin que le fond du jardin
que le fond de l'armoire que le fond du vieux puits
il y avait la lune aussi là dans ma vie
pas celle que l'on avait marché dessus l'autre
la rayonnante l'effrayante la secrète phoebé.
trr ... trr ... trr ...
je grillonnais pour porter de la chance
ou quoi de trrès heureux trrès trrès trrès
parfois le satellite sélène de la terre me souriait
alors je m'allumais je me balançais haut
comme la plus petite araignée qu'autrefois je croyais
suspendue dans le vide.
trr ... trr ... trr ...
je crayonne je chiffonne
trr ... trr ... trr ...
trr ... trr ... trr...
je note je grigrillonne
tant que la vie m'étonne
trr ... trr ... trr ...

le paquebot
le paquebot monta au cinquième étage et cria:
tut! tut! tut!
la lune ne répondit pas
le paquebot monta au sixième étage et cria:
tut! tut! tut!

la lune ne répondit pas
le paquebot monta au neuvième étage et cria:
tut! tut! tut!
la lune ne répondit pas
les paquebots ne vont pas dans les étages
les paquebots vont sur les mers et les océans
ils vont sur les mers et crient
tut! tut! tut!
tut! tut! tut!
tut! tut! tut!
et la lune ne leur répond pas

talavéra
vanguélis se montrait dans la posture abjecte
d'une bête abattue aux jambes grand-ouvertes
(cependant le bateau avançait mornement
par la force de son mouvement permanent)
vanguélis étendu avec sa peau suante
sur sa couche attendait que dans son antre j'entre
homéros m'y avait poussé avec sarcasme
mais je détestais cette dérision de l'âme
la peau de vanguélis était nue excepté
un caleçon couvrant sa sexualité
(cependant le bateau continuait mornement
à fendre l'océan sans perdre aucun moment
par son hélice attachée au bout de sa caisse
il remuait la flache et avançait sans cesse)
je reculai pour ne plus voir la dérision
de ce que j'aime aussi pour la simple raison
que la chaleur était ce jour-là suffocante
et dégoûtait de se coller à d'autre viande
(cependant le bateau mornement labourait
l'eau marine montrant son immense marais)
je reculai hors de la vue de ce pauvre homme
qui s'ennuyait à mort sur cette mer énorme
et je rentrai dans ma cabine où m'attendait
l'immensité de la solitude où j'étais
(cependant le bateau continuait mornement
à fendre l'océan sans perdre aucun moment)

éden, deux, trois émoi

i

le cheval a mangé la rose voici le prince
il est ébouriffé il a dû attraper du grand vent comme un arbre et des plumes au passage
montre-moi ta banlieue dit-il et je l'emmène
voir à même le bitume d'une rue pittoresque
quatre pieds de carottes levés dans le trottoir
et maintenant allons poursuivre notre fête
sur le chemin de fer français à cette heure-ci c'est un départ en bleu
nous nous rendons à pincettes sous le fil à linge où ma jupe frissonna il était une fois
(dans la brise de praha et puis de cordoba j'attendais son retour
je semais un éden béton un jardin pour mieux lui faire la cour)
alors le bouchon part visant le petit train des mains du bien-aimé et je suis très touchée

ii

(autrefois à un adieu d'amis je déchire mon vêtement de pluie en plongeant d'un mur des
tuileries dans une profondeur grise de cyprès une nuit et je fais sur mes chaussures un bruit
presque mélodieux puis j'escalade) je continue sous les étoiles

iii

une file indienne d'ivoiriens traverse avec chacun sur la tête un colis
(un colis beau colis brocoli)
la cour où la bourrache a levé d'un parpaing creux
(pour ses yeux c'est fête juste pour ses yeux)
je veux dire quelque chose de moi à lui et bouleversement
cette phrase de fourmis noires avec ses pousses de chou vertes ou bleues qui se balancent
c'est immense aphro-paradisique
il n'aura pas besoin de chausser ses lunettes pour lire mon amour

iv

à quatre heures du matin sous la lune il sort
en costume d'adam mon amant va respirer la rose
la rose éclore dans la cour grise
à quatre heures nu sous la lune la ville aurait pu le voir avec la rose
alors j'ai grimpé à son cou
comme un lierre comme trémière
la rose.

la vie: sonnet

000000 0000 01
011010 111 001
101011 101 001
110011 0011 01
000101 0001 01
010101 011 001
010111 001 001
010101 0001 01
01 01 01 0010 11
01 01 01 01 01 11
001 001 010 101
000 1 0 1 001 00 0
0 0 0 0 0 110 0 0 0 101
0 0 0 0 01 0 0 0 0 0 0

art poétique

ce que disait le poème, je l'ai oublié
j'ai su ce que disait ce poème, mais je l'ai oublié
le poème disait cela, mais cela que disait le poème, je
l'ai oublié
que le poème disait cela, est-ce cela que disait le
poème? si c'est cela que disait le poème, je l'ai oublié
peut-être, sans savoir ce que disait le poème, alors que
je disais le poème, (au temps où je disais le poème), déjà je
l'avais oublié
mais si c'est cela que disait le poème, je l'ai oublié
maintenant, quand je dis ce poème, je ne sais pas si je
dis ce poème,
puisque ce que disait ce poème, je l'ai oublié
c'est pourquoi ce que dit ce poème n'est plus vraiment
ce que disait le poème
et que j'ai oublié

l'animal n'est pas un animal
l'ibiscus n'est pas un animal
le feuillard n'est pas un animal

le mascarpone n'est pas un animal
le chiendent n'est pas un animal
la gangrène n'est pas un animal
l'hydrocotyle n'est pas un animal
la crécelle n'est pas un animal
la chicote n'est pas un animal
la varlope n'est pas un animal
l'oxymore n'est pas un animal
la huche n'est pas un animal
l'osselet n'est pas un animal
la gerbe n'est pas un animal
l'agora n'est pas un animal
l'elbeuf n'est pas un animal
le nasillard n'est pas un animal
la bâche n'est pas un animal
l'amanite phalloïde n'est pas un animal
le centiare n'est pas un animal
le pidgin n'est pas un animal
l'acanthé n'est pas un animal
la peluche n'est pas un animal
le vilebrequin n'est pas un animal
l'orpailleur n'est pas un animal
la tabatière n'est pas un animal
le cidre n'est pas un animal
la baudruche n'est pas un animal
le rein n'est pas un animal
le huguenot n'est pas un animal
le ptyx n'est pas un animal
la gifle n'est pas un animal
la crassule n'est pas un animal
la grappe n'est pas un animal
la papardelle n'est pas un animal
le mange-tout n'est pas un animal
le sifflet n'est pas un animal
la lasagne n'est pas un animal
le gourdin n'est pas un animal
l'enclume n'est pas un animal
la verve n'est pas un animal
la gueuse n'est pas un animal
la pisse n'est pas un animal
le houellebecq n'est pas un animal
le chèvrefeuille n'est pas un animal
l'hurluberlu n'est pas un animal

le vérin n'est pas un animal
l'onglet n'est pas un animal
la cuvette n'est pas un animal
l'oklahoma n'est pas un animal
l'escabèche n'est pas un animal
la glaire n'est pas un animal
le dactyle n'est pas un animal
le heurtoir n'est pas un animal
la zézette n'est pas un animal
l'hervé n'est pas un animal
la gazette n'est pas un animal
la cravache n'est pas un animal
le gluaau n'est pas un animal
la claie n'est pas un animal
le garouste n'est pas un animal
le passepoil n'est pas un animal
la grille n'est pas un animal
la sariette n'est pas un animal
l'escarpin n'est pas un animal
le serfeuil n'est pas un animal
la herse n'est pas un animal
le rance n'est pas un animal
l'adirondack n'est pas un animal
l'orbe n'est pas un animal
le galopin n'est pas un animal
l'igame n'est pas un animal
la canicule n'est pas un animal
le veule n'est pas un animal
le ru n'est pas un animal
le tocard n'est pas un animal
la brioche n'est pas un animal
l'index n'est pas un animal
la glande n'est pas un animal
le loden n'est pas un animal
la cagette n'est pas un animal
l'amarante n'est pas un animal
la myrte n'est pas un animal
la colique n'est pas un animal
la truelle n'est pas un animal
le cataplasme n'est pas un animal
le cambusier n'est pas un animal
la crise n'est pas un animal
la courgette n'est pas un animal

la cuculle n'est pas un animal
le grognard n'est pas un animal
le grelot n'est pas un animal
le verrou n'est pas un animal
la jarettelle n'est pas un animal
la blague n'est pas un animal
le croche-pied n'est pas un animal
la gamme n'est pas un animal
l'escroc n'est pas un animal
l'esperluette n'est pas un animal
le pop-corn n'est pas un animal
le glaviot n'est pas un animal
la glume n'est pas un animal
la granule n'est pas un animal
la garce n'est pas un animal
le bigleux n'est pas un animal
le gyrophare n'est pas un animal
la boule n'est pas un animal
l'aisselle n'est pas un animal
la molette n'est pas un animal
le scaphandre n'est pas un animal
l'onychophage n'est pas un animal
le collant n'est pas un animal
le ranelagh n'est pas un animal
la gloire n'est pas un animal
la glu n'est pas un animal
le charcoal n'est pas un animal
la greluce n'est pas un animal
le croque-monsieur n'est pas un animal
le glyphe n'est pas un animal
le vol-au-vent n'est pas un animal
la gamine n'est pas un animal
la briquette n'est pas un animal
la béquille n'est pas un animal
l'accroche-cœur n'est pas un animal
le mâchefer n'est pas un animal
l'herbier n'est pas un animal
le bachi-bouzouk n'est pas un animal
le queutard n'est pas un animal
la cruche n'est pas un animal
la sandrine n'est pas un animal
la virole n'est pas un animal
la cocotte-minute n'est pas un animal

le vernaculaire n'est pas un animal
le baratin n'est pas un animal
le patibulaire n'est pas un animal
le funiculaire n'est pas un animal
la carcasse n'est pas un animal
la grosse n'est pas un animal
la gabardine n'est pas un animal
le boqueteau n'est pas un animal
la chevrotine n'est pas un animal
l'arack n'est pas un animal
le pancréas n'est pas un animal
la cuissarde n'est pas un animal
l'aveuglette n'est pas un animal
le rotor n'est pas un animal
la racaille n'est pas un animal
la cervelle n'est pas un animal
le sol n'est pas un animal
la quenouille n'est pas un animal
le tamiflu n'est pas un animal
le strapontin n'est pas un animal
la guirlande n'est pas un animal
le rondin n'est pas un animal
la grippe n'est pas un animal
le drame n'est pas un animal
la ribambelle n'est pas un animal
l'agraffe n'est pas un animal
la glycine n'est pas un animal
le quolibet n'est pas un animal
la quenelle n'est pas un animal
le merlot n'est pas un animal
la frise n'est pas un animal
le renaudot n'est pas un animal
la belote n'est pas un animal
la narine n'est pas un animal
le wigwam n'est pas un animal
la palette n'est pas un animal
le millefeuille n'est pas un animal
l'orgeat n'est pas un animal
le philanthrope n'est pas un animal
l'ergot n'est pas un animal
le godemiché n'est pas un animal
le bambou n'est pas un animal
l'arsenal n'est pas un animal

l'ampoule n'est pas un animal
la baratte n'est pas un animal
la roue n'est pas un animal
l'origan n'est pas un animal
le genièvre n'est pas un animal
la ventouse n'est pas un animal
le cabas n'est pas un animal
l'origami n'est pas un animal
la lopette n'est pas un animal
le travailleur n'est pas un animal
le cric n'est pas un animal
l'aiguière n'est pas un animal
l'iris n'est pas un animal
l'agricole n'est pas un animal
le ringard n'est pas un animal
le micheline n'est pas un animal.
la croche n'est pas un animal
le calendrier n'est pas un animal
la crapule n'est pas un animal
le calin n'est pas un animal
la lunette n'est pas un animal
la verveine n'est pas un animal
la gargouille n'est pas un animal
la broche n'est pas un animal
le cageot n'est pas un animal
la sarrasine n'est pas un animal
l'aspirateur n'est pas un animal
la grêle n'est pas un animal
le kriss n'est pas un animal
le flaubert n'est pas un animal
le mollard n'est pas un animal
la carabine n'est pas un animal
l'anus n'est pas un animal
le ramassis n'est pas un animal
le gérard n'est pas un animal
la geste n'est pas un animal
la sargasse n'est pas un animal
la gachette n'est pas un animal
la sarbacane n'est pas un animal
le carquois n'est pas un animal
la braguette n'est pas un animal
la céline n'est pas un animal
la gouge n'est pas un animal

la pirouette n'est pas un animal
le cendrier n'est pas un animal
la syzygie n'est pas un animal
le cratyle n'est pas un animal
le ganglion n'est pas un animal
le croquant n'est pas un animal
le parapluie n'est pas un animal
l'arpège n'est pas un animal
la gaine n'est pas un animal
le manoir n'est pas un animal
le vestibule n'est pas un animal
le tapioca n'est pas un animal
le mousseux n'est pas un animal
le surin n'est pas un animal
la mire n'est pas un animal
le basson n'est pas un animal
la pichenette n'est pas un animal
la mortadelle n'est pas un animal
le hiéroglyphe n'est pas un animal
la josette n'est pas un animal
le sodomite n'est pas un animal
le verveux n'est pas un animal
le planteur n'est pas un animal
le vermouth n'est pas un animal
la coqueluche n'est pas un animal
la capsule n'est pas un animal
le romorantin n'est pas un animal
la carlingue n'est pas un animal
la joliette n'est pas un animal
la queue n'est pas un animal
le blizzard n'est pas un animal
la lentisque n'est pas un animal
la toupine n'est pas un animal
la salopette n'est pas un animal
le merlin n'est pas un animal
le boucan n'est pas un animal
la valve n'est pas un animal
le toutcouleur n'est pas un animal
la harpe n'est pas un animal
le manglier n'est pas un animal
l'hydrofoil n'est pas un animal
le croque-madame n'est pas un animal
le uhlan n'est pas un animal

le mangeur n'est pas un animal
l'ardoise n'est pas un animal
la cataracte n'est pas un animal
l'arquebuse n'est pas un animal
le poitrinaire n'est pas un animal
la lucarne n'est pas un animal
la vistule n'est pas un animal
la dragonne n'est pas un animal
l'échalias n'est pas un animal
le tétraèdre n'est pas un animal
le greffier n'est pas un animal
le crocus n'est pas un animal
le képi n'est pas un animal
le froufrou n'est pas un animal
la caillette n'est pas un animal
le marmiton n'est pas un animal
la corde n'est pas un animal
l'oliphant n'est pas un animal
la vareuse n'est pas un animal
l'armoise n'est pas un animal
la tantouze n'est pas un animal
le solex n'est pas un animal
la houppette n'est pas un animal
l'édicule n'est pas un animal
la poutre n'est pas un animal
la cornemuse n'est pas un animal
le trousse-queue n'est pas un animal
le croc-en-jambe n'est pas un animal
la gonzesse n'est pas un animal
le caramel n'est pas un animal
la pastille n'est pas un animal
la crampe n'est pas un animal
la marge n'est pas un animal
la cigarette n'est pas un animal
la gaudriole n'est pas un animal
la cassolette n'est pas un animal
l'écluse n'est pas un animal
la faucille n'est pas un animal
la tubulure n'est pas un animal
l'oncle n'est pas un animal
la vulve n'est pas un animal
le kamasutra n'est pas un animal
la tarentelle n'est pas un animal

la blette n'est pas un animal
l'ambidextre n'est pas un animal
l'outre n'est pas un animal
la mandibule n'est pas un animal
le croate n'est pas un animal
le fenouil n'est pas un animal
la grenaille n'est pas un animal
l'aqueduc n'est pas un animal
le loustic n'est pas un animal
le ludion n'est pas un animal
le bouton n'est pas un animal
le cervelas n'est pas un animal
la houlette n'est pas un animal
le noctambule n'est pas un animal
la basket n'est pas un animal
le volant n'est pas un animal
la cancoyotte n'est pas un animal
la grande ourse n'est pas un animal
la petite n'est pas un animal
la clepsydre n'est pas un animal
l'orgelet n'est pas un animal
la groseille n'est pas un animal
l'épinard n'est pas un animal
le girondin n'est pas un animal
la bille n'est pas un animal
le gigondas n'est pas un animal
l'original n'est pas un animal

l'armoire est vide pas de morts pas de pain
à glace en date de naissance d'aïeule sombre
comme un immense couffin quoi va partir
là-dedans si la galère flambe.
l'ivresse bateau que ça devient l'armoire rappelée si soudain jusqu'à la mer bleue rouge noire
loin –
draps dépliés toutes voiles hissées
les fantômes bernés de l'histoire –
tu penches, la vie
vers quel infini quel oubli.
la mite a mangé le mouton
allons

si l'or vaut moins que le charbon
scions scions !
l'arrière tante s'est jetée sous un train par amour
le cœur que j'ignore d'elle
n'arrange à l'intérieur les affaires personnelles
à ta vie atavisme tata
sur le quai les métros et l'rer à moi.
mobilier défermé a perdu son mouchoir
ses miettes de biscuit lu ses cols roulés troués ses foulards ses fichus
corniche quelle proue si l'on si juche émue
il n'y a plus d'oiseau pour siffler dans ce bois.
chavire en mémoire courte chêne massif lourde armoire
étagères chositude
penderie hébétude
miroir exactitude
dans sa plus jolie robe elle danse elle a seize ans.
c'était il y a longtemps qu'un ange passe maintenant
(le meuble de mariée servit à faire du feu sitôt feue tata claire
fouie sans corsets ni yeux).

lune
au pays de nuit constante,
ciel est un drap noir
et monde un lit.
ou lit est un monde.
drap noir est tiré par-dessus.
sommeil de jour
plus linge de lumière.
lune est loin.
étoiles sont loin.
obscurité rime avec antiquité.
et poussière noire.
plus ornement blanc.
d'où l'incendie pâle.
des apprentis changent de pays.
ils vont au pays où soleil
apparaît et disparaît.
horizon est l'étage.
ascenseur porte soleil
jusqu'à lui.

soleil allume le plateau.
horizon est un plateau
où montent des volumes
d'encre notamment.
au pays de jour antique,
la nuit dépend d'un arbre.
l'arbre solide.
chêne est source de lumière
dans le noir.
source est une sphère dans l'arbre.
elle brille comme courbe ronde.
lune est un soleil d'argent
dans l'arbre monde?
elle a un gris d'argent.
elle étonne les apprentis.
un rêve blanc.
fixée au chêne pour trois écus?
lumière inventée
dans un pays de nuit?
il y a un plein d'huile de pierre
en elle?
lampe ronde est claire.
qui est lampiste
ou responsable de lumière?
un apprenti met un drap noir
sur la lune.
ils emportent lune
au pays de la nuit officielle.
il y a un chêne au pays noir.
sève est sang blanc.
lampe nouvelle fait une liesse
nouvelle.
elle argente la campagne sombre.
et baigne les chambres.
d'où des rondes dans les clairières.
lune a son plein d'huile régulier.
+ un nettoyage hebdomadaire.
pour un feu argenté.
un feu gris intense.
chaque apprenti emporte dans la tombe
un quart de lune.
éclat de la sphère diminue peu à peu.
noir antique revient.

l'usage des lanternes aussi,
après le choc nocturne.
drap nocturne est l'habit du pays.
lune est sous la terre.
elle éclaire un enfer?
elle cause une liesse au pays de rien?
et la clandestinité de corps longs?
il y a une lumière sous la terre?
non.
un gris lance l'intense mélancolie
dans des corps d'oubli.
soleil est loin.
le gris a ses fêtes de mélancolie
dont le bruit
atteint le ciel.
vie souterraine est de la terre intense.
jungle où les branches coupent
bandes de lumière passionnantes.
des bandes grises ont une froideur
qui ouvre des yeux.
elles lancent
la vie dessous.
des corps sont debout.
calme de terre domine parfois.
mélancolie est tendue.
lune doit tendre la terre d'en haut.
on l'attache au ciel.
elle éclaire au loin de l'eau.
mélancolie est préférée en haut.
alors, elle descend.
d'après 'la lune'

que le monde était là
m'endormant je voyais que le monde était là,
le monde et tout ce qui s'ensuit ;
'maintenant' plus petit qu'un point
derrière les couleurs immenses et sérieuses.
bourdonnantes années revenues de loin,
angle de la rue avec la rue,
effacées traces sous de la pluie,

jaune matériel rassemblé dans la main.
en m'endormant je voyais tout cela :
la chaleur et l'ellipse du puits,
la terre, où les feuilles n'ont plus de poids,
l'eau juste et médiane, qui balance.
je voyais, m'endormant, je voyais cela
que j'avais accueilli en des années
que je ne savais pas dans mon souvenir :
années entières, avec vérité,
c'est-à-dire, si on veut, avec mort.
je voulais, et je ne voulais pas, m'endormant,
voir ce que trop de fois j'avais vu.

sdf
les vieux, les grands enfants de la ville, rampent à plat ventre,
ils entrent dans leur maison de carton, sur les trottoirs,
et grouillent dans les recoins,
comme s'ils voulaient déjà se faire une place sous la terre.
ils se traînent sur une bouche de canalisation embuée
(c'est ainsi qu'ils renforcent leurs liens avec les profondeurs),
comme des poules géantes
qui couvent leurs fleurs, la moisissure.
les grands, les vieux enfants de la ville, rampent à plat ventre
et crachent dans le whitman de la rue
comme dans une soupe.
le dieu des canalisations les enveloppe
soigneusement dans un nuage, comme des anges.

histoires de jusqu'à 15
histoire de jusqu'à 15 (version tronquée)
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze).
histoire de jusqu'à 15 (version corrigée)
1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 15 (quinze).
histoire de jusqu'à 15 (version abrégée)
(...), 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version superstitieuse)

1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 12bis (douze bis), 14 (quatorze), 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version à rebours – extrait)

(...) 40 (quarante), 39 (trente-neuf), 38 (trente-huit), 37 (trente-sept), 36 (trente-six), 35 (trente-cinq), 34 (trente-quatre), 33 (trente-trois), 32 (trente-deux), 31 (trente et un), 30 (trente), 29 (vingt-neuf), 28 (vingt-huit), 27 (vingt-sept), 26 (vingt-six), 25 (vingt-cinq), 24 (vingt-quatre), 23 (vingt-trois), 22 (vingt-deux), 21 (vingt et un), 20 (vingt), 19 (dix-neuf), 18 (dix-huit), 17 (dix-sept), 16 (seize), 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version ratée)

1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 16 (seize).

histoire de jusqu'à 15 (version dyslexique)

1 (un), 2 (deux), 3 (trois), 4 (quatre), 5 (cinq), 6 (six), 7 (sept), 8 (huit), 9 (neuf), 10 (dix), 11 (onze), 12 (douze), 13 (treize), 14 (quatorze), 51 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version feignasse)

na-na-na-na-na-na-na-na, 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version bordélique/disjonctive)

1 (deux), 2 (treize), 3 (un), 4 (onze), 5 (quatorze), 6 (dix), 7 (neuf), 8 (quinze), 9 (douze), 10 (trois), 11 (cinq), 12 (six), 13 (huit), 14 (sept), 15 (quatre).

histoire de jusqu'à 15 (ordre alphabétique – hommage à claudé closky)

cinq (5), deux (2), dix (10), douze (12), huit (8), neuf (9), onze (11), quatorze (14), quatre (4), quinze (15), sept (7), six (6), treize (13), trois (3), un (1)

histoire de jusqu'à 15 (version militaire)

1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 1 (un) / 2 (deux), 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version départementale)

ain, aisne, allier, alpes-de-haute-provence, hautes-alpes, alpes-maritimes, ardèche, ardennes, ariège, aube, aude, aveyron, bouches-du-rhône, calvados, 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version alphabétique)

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version polyglotte)

1 (ein), 2 (due), 3 (nett), 4 (patru), 5 (pyaht), 6 (sitta), 7 (shtate), 8 (oito), 9 (nau), 10 (shi), 11 (eleven), 12 (twaalf), 13 (djioù-san), 14 (catorce), 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version latine)

i (unus), ii (duo), iii (tres), iv (quattuor), v (quinque), vi (sex), vii (septem), viii (octo), ix (novem), x (decem), xi (undecim), xii (duodecim), xiii (tredecim), xiv (quattuor decim), 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version mai 2007)

mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi, 15 (quinze).

histoire de jusqu'à 15 (version monomaniaque)

15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15 (quinze), 15

voeu efficace dans la chambre.

ou la salle à parler.
enfant est là.
idylle-syllabe.
tom pouce vit
de ses membres,
dont le cerveau.
mentalité est un membre.
enfant habite parfois l'oreille
de bêtes
et les oriente.
il ventriloque les bêtes.
il est aussi la voix du bruit.
la cause de la peur d'humains
mauvais.
ils vont loin dans l'effroi.
une voix
habille le sol.
petit d'homme dort sur paille
ou dans coquille ancienne.
il vaut l'or de monde.
interdit de la danse légère des pas.
un destin de foire.
par commandement.
il part.
habite malgré lui,
non le ventre de baleine
ou requin,
mais le ventre de vache,
privé de chandelle.
elle est une peau ample et circulaire
qui a des évolutions lourdes.
il n'y a pas de bateaux dans l'air.
vache sillonne la terre
à sa manière.
baleine entre du matériel
inconsciemment.
il a dormi dans le foin.
d'un sommeil magnétique.
loin de nocces mécaniques.
le jour a blanchi.
la vache l'a pris dans l'estomac.
elle est son local de nuit.
soleil est dehors.

soleil impassibilité.
il donne chaleur principale
et organes.
il ventriloque la vache inconsciente.
elle, à la nuque circulaire;
elle qui commence une curiosité.
elle est marionnette?
accusée
comme le rocher grec?
vache est gloire inverse.
tom sort du local de la nuit.
local de lumière et gant.
loup mange la circulaire,
et tom avec.
loup est nouvelle maison provisoire
d'un petit
qui danse avec énergie.
il danse par attention.
elle fait du bruit.
attention-danse.
père se réveille.
il ouvre l'estomac de loup.
par ciseaux profanes.
au grand air, enfant
de caractère a fait du bruit.
il est serré
contre des coeurs.
il a traversé le vent.
canal de ruines.
appétit + appétit.
d'après 'tom pouce'

forêt
fillette rouge est aimée des gens
qui la voient.
velours de feu est un cadeau
familial.
elle porte seulement du feu.
le feu doux.
elle avance.

dans la prose de l'école,
f. oublie un décor
de forêt pour servir
ancienneté.
family commande
la prose morale.
membres de famille ponctuent
une phrase sociale.
rouge va droit et seule.
légère. par la poésie de monde.
vers l'ancienneté au lit.
avant la scène chaude.
dans les coins, il y a des fleurs.
elle n'a pas peur.
rouge voit danser les rayons de soleil
dans les branches.
des rubans volés régulièrement.
pétales rayonnent dans les côtés.
loup a montré la beauté
du décor.
il va droit à la maison du fond.
et s'habille pour la nuit.
attend la jeune
tendreté, après l'ancienneté.
fille va de fleur en fleur dans le rouge.
elle a un bouquet pour ancienneté.
et du beurre.
elle arrive.
les yeux de bête habillée sont grands.
oreilles, mains et bouche impressionnent
aussi.
il est au lit.
remplaçant familial.
qui tremble?
il mange la fille du feu.
puis, chasseur taille loup
avec ciseaux. ou des ailes-couteaux.
chasseur qui musique.
deux femmes sortent.
chaperon met des pierres dans le centre
de bête.
sommeil cicatrise.
loup est tête fermée.

il fait un tout droit
au réveil.
il tombe droit dans la pierre.
fleur de terre fermée.
d'après 'le petit chaperon rouge'

d\'amour et de cyanure!
ne m'appelle pas chez toi, dans ta mansarde,
tournant – comme un écervelé tournant! –
les boutons de la cuisinière,
pour te défaire une fois pour toutes
des hurlements des vieux loups du four,
de leurs poils mués,
qui te poussent sans cesse sur les bras,
la nuit, comme des furoncles, alors que tu éteins
les cigarettes profondément dans ta chair.
ne m'appelle pas chez toi, dans ta mansarde,
fendant – comme un écervelé fendant! –
entre les barreaux du lit,
dans la porte, sous la botte,
ton tibia et ton péroné
– je les entends craqueter dans mon portable –,
comme si tu fendais
le vieux fusil de chasse de ton père,
trop poisseux pour que tu puisses le charger à nouveau,
après qu'il s'eut brûlé la cervelle
et, pris de spasmes, qu'il eut cassé ta porte
à coups de pied.
ne m'appelle pas chez toi, dans ta mansarde,
puisque j'y viendrai !
et je m'arracherai le cœur de la poitrine,
je l'entaillerai avec les dents
et je le saupoudrerai de sel
extrait avec une rivelaine
de mes glandes lacrymales
et je le jetterai,
comme l'on jette une meule,
pour qu'il brise ton tibia et ton péroné,
– en de menus morceaux! –,
pour qu'il entasse profondément dans le four

ton souffle d'ammoniaque
et pour qu'il fende à jamais
ta tête de bête sauvage!

je m'éveillai, c'était la maison natale,
il faisait nuit, des arbres se pressaient
de toutes parts autour de notre porte,
j'étais seul sur le seuil dans le vent froid,
mais non, nullement seul, car deux grands êtres
se parlaient au-dessus de moi, à travers moi.
l'un, derrière, une vieille femme, courbe, mauvaise,
l'autre debout dehors comme une lampe,
belle, tenant la coupe qu'on lui offrait,
buvant avidement de toute sa soif.
ai-je voulu me moquer, certes non,
plutôt ai-je poussé un cri d'amour
mais avec la bizarrerie du désespoir,
et le poison fut partout dans mes membres,
cérès moquée brisa qui l'avait aimée.
ainsi parle aujourd'hui la vie murée dans la vie.

la vie, alors ; et ce fut à nouveau
une maison natale. autour de nous
le grenier d'au-dessus l'église défaite,
le jeu d'ombres léger des nuées de l'aube,
et en nous cette odeur de la paille sèche
restée à nous attendre, nous semblait-il,
depuis le dernier sac monté, de blé ou seigle,
dans l'autrefois sans fin de la lumière
des étés tamisés par les tuiles chaudes.
je pressentais que le jour allait poindre,
je m'éveillais, et je me tourne encore
vers celle qui rêva à côté de moi
dans la maison perdue. a son silence
soient dédiés, au soir,
les mots qui semblent ne parler que d'autre chose.
(je m'éveillais,

j'aimais ces jours que nous avions, jours préservés
comme va lentement un fleuve, bien que déjà
pris dans le bruit des voûtes de la mer.
ils avançaient, avec la majesté des choses simples,
les grandes voiles de ce qui est voulaient bien prendre
l'humaine vie précaire sur le navire
qu'étendait la montagne autour de nous.
o souvenir,
elles couvraient des claquements de leur silence
le bruit, d'eau sur les pierres, de nos voix,
et en avant ce serait bien la mort,
mais de cette couleur laiteuse du bout des plages
le soir, quand les enfants
ont pied, loin, et rient dans l'eau calme, et jouent encore.)

je m'éveillai, mais c'était en voyage,
le train avait roulé toute la nuit,
il allait maintenant vers de grands nuages
debout là-bas, serrés, aube que déchirait
a des instants le lacet de la foudre.
je regardais l'avènement du monde
dans les buissons du remblai ; et soudain
cet autre feu, en contrebas d'un champ
de pierres et de vignes. le vent, la pluie
rabattaient sa fumée contre le sol,
mais une flamme rouge s'y redressait,
prenant à pleine mains le bas du ciel.
depuis quand brûlais-tu, feu des vigneron ?
qui t'avait voulu là et pour qui sur terre ?
après quoi il fit jour ; et le soleil
jeta de toutes parts ses milliers de flèches
dans le compartiment où des dormeurs
la tête dodelinait encore, sur la dentelle
des coussins de lainage bleu. je ne dormais pas,
j'avais trop l'âge encore de l'espérance,
je dédiais mes mots aux montagnes basses,
que je voyais venir à travers les vitres.

mon portrait en zèbre
le zèbre est un animal peu commun.
ne pas me confondre avec le zabre, qui est un parasite des céréales s'attaquant
de nuit aux cultures, à la différence du zèbre, qui ne s'attaque aux cultures
que de jour.
la confiance est un aspect.
les jardins potagers sont faits pour les légumes.
le corps se compose d'une tête et de quatre membres rattachés au tronc par articulation.
l'articulation permet de changer de place. il y a aussi des déplacements à l'intérieur
du corps.
les animaux appartiennent à différentes espèces.
l'aspect prive d'un pouvoir de sécrétion.
le zébu est lui aussi un animal peu commun. il porte une bosse graisseuse sur le garrot.
il n'a pourtant pas connu la même fortune que moi, le zèbre.
la sécrétion forme une figure.
je dis toujours moi et je me sens être moi. la préférence que je nourris pour moi-même
n'est pas totalement exclusive, mais elle reste très largement dominante.
il y a certainement des raisons à ce choix.
le corps est doué de mobilité.
la figure sert à la couture.
un zèbre est fait pour la course.
quand on court, le souffle devient court et précipité, le cœur bat plus fort, on peut
éprouver une suffocation.
la couture constitue une communauté.
l'initiale du mot zèbre suggère l'idée que le mouvement s'opère le plus souvent
en lignes brisées. car un mouvement continu en ligne droite s'en irait à l'infini,
ce qui est beaucoup trop loin. sagement, le zèbre ne circule qu'à l'intérieur
de ses propres limites.
la communauté montre du goût pour la communication.
cependant, comme l'animal n'est pas complètement borné, il garde un œil tourné
vers l'horizon.

tourbillon
tourbillon, passage de l'aurès. les bureaux de poste, fermés hier dans toute la france,
rouvrent aujourd'hui. on distribue le courrier à la tronche, la pomme,
la table, la chaise, la flotte, la châtelaine, la fermeté, la force,

la possession, la veuve, la morte, la trinité, la compote, on reçoit des lettres
à sarcelles biches agneaux bourdon ver faucon cigogne,
autruche caille colombes merles merle canari grives chatte mouches mouettes
mouton poisson, des cartes postales affluent d'italie, d'espagne,
de turquie, de grèce, ils sont en islande, en écosse, en autriche,
au portugal, au mexique, en hongrie, en charente-maritime, en finlande,
au brésil, dans le vaucluse, au japon, d'où ils envoient leurs amitiés,
combien d'amitiés se sont croisées en route sans se reconnaître, ils partent en chine,
ils partent en floride, ils retournent en afrique du sud, ceux qui
ne partent pas ne reçoivent que très peu de courrier, c'est la loi
des vases communicants, biscotto salato tradizionale en polonais le déluge
se dit potop et s'accommode à merveille avec du vin ou toute autre
boisson apéritive.

la nuit, villa brune. écoute : triolet, strette, gruppetto, appoggiature, scherzo, arpège,
capriccio, roulade, antienne, andante, pizzicato, crescendo, aforzando,
staccato, trille, fugue, contrepont, coda, comptine, blues, partita,
cantilène, sérénade, écoute les bruissements du vent.

histoire du discours amoureux

- je t'aime.
- moi aussi.
- je sais.
- je sais que tu le sais.
- je sais que tu sais que je sais que tu le sais.
- et moi je sais que tu sais que je t'aime.
- je sais que tu le sais et tu sais que je sais que tu sais que je le sais, et tu sais que je sais que tu sais que je t'aime.
- je sais que tu le sais et tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu sais que je t'aime, et je sais que tu sais que je sais que tu sais que je sais que tu le sais.
- et tu aimes que je le sache?
- oui, j'aime savoir que tu le sais, j'aime que tu saches que je sais que tu m'aimes, j'aime savoir que tu m'aimes et j'aime savoir que tu le sais.
- et moi j'aime savoir que tu sais que je sais que tu aimes savoir que je t'aime.
- je sais et j'aime aimer savoir que tu aimes savoir que tu saches que je sais que tu sais que j'aime aimer savoir que tu saches que je sais que tu m'aimes.
- j'aime savoir t'aimer.
- j'aime aimer savoir que tu saches aimer que je sache t'aimer.
- j'aime savoir que tu aimes savoir que je le sache.
- et moi j'aime aimer que tu aimes le savoir.
- je sais que tu m'aimes et j'aime savoir que tu sais que je le sais.

- je t'aime.
- je sais.
- je le savais.

je m'éveillai, c'était la maison natale,
l'écume s'abattait sur le rocher,
pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague,
l'odeur de l'horizon de toutes parts,
cendre, comme si les collines cachaient un feu
qui ailleurs consumait un univers.
je passai dans la véranda, la table était mise,
l'eau frappait les pieds de la table, le buffet.
il fallait qu'elle entrât pourtant, la sans-visage
que je savais qui secouait la porte
du couloir, du côté de l'escalier sombre, mais en vain,
si haute était déjà l'eau dans la salle.
je tournais la poignée, qui résistait,
j'entendais presque les rumeurs de l'autre rive,
ces rires des enfants dans l'herbe haute,
ces jeux des autres, à jamais les autres, dans leur joie.

ici là-bas

1. le monde est tout ce qui est là-bas.
2. la totalité du monde est la totalité des là-bas du monde moins un là-bas qui est ici.
3. ici est la somme de tous les là-bas moins tous les là-bas moins un.
4. vu de là-bas, il manque toujours un là-bas à la totalité des là-bas du monde, et ce là-bas manquant est ici. si bien que l'on ne peut envisager un univers uniquement constitué de là-bas. or tout ce qui n'est pas ici n'existe pas.
5. d'où il résulte que tous les là-bas à la fois qui ne sont pas ici n'existent pas ici.
6. et donc le monde n'existe pas. sauf ici.
7. 'allez voir là-bas si j'y suis' est un ordre difficile à exécuter.
8. tout ce qui est là-bas ne vient jamais ici, sauf si on va l'y chercher et qu'on y reste.
9. la valeur d'ici varie en fonction d'ici. 'docteur j'ai mal ici' ne désigne pas le même ici que 'ici en europe', 'ici en europe' inclut 'docteur j'ai mal ici' si le mal et si le docteur sont 'ici en europe'. il découle que 'docteur j'ai mal ici' ne désigne pas le même ici que 'ici en europe' même si 'docteur j'ai mal ici' se trouve 'ici en europe'. il existe donc une relation d'inclusion entre plusieurs ici puisque ici est toujours inclus dans un plus grand ici que lui.

10. d'où l'on déduit que chaque ici est constitué d'une infinité d'ici qui s'emboîtent les uns dans les autres comme des poupées russes, même en europe.
11. cette relation n'est pas réciproque ('ici en europe' inclut 'j'ai mal ici', mais 'j'ai mal ici' n'inclut pas 'ici en europe').
12. si celui qui a 'mal ici' téléphone depuis la chine au docteur qui est 'en europe', la relation entre ces deux ici est une relation dite télédiagnostiquale spacio-décalée. parce que 'j'ai mal ici' est inclus dans 'ici en chine' et que le docteur qui se trouve 'ici en europe' doit diagnostiquer le 'mal ici' qui n'est pas 'ici en europe'.
13. deux ici = 1 là-bas qui n'est pas ici + 1 ici qui n'est pas là-bas (sauf pour là-bas).
14. si pour ici, là-bas = là-bas, pour là-bas, ici = là-bas, mais pour là-bas, là-bas n'égale pas forcément ici.
15. les milliers de là-bas qui sont là-bas pour les autres là-bas n'existent pas pour ces autres là-bas qui n'existent pas pour ici.
16. la totalité des autres là-bas correspond à la totalité des potentiels d'ici.
17. un là-bas n'égale jamais un autre là-bas même si pour ici, deux là-bas distincts sont indistinctement là-bas.
18. chaque là-bas est le là-bas de tous les autres là-bas à la fois.
19. la frontière entre ici et là-bas n'est pas très nette.
20. l'énoncé 'je suis là-bas est une impossibilité logique, comme par exemple 'il a ses ragnagnas. – ca sent un drôle de bruit - la première fois que je suis allé à new york c'était en californie – nous avons trois fils uniques – je pèse 1,81 m – je les compte sur les doigts de la hanche – ma mère est encore pucelle – ouvert 24 heures sur 24 jusqu'à 22h30 – j'ai assassiné le frère unique de ma sœur – 97% des personnes interrogées étaient en vie – nouveaux horaires pour le troisième semestre – les jumeaux jean-pierre ont dix mois d'écart – on vient de donner le départ de la traversée de l'amérique à la nage – il a gagné le tour de france des bouches-du-rhône – la marine autrichienne, elle vous dit merde. – à rotterdam, seuls les poètes néerlandais ne sont pas des poètes internationaux.'
21. un seul ici pour deux là-bas est une aberration logique. ou alors c'est la guerre.

je m'éveillai, c'était la maison natale.
il pleuvait doucement dans toutes les salles,
j'allais d'une à une autre, regardant
l'eau qui étincelait sur les miroirs
amoncelés partout, certains brisés ou même
poussés entre des meubles et les murs.
c'était de ces reflets que, parfois, un visage
se dégageait, riant, d'une douceur
de plus et autrement que ce qu'est le monde.
et je touchais, hésitant, dans l'image
les mèches désordonnées de la déesse,

je découvrais sous le voile de l'eau
son front triste et distrait de petite fille.
étonnement entre être et ne pas être,
main qui hésite à toucher la buée,
puis j'écoutais le rire s'éloigner
dans les couloirs de la maison déserte.
ici rien qu'à jamais le bien du rêve,
la main tendue qui ne traverse pas
l'eau rapide, où s'efface le souvenir.

une autre fois.
il faisait nuit encore. de l'eau glissait
silencieusement sur le sol noir,
et je savais que je n'aurais pour tâche
que de me souvenir, et je riais,
je me penchais, je prenais dans la boue
une brassée de branches et de feuilles,
j'en soulevais la masse, qui ruisselait
dans mes bras resserrés contre mon cœur,
que faire de ce bois où de tant d'absence
montait pourtant le bruit de la couleur,
peu importe, j'allais en hâte, à la recherche
d'au moins quelque hangar, sous cette charge
de branches qui avaient de toute part
des angles, des élancements, des pointes, des cris.
et des voix, qui jetaient des ombres sur la route,
ou m'appelaient, et je me retournais,
le cœur précipité, sur la route vide.

la turgescence de l'autoroute a4
ceux qui viennent et ceux qui s'en vont
ne savent rien
sur la turgescence de l'autoroute a4.
sur son odeur sauvage – de vieille putain
dont les yeux ont la couleur
de l'alcool médicinal –
odeur dans laquelle lévitent les routiers, le cou tordu,

et, comme une lèpre divine,
le niveau de vie.
ils croient que la ville s'étend devant eux,
sa tête tranchée ricane sur le pare-brise.
(mais ils ne voient pas, sur l'asphalte,
les hérons partir timidement à l'aveuglette,
s'acharner à faire sortir les sous coincés
dans le juke-box votif de la mort.)
aux pompes, les recrues de l'essence rasant
les têtes des octanes.
ils donnent un visage au coucher du soleil.
ouvrent de leur couteau les jointures de la porte
et leur cou glisse sur la lame d'acier.
et ceux qui s'en vont et ceux qui viennent
ne savent rien
sur la turgescence de l'autoroute a4.
ils vivent un simple effet de tunnel.

le fonds principal de mots
si tu n'écris pas tous les jours mon nom,
oh, que ta main soit écrasée par l'étau des phrases!
raidie, la bouche
avec laquelle tu gribouilles les mots!
fouettée la parole
qui ouvre des pièges pour les loups
entre toi et nous!
et qu'elles soient inguérissables à jamais, tes blessures,
que tu laves de mes larmes
amenées en ville dans une barrique!
et que ton visage
soit éternellement souillé dans les fenêtres,
si tu ne taillades pas tous les jours
mon nom sur le bidon de l'amour!
oh, mais si, en dormant, tu n'écris pas mon nom,
avec des lettres douces,
délicates, comme à nos débuts,
alors, je te le coudrai sur les lèvres
profondément, avec du catgut

j'ouvre les yeux, c'est bien la maison natale,
et même celle qui fut et rien de plus
la même petite salle à manger dont la fenêtre
donne sur un pêcher qui ne grandit pas.
un homme et une femme se sont assis
devant cette croisée, l'un face à l'autre,
ils se parlent, pour une fois. l'enfant
du fond de ce jardin les voit, les regarde,
il sait que l'on peut naître de ces mots.
derrière les parents la salle est sombre.
l'homme vient de rentrer du travail. la fatigue
qui a été le seul nimbe des gestes
qu'il fût donné à son fils d'entrevoir
le détache déjà de cette rive.

vague noyée sous le soleil dormant.
je suis comme une âme délaissée.
traversant les dunes sauvages du temps, où les vendanges de
l'esprit maudit se propulsent contre la course des
ôgres. je suis comme une âme délurée, tracasse par un souci
stagnant. ressuscitant la révoque victorieuse de mes
souffrances.
je suis comme une âme perfide trahie par la vieillesse du
temps perclus. devant vos yeux majestueux j'éteignais ma
fureur réticente. le vide de londres m'engouffrait.
quand est-ce que le flambeau de grace pétillera sur mes
collines du doute ?
on m'avait dit: soulage-toi !
mais comment se soulager ?
oublie les douleurs infligées par le déluge
oublie les souffrances néfastes,
les émotions mélancoliques et taciturnes
devant la condition humaine estompée.
j'ai souffert tant des jours palissants.
depuis longtemps
j'étais tout seul à semer la confusion

entre le mutisme français
l\'éloquence anglaise
et la rhétorique arabe
aussi bien que les tournures émanées par mes écrits
et les structures incontrôlables très expurgées.
en chassant l\'intrépide de la guerre du brouillard londonien
qui a déphasé les cieux éternels.
je me souviens de l\'atrocité des mers hasardeuses
où l\'écume de ma vie fut noyée au-delà des vagues en colère.
incarcéré entre deux étoiles vierges.
ce fruit interdit aux étrangers
enlisés dans ce monde embourbé.
pleurs ô nuage occupant mon ciel immense

.
je suis venu t\'offrir mon odyssée
je suis venu te chanter mes rhapsodies.
comme une proie innocente
j\'étais aveuglé par un amour damné.
qui es-tu jour de solitude enclavée ?
qui t\'a envoyé ?
toi le sourd muet atteins-tu l\'âge de raison
pour comprendre le rythme du silence.
quant à moi je me suis habitué à la soif, enchaînée
que l\'automne lugubre aux feuilles fanées et frémissantes
m\'a donné la satiété.
me voilà immigré contre mon gré
me voilà dissipé dans ce monde imprenable,
mon itinéraire angoissé
comme un chat égaré sous la belle étoile dansante
aux rythmes de l\'aube de nulle part.
gloire immortelle aux penseurs vivants de l\'utopie enchaîné
qui aillent mourir sous le baillon de la justice bestiale,
et sous l\'œil trompant des vautours dérapants.
gloire aux nerfs sanguinés.
gloire aux lèvres mordantes et sans rancunes.
gloire aux entrailles enterrées dans l\'infini éternel.
immigrés de toutes les nations lâchez vos rênes mais ne
tournez pas les bribes.
durant des années je partage avec toi le fruit de ma tristesse
et ma maigre obole.

on annonce
on annonce le
vol en provenance
de barcelone à la porte trente-deux.
elle est allongée
sur le dos, dans l'herbe,
elle croit tomber en regardant le ciel.
sur l'échafaudage
que le vent balance,
il repeint en sifflant le mur de l'immeuble.
un car de transport
scolaire est tombé
dans un ravin : 6 morts et 22 blessés.
elle a cassé le
thermomètre pour
jouer avec les boules de vif-argent.
il souffle sur la
limaille de fer.
le bruit des machines traverse le casque.
le grand magasin
ferme. les vendeuses
sortent vite par la porte de service.
pendant le dîner,
les informations :
champ de décombres du tremblement de terre.
l'enfant se réveille
et il s'aperçoit
qu'une fois encore il a trempé son lit.
elle dit bonsoir
d'une voix très rauque
qui ressemble à un sanglot inexplicable.
il reste deux heures
devant le flipper,
cramponné à l'appareil, les dents serrées.
après le dîner
c'est encore la
télé. elle tricote en la regardant.
il est accroupi
dans les escaliers
et c'est écrit sur un carton qu'il a faim.
elle ne l'a pas
entendu venir.
tressaille en sentant la main sur son épaule.

il met deux doigts sous
les aisselles du
nouveau-né pour le faire sortir du ventre.
la voiture, après
un tête-à-queue et
deux tonnes va se planter dans le talus.
ils se tiennent par
le bras et promènent
devant eux, en parlant, leur canne d'aveugles.
il met toujours un
bouquet de violettes
devant la photo de sa femme. il est veuf.
la petite fille
se cache derrière
la porte et s'endort. on la trouve. on en rit.
il ouvre les yeux,
ne reconnaît rien.
a tout oublié. ne sait plus qu'un mot : oui.
il fait nuit et froid.
elle marche vite.
derrière elle, un pas d'homme insiste. elle a peur.
le père aime bien
sa fillette. il aime
pincer les joues rebondies. il lui fait mal.
elle tourne la
cuillère de bois
dans la confiture, rouge translucide.
le virage tue
ou blesse, bon an
mal an, sa vingtaine d'automobilistes.

sur le périphérique
il n'y a que les filles de quartier
qui sortent sur la grand-route,
je te l'ai déjà dit,
crachant sur les murs
de longues monnaies de sperme.
ne les plains plus par pitié,
par dégoût, chez toi, dans ta mansarde.
tu ne peux pas regarder dans leur âme,

puisqu'elles ont caché la clé entre leurs miches.
les filles de quartier
se jettent des nuages la sangle à la main.
leur sourire ne s'ouvre pas.
ce serait comme un hymen recousu
par la générosité des violeurs.
les filles de quartier sont vivantes,
je te l'ai déjà dit. tout comme la terre.

les mots remplissent tout l'univers
les mots remplissent tout l'univers, comme la lumière, mais à la différence de la lumière,
ils n'ont pas d'ombre.
le refrain fait baisser la température.
c'est tout de même curieux, un objet sans ombre.
faute d'avoir une ombre, je pensais vaguement que chaque mot avait son opposé,
son antonyme. je pensais trop vaguement : tous les mots n'ont pas d'antonyme.
un mot qui n'a pas d'antonyme me paraît, comme un corps sans ombre, une curieuse
anomalie.
la température appartient à un ordre.
pourtant, il en est bien ainsi.
j'ai tenté de comprendre ce que peut recouvrir cette notion d'antonyme. jusqu'à présent,
elle me paraît assez floue.
homme est antonyme de femme, et réciproquement, mais fille et garçon ne sont pas
antonymes.
d'ailleurs fils non plus n'a pas d'antonyme. il semble
qu'on ne naisse pas antonyme de l'autre sexe, mais qu'on le devienne
par les opérations de conjugaison.
contrairement à ce que j'aurais pensé a priori (mais apparemment, j'avais à ce sujet
toutes sortes d'idées fausses) l'antonymie ne fonctionne pas seulement
par couple, loin de là. chez les antonymes, la polygamie semble
correspondre à la norme, et la monogamie fait figure d'exception. dans tous les cas,
cependant, existent des systèmes non clos, du type hier,
aujourd'hui, demain. hier et demain sont antonymes d'aujourd'hui, aujourd'hui
et demain sont antonymes d'hier, mais seul aujourd'hui est antonyme
de demain. en effet, hier n'est pas l'antonyme de demain, le passé
n'étant pas l'exact opposé du futur.
forme a de nombreux antonymes, dont fond, et sujet, qui de leur côté n'ont pas d'antonyme.
de même pour esprit qui a pour antonyme, entre autres, lettre,
tandis que lettre ne dispose d'aucun antonyme. du moins dans mon dictionnaire.

je me souviens, c'était un matin, l'été,
la fenêtre était entrouverte, je m'approchais,
j'apercevais mon père au fond du jardin.
il était immobile, il regardait
où, quoi, je ne savais, au-dehors de tout,
voûté comme il était déjà mais redressant
son regard vers l'inaccompli ou l'impossible.
il avait déposé la pioche, la bêche,
l'air était frais ce matin-là du monde,
mais impénétrable est la fraîcheur même, et cruel
le souvenir des matins de l'enfance.
qui était-il, qui avait-il été dans la lumière,
je ne le savais pas, je ne sais encore.
mais je le vois aussi, sur le boulevard,
avançant lentement, tant de fatigue
alourdissant ses gestes d'autrefois,
il repartait au travail, quant à moi
j'errais avec quelques-uns de ma classe
au début de l'après-midi sans durée encore.
à ce passage-là, aperçu de loin,
soient dédiés les mots qui ne savent dire.
(dans la salle à manger
de l'après-midi d'un dimanche, c'est en été,
les volets sont fermés contre la chaleur,
la table débarrassée, il a proposé
les cartes puisqu'il n'est pas d'autres images
dans la maison natale pour recevoir
la demande du rêve, mais il sort
et aussitôt l'enfant maladroit prend les cartes,
il substitue à celles de l'autre jeu
toutes les cartes gagnantes, puis il attend
avec fièvre, que la partie reprenne, et que celui
qui perdait gagne, et si glorieusement
qu'il y voie comme un signe, et de quoi nourrir
il ne sait, lui l'enfant, quelle espérance.
après quoi deux voies se séparent, et l'une d'elles
se perd, et presque tout de suite, et ce sera
tout de même l'oubli, l'oubli avide.
j'aurai barré
cent fois ces mots partout, en vers, en prose,

mais je ne puis
faire qu'ils ne remontent dans ma parole.)

or, dans le même rêve
je suis couché au plus creux d'une barque,
le front, les yeux contre ses planches courbes
où j'écoute cogner le bas du fleuve
et tout d'un coup cette proue se soulève,
j'imagine que là, déjà, c'est l'estuaire,
mais je garde mes yeux contre le bois
qui a odeur de goudron et de colle.
trop vastes les images, trop lumineuses,
que j'ai accumulées dans mon sommeil.
pourquoi revoir, dehors,
les choses dont les mots me parlent, mais sans convaincre,
je désire plus haute ou moins sombre rive.
et pourtant je renonce à ce sol qui bouge
sous le corps qui se cherche, je me lève,
je vais dans la maison de pièce en pièce,
il y en a maintenant d'innombrables,
j'entends crier des voix derrière des portes,
je suis saisi par ces douleurs qui cognent
aux chambranles qui se délabrent, je me hâte,
trop lourde m'est la nuit qui dure, j'entre effrayé
dans une salle encombrée de pupitres,
vois, me dit-on, ce fut la salle de classe,
vois sur les murs tes premières images,
vois, c'est l'arbre, vois, là, c'est le chien qui jappe,
et cette carte de géographie, sur la paroi
jaune, ce décolorement des noms et des formes,
ce déssaisissement des montagnes, des fleuves,
par la blancheur qui transit le langage,
vois, ce fut ton seul livre. l'isis du plâtre
du mur de cette salle, qui s'écaille,
n'a jamais eu, elle, n'aura rien d'autre
à entrouvrir pour toi, refermer sur toi.

histoire des jeans-pierres

– qu'est-ce que vous faites là jean-pierre bertrand, jean-pierre robert, jean-pierre balpe, jean-pierre mercier, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre cassel, jean-pierre lemaire, jean-pierre pierre-bloch, jean-pierre danguillaume, jean-pierre gattegno, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre foucalt, jean-pierre criqui, jean-pierre léaud, jean-pierre pincemin, jean-pierre soisson, jean-pierre chaix, jean-pierre andrevon, jean-pierre papin, jean-pierre chevènement, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre cometti, jean-pierre bobillot, jean-pierre fossatti, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre rehm, jean-pierre dubost, jean-pierre darroussin, jean-pierre françois, jean-pierre elkabach, jean-pierre spilmont, jean-pierre stirbois, jean-pierre greff, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre guérin, jean-pierre castaldi, jean-pierre timbaud, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre vernant, jean-pierre vidal, jean-pierre aumont, jean-pierre raffarin, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre taillandier, jean-pierre roux, jean-pierre siméon, jean-pierre boyer, jean-pierre gaillard, jean-pierre perrin, jean-pierre marielle, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre salgas, jean-pierre sintive, jean-pierre pernaut, jean-pierre coffe, jean-pierre verheggen, jean-pierre rosnay, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre riehl, jean-pierre duprey, jean-pierre khazem, jean-pierre richard, jean-pierre changeux, jean-pierre mocky, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre brisset, jean-pierre paneda, jean-pierre terrail, jean-pierre farines, jean-pierre laborde, jean-pierre ostende, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre stevens, jean-pierre coletta, jean-pierre dupuy, jean-pierre le dantec, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre bacri, jean-pierre valentin, jean-pierre rioux, jean-pierre kalfon, qu'est-ce que vous faites là jean-pierre bemba, jean-pierre jeunet, jean-pierre vincent, jean-pierre faye, hein, qu'est-ce que vous faites là?

– rien.

cahier d'un immigré
je suis né orphelin.
dans un milieu orphelin.
tout le monde qui m'\`entourais était aussi orphelin.
dieu a crée le père et la mère,
et la société a conçu l'\`orphelinat.
chez nous la misère était très rigoureuse.
j'\`ai bu des larmes chaudes et salées.
j'\`ai vécu l'\`éternité rauque.
a oujda, lyon, paris et londres,
j'\`ai vu naître la lumière derrière l'\`horizon marocain
foudroyé par la solitude nocturne.
j'\`ai vu le néant.
j'\`ai vécu l'\`endurance et l'\`exile odieux.
corps à corps, sous i'\`ombre de i'\`araignée géante

des murs concaves.
dans mes rêves matinaux ;
j\'attendais avec ferveur la tombée des jours creux.
le temps passait très vite et avec lassitude.
j\'ai vu naître des jours évasifs.
c\'était mon refuge monotone.
c\'était l\'absolu de mon espace opaque.
chaque jour,
j\'avance parmi les naufragés de l\'abîme vide.
sous la douleur amère, mes larmes furtives s\'engouffraient.
j\'ai vu naître l\'univers et son éclipse.
son silence sombre et abstrait tourmentait mon âme.
et mes rêves,
j\'ai succombé mille fois sans prendre conscience.
mais l\'asile de mon existence est devenu téméraire.
moi qui cherche l\'euphorie dans les étoiles de cet univers
lointain.
et comme le calme des nuits nonchalantes,
j\'ai poussé un soupir mordant
sous l\'arc du désarroi.
je sens à nouveau ce désir de vivre et revivre,
en outre, mon enfance était frugale et exacerbée.
à pas de géant le temps se recule à travers le crépuscule
migrateur. ô roi-sage de la pluie des torrents, des fleuves
ruisselants, de la montagne gigantesque, du vent
résistant et des vagabonds. pour toi seul je lèche mes
blessures et la déchirure de mes soufflés invisibles.
ô roi-sage ! ma vie est un tournesol étendu sur une île

et alors un jour vint
où j\'entendis ce vers extraordinaire de Keats,
l\'évoquant de Ruth « when sick for home,
she stood in tears amid the alien corn ».
or, de ces mots
je n\'avais pas à pénétrer le sens
car il était en moi depuis l\'enfance,
je n\'ai eu qu\'à le reconnaître, et à l\'aimer
quand il est revenu du fond de ma vie.
qu\'avais-je eu, en effet, à recueillir
de l\'évasive présence maternelle

sinon le sentiment de l'exil et les larmes
qui troublaient ce regard cherchant à voir
dans les choses d'ici le lieu perdu ?

le sexe est de consistance généralement plus tendre
le sexe est de consistance généralement plus tendre que le reste du corps. il est plus
sensible
et très sujet au chatouillement.
c'est bientôt l'été. le ciel est pâle et brumeux. il est allongé sur le dos, jambes écartées,
les mains sous la nuque, dans la prairie en fleurs au bord de l'étang.
le sexe est le point où les humains ressemblent le plus aux animaux.
les hélices de jardin, qui sont des escargots, se retrouvent grâce à leurs traces baveuses,
s'accolent, se mordent, se pénètrent mutuellement et restent accouplés
pendant des heures.
la conjugaison est naturelle.
debout au bord de la piscine, la statue n'a plus ni tête ni bras et pourtant le ventre bombé,
les seins généreux qui pointent, lui donnent un aspect étrangement vivant.
la forme n°1 est sujette à des changements de forme. quand elle est excitée, elle enfle,
durcit et se redresse.
la poutre de béton à la frange métallique, emportée par la grue, pointe vers le ciel.
la forme n°1 est disposée de façon à pénétrer la forme n°2.
dans la trouée du long porche obscur, on aperçoit, au bout, la pyramide de verre.
la forme n°1 pénètre la forme n°2 pour la froter de l'intérieur.
le buisson de roses forme une haie rouge vif le long du balcon.
le frottement provoque une excitation voluptueuse.
dans le centre-ville, les affiches annoncent nude girls, love act, totally nude girls on stage,
the condor.
le plaisir est stimulé et multiplié par les fantasmes.

ô sidi-yahya sage de tous les sages
prête-moi une belle houria ivre de passion et une flûte
magique.
car demain, je partirai vers l'inconnu qui n'attendrai.
cette terre échappante de toutes les saisons amères.
je bénis la mer en feu.
cette mer massacrée et décapitée par les vagues enragées.
avec leurs chants tristes

elles revivent mon temps enivré écho par écho.
orphelin depuis l'âge de trois hivers rigoureux.
je suis né pour goûter la galette de la souffrance monotone.
on m'a appris à rêver.
mais mes nuits étaient éphémères
où les étoiles prémonitoires se broyaient.
ma voix humide, étouffante quelque fois écorche le vide
frange
qui de temps en temps suscite les incantations évasives

.
je suis baptisé par les écumes de nuages méditerranéens
et les ombres de saisons vierges.
on m'a appris à écrire les mots et les rythmes.
on m'a appris que la gloire humaine est une voix apprivoisée
par le désir de la prouesse succulente et vénéneuse.
ma voix cette saliva rupture qui grouille dans la nuit comme
un gouffre de sang, comme une fournaise brûlante sans cesse
dans les brasiers du destin et de la passion.
je suis né dans un labyrinthe où les larmes et les sueurs se
trébuchaient en deluge transfilant

.
on m'a dit que ma voix ressemble à une source inondée par
l'apocalypse assoiffé.
certes, je suis né pour libérer ma voix, ma vocation et mon
émoi.
des vieux sages du village n'gadi pulvérisent des paroles
pétillantes pour chasser l'ennui et le cauchemar perdurant.
j'ai quitté mon village sans mener avec moi leurs
bénédictions.
j'ai laissé avec eux ma toison aux mille trous.
mon seul compagnon un talisman gravé par les mendiants du
souk-al-joutiya.
je suis devenu dépaycé comme une alouette éclopée.
j'ai parcouru les chemins de l'enfer et de l'avatar.
une image superstitieuse m'envahis, m'écrase.
adieu solitude écrasante et sans espoir.
bonjour la folie des rêves pamoisons.
dans mon ivresse
j'ai rencontré le bonheur en lambeaux.
soleil-vengeur
j'accuse tes rayons écorchants.
soleil-dieu exhale mon endurance âpre.

conte
un soir où nous avons mis une seule ceinture
tu me chuchotais un conte à l'oreille de neige
et me disais je suis émue
et nous avons enjambé déjà plusieurs grands intervalles
fait des arches d'absence plus grandes que celles d'avignon
et sommes revenus à nous par des gués en crue

dédale – vous êtes ici (8)
on voudrait s'échapper, détacher
observer en contre-jour, anonyme
derrière son masque anatomique
la foule des visages sans marque
dont les regards vrais, éclipses
visions disloquées dans l'oubli
souterrain, ville pavée en creux
se dissimule, doublure à l'envers
des correspondances inscrites
mosaïques et néons, rames jaunes
défilés à la vitesse des tunnels
artères obscurcies traversant
sous l'air libre autrement égalé
le voyage qui conduit non-voyant
distance reliée au site, la durée
d'aller le retour en topographie
forme peu réelle de fractionner
les relèvements de terre en mont
réseau de tentatives, d'où sortir
à la surface des portes urbaines
arrêt, station, passerelle du nom

aide mémoire
ce qui a lieu d'être

ne va pas sans dire
ce qu'on ne peut pas dire . . .
il faut l'écrire
la partie donne sur le tout
qui donne la partie
savoir à quoi ça ressemble
c'est notre savoir – non absolu
il faut de la semblance
pour faire de la contiguïté
le poème est des choses prochaines
qu'il faut aller chercher

*

la comparaison entretient l'incomparable
la distinction des choses entre elles
poésie interdit l'identification
pour la douceur du comme rigoureuse
commun? comme-un
c'est tout comme
faire comme si
c'était comme-un
poésie se prive pour être comme
comme un amant dévore sans dévorer
pour signifier la lettre de l'amour
ut musica ut pictura ut poiesis
contraint par corps grâce à la perte
a vicarier les sens en sens
se privant de ce qui lui manque
le poème en confie le défaut à sa langue
pour que l'aveugle soit nommé le voyant

*

nous ne nous en sortirons jamais
c'est ce que je nous souhaite mais
pratiquer une issue de secours
pour s'en tirer sans s'en sortir
si tout a toujours échoué
"ne pas croire à la prison comme destin scellé
croire à une possibilité de libération
qui n'aurait pas de sens
si nous n'étions pas (comme) des prisonniers"

*

chemin qui ne mène nulle part
sans issue est le sommet

dédale – vous êtes ici (9)
sitôt que rescapé au ciel ouvert
du jour, la nuit oppose la lumière
quoique précaire, l'effet touche
un regard circulaire, repérable
l'élément fortuit, béton, paysage
rien n'arrête, lieu sans souvenir
l'entour qu'occupent les parages
délimitant encore par le cercle
l'habituel des choses, peu d'éclat
sinon l'inventaire aux couleurs
peintes pour restaurer, façades
blanc couvrant, gris chaud, lilas
rehauts pleinement des reliefs
pigments des rues croisées, coin
où se coupent, versants d'un autre
le quartier d'y demeurer, habiter
l'accoutumance confinée dehors
quotidien et revient sur ses pas
trajet refait ici des chaussées
arpentées à la mesure de marcher
machinale et routine, le pli codé
bord des bordures transitoires
quand le rouage répète, giration
du cercle comprimé au voisinage
ce circuit familial à la cadence
des pas, combien l'allure comptée
décompte des pulsations, passer
un raccourci de réduire le lieu
dans l'emprise monotone des rues
transversalement prévisibles

dédale – vous êtes ici (7)
au piédestal des patines, bronze
et les frontons, grand titre, page
des commémorations, oppressant

lacs de souvenirs embrouillés
bribes sans paroles, aucun signe
on achoppe aux images, l'histoire
dans ces monuments trop voyants
pour l'ordinaire, quand s'éclaire
lumière crue, elle aveugle alors
des dômes et coupoles arc-boutés
contre les murs borgnes, résiste
brutale d'une cicatrice, impacts
incrustations fossiles, pierre
aux constructions abandonnées
alignement frappé des colonnes
observables, corps des carcasses
l'invraisemblable de témoigner
ici le cercle des faits consignés
graves des guerres, inutilement
triomphes et déclin alternant
jusqu'au retour de repartir, tour
ravivé de la spirale, entêtement
à repenser, photos figées du lieu
entrevu confusément, illusoire
obsession de connaître au temps
quand se dresse passé, l'embusqué
la remontée à la traque des dates

dédale – vous êtes ici (6)
ici, vous êtes ici, chantier votif
passager dans la ville éventrée
indésirable encore au lieu clos
des obstructions et ses limites
à l'encontre, si près de rejoindre
bouché, condamné de là, l'interdit
ou se glisser par une claire-voie
issue dans le dédale métallique
qui cantonne borné, le périmètre
canalise le parcours à circuler

des chaînes de livres à la mer
tour à tour à tour
je suis deux fois je suis j'ai
et j'ai la nuit seule.
c'est aussi avec
pourquoi là-bas soudain tu
hier depuis toujours.
l'univers se couche
dans les yeux de tous. la mer
appelle l'enfant.
pourquoi le dernier
c'est que contre c'est de front
parfois par le fond.
toujours seule seul
roses rose rose rose
violet blanches blanc.
on vit mourant vit
pour un son un fond plus qu'un
double souffrant souffle.
le temps pas à pas
par hasard en souvenir
grille qui attend.
des monts des montagnes
descendants descendus rendent
des rochers de roc.
tente lance couche
appelle l'autre de l'autre
au bord des deux vers.
déjà la mer c'est
autrefois le monde c'est
passé le passé.
au loin l'horizon
dort le jour pourquoi toujours
là-bas recommence.
colonne bandeau
détache flotter déroule
courant dérangé.
des papillons blancs,
tu les vois de sous ton livre,
volant sur la neige.

terre

tu rentres. tu quittes le rivage. tu retournes en terre. les amers quittent la mer.
soudain cette moitié du monde qui était en mer redevient terre – forêts, champs, campagne.

a

son tour celle-ci devient l'océan. tu reviens au monde des vivants comme un grec débarqué
tournait le dos à l'inféconde. l'immensité se fait solide, moissonneuse, verte et blonde,
guéable. les nuages sont utiles. tu écarter les buissons de la lisière, rentres dans le bois,
retournes à l'épais – l'impénétrable. la forêt de chênes chante.

en même temps c'est le temps, le double régime chaque moitié est le tout, dans
l'indivision.

celle de la sérénité hölderlinienne: l'oubli de la menace, le vaste, la pérennité, le pour-
toujours du s'entr'aimer multiple, pareil au spectacle quand le monde se donne en spectacle,
l'oisiveté léopardienne; c'est quand les champs et les eaux, les forêts et les fleurs, les nuages
et les neiges assonnent dans le zèle des saisons.

avec celle-ci: repoussé, pressenti, ulcérant, le contre-courant funèbre, le complot du
destin, affliction et nuisance, la conspiration de la perte, voici la morition des proches, la
contagion des maux, l'acérbe érosion, la calomnie générale, l'abréviation de la vie,
l'encombre, la terre périmée, l'extermination du passé, le périr.

dédale – vous êtes ici (5)

selon la ligne d'un morcellement
l'axe autour duquel à l'est l'ouest
seulement là, comme si va et vient
sans rotation, le mouvement même
battement du pendule oscillant
aux extrêmes, à ignorer le centre
dans l'encombrement persistant
des canalisations agglutinées
levier des grues à reconstruire
acier, les fondations de l'utopie
qui affleurent, vestiges retors
exhumés des fouilles, décombres

dédale – vous êtes ici (4)

hors du plan où disparaît ce lieu
d'abord vertical aux dimensions
par pans portant à la face l'appui

dans l'espace alourdi des volumes
cubes édifiés édifices à surgir
échafaudés en aplomb, pesanteur
vers le sol attractif, gravitant
à rechercher le centre, une ville
démembrée au temps, son entaille

prose
tu me manques mais maintenant
pas plus que ceux que je ne connais pas
je les invente criblant de tes faces
la terre qui fut riche en mondes
(quand chaque roi guidait une île
à l'estime de ses biens (cendre d'
oiseaux, manganèse et salamandre)
et que des naufragés fédéraient les bords)
maintenant tu me manques mais
comme ceux que je ne connais pas
dont j' imagine avec ton visage l' impatience
j' ai jeté tes dents aux rêveries
je t' ai traité par-dessus l' épaule
(il y a des vestales qui reconduisent au pacifique
son eau fume c' est après le départ des fidèles
l' océan bave comme un mongol aux oreillers du lit
charogne en boule et poils au caniveau de sel
un éléphant blasphème poséidon)
tu ne me manques pas plus que ceux
que je ne connais pas maintenant
orphique tu l' es devenu j' ai jeté
ton absence démembrée en plusieurs vals
tu m' as changé en hôte je sais
ou j' invente

intimité plus grande avec les astres
et dans la nuit sondée plus profond
dans la nuit rapprochée la terre
débouche sur le soleil cette étoile agrandie

au cœur de la nuit le jour
nuit de la nuit connaît
une étoile plus brillante

voir le mot nu inconnu
ne vouloir plaisamment vos vers
ânonnables : poésie malgré

dédale – vous êtes ici (3)
sur le plan, les aplats de la ville
vous êtes ici, dans le cercle vide
encerclé, cercle rouge et carmin
l'image des hypothèses projetée
au point calculé de la sphère, ici
sur la surface illisible du lieu
repérage de l'étendue apparente
dûment légendée à l'observateur
car désorienté, ce vide cardinal
empreintes défigurées de la vue
au travers, maillage imaginaire
et sans relief de dire, ici cercle
à échelle réduite, il faut briser
et sortir dans la ville, échappée

alarme
nous inventons la maîtrise
de l'échelle où nous disparaissions
l'essentiellement rompue la poésie
sa fusée aux yeux pers dans la nuit
inquiète cette échelle encore
– observateur observant un centre
en train de se prendre pour un centre
glossaire joué à l'écarté

les fines approximations rapprochent
fente rupture feinte il s'escrime
pour s'offrir aux coups il dé
nomme il dé
çoit dé
vie le présentable
s'exhortant:
dis
con
viens:

dédale – vous êtes ici (10)
péril d'usure, repartir étranger
à la faveur soudaine, l'irruption
pointée après les perspectives
par l'embrasement où se dispersent
ces contours pétrifiés, recours
des ombres, des lumières perçues
retombées opaques, demi-teintes
sur le lieu dépaysé, introuvable
au territoire graphique, profil
en suspens de la ville, fragments
des vis-à-vis à l'instant, parcours
dans le transit rotatif, la terre
hâtée selon le long des horizons
et demeure le vertige, battement
de cils, l'oeil incertain d'énigme
le lieu sans cesse au proche, loin
vous êtes ici, en dehors du cercle
passant étrange, étranger ainsi
libre usage, marchant nulle part

traité oulipien
traité oulipien sens subtil apocalypse froide
éloge rendu
mélancolie aztèque guidon noir opposition élémentaire
secteur chromé

somme phonétique ménage lent page élémentaire
littérature combinatoire
je suis grand
la terre grandit
je suis né
un homme dort
tout finit
pierrot changea le
sens du palindrome
tour inexistant stations invisibles autobiographie vécue
colonne inoubliable

dédale – vous êtes ici (1)
voies, voyages, le roulement ferré
dans ses rails et gris, traverses
continu cheminement du ballast
roulant déroulant sur la courbe
ses frottements, d'un bruit sourd
et s'approche, imminent au signal
l'aiguillage, où bifurque ferrée
la voie enferrée de ses remblais
tracé concassé, une seule traite
au ralenti, la traînée mécanique
s'essoufle le rythme et plus bas
lenteur à la destination, crisse
aux coulisses de la ville, décors
les bas-côtés, panneaux glissant
qui s'affichent, icônes alentour
des mots, archives estampillées
où n'importe, d'un lieu quelconque
dépourvu des distinctions, sauf
dans l'attente, à l'arrêt du moment
annoncé, s'entrevoit, quel, unique
le nom connu à désigner le voyage
quand par là il finit et commence
rendu possible de l'éloignement
intervalle géographique, l'exil
par le graphe, abscisse, position
déposé sur le quai, gare d'arrivée

janvier

*valery larbaud, qui écrit, se demande pourquoi il écrit, et se répond que c'est uniquement pour commencer l'année en écrivant.

*george eliot commence un nouveau roman, romola.

*paul klee dessine un pied d'après nature, et pense que c'est son meilleur pied.

*alexis saint-léger offre à marie laurencin la chanson liminaire d'anabase dans un crâne de cheval qu'il a ramené du désert de gobi, où il s'était perdu.

2 janvier

*à la veille de son départ pour new york, emmanuel hocquard tape un poème de george oppen sur son underwood standard typewriter n°3.

*m. charpentier, académicien, est député par l'académie françoise auprès de m. colbert, pour le remercier d'avoir procuré à cette société les jettons qui lui permettent de voter.

*dans le train de londres, g.h. lewes demande à un compagnon de voyage de lui prêter le times, et il y découvre un article qui donne un compte rendu très favorable de scenes of clerical life « by mr george eliot, a name unknown to us ».

.....

dédale – vous êtes ici (2)

où arrive d'un convoi en partance
croisements laminaires étirés
au long cours de la ville répétée
son nom, le terme propre du voyage
avant que s'imagine, premier plan
dans l'entre-deux, étranger par où
à pas perdus, indécis de s'avancer
la retenue de franchir, hésitant
où l'on va, où l'on est, le lieu défini
déchiffré à l'inventaire précis
seuil d'un énoncé inconnu de rues
litanie pour mémoire cadastrée

qui quoi

il y a longtemps que tu n'existes pas

visage quelquefois célèbre et suffisant
comment je t'aime je ne sais depuis longtemps
je t'aime avec indifférence je t'aime à haine
par omission par murmure par lâcheté
avec obstination contre toute vraisemblance
je t'aime en te perdant pour perdre
ce moi qui refuse d'être des nôtres entraîné
de poupe (ce balcon chantourné sur le sel)
ex-qui de dos traîné entre deux eaux
maintenant quoi
bouche punie
bouche punie cœur arpentant l'orbite
une question à tout frayant en vain le tiers

bord
pourquoi revient cette formule aimée
"au bord du monde encore une fois"
qu'est ce bord, qu'est ce 'bord', être-au-bord
la bordure chez baudelaire et
la terrasse des princes de rimbaud
avec vue sur le monde et le tout comme
ayant passé par ici qui repassera par là

janvier 2
janvier – 1. empire romain, prétoriens assassinent les 2 consuls ordinaires & proclament
pentinax,
préfet de la ville, nouvel empereur, remplaçant empereur commode,
étranglé la veille. — géza, chef tribus hongroises converti christianisme
par épouse, princesse gisèle nièce d'empereur othon le grand,
se fait couronner roi de hongrie désormais chrétienne & prend nom chrétien
étienne. — roi de navarre, charles ii, meurt, ne laissant à héritiers
que dettes considérables. — reddition grenade assure victoire
reine de castille sur musulmans. — non loin côtes île de java, flotte
hollandaise et flotte portugaise s'affrontent depuis 3 jours. — paris, philanthrope
pierre de chamousset fonde petite poste, 1ère entreprise réussie
distribution systématique courrier, avec boîtes aux lettres publiques,
rapportant à philanthrope 50 000 livres dès 1ère année. — république

française répartie 83 départements. — dessalines ayant vaincu troupes napoléoniennes, proclame indépendance île haïti. — espagne, dans le bourg cabezas de san juan, colonel riego, s'étant rendu sur grand-place en tête de bataillon, proclame constitution de 1812. — chine, sun yat-sen proclame république, prête serment comme président, promet tolérance religieuse & remplace calendrier lunaire par calendrier solaire. — ligne de cessez-le-feu coupe cachemire en 2 morceaux, l'un attribué inde, l'autre devenant azad kashmir = « cachemire libre », qui prend nom pakistan. — cameroun proclame indépendance sous tutelle française. — colonel jean bedel bokassa renverse président centrafricain, david dacko, contraint remettre pouvoirs. — france : pour tous bébés nés français ce jour, cadeau 100 euros sur livret a caisse épargne. — natanya, attentat suicide, 1 mort (le suicidé) & 19 blessés. — à leipzig est chantée, pour ce jour de l'an, une cantate profane de jean-sébastien bach, die zeit, die tag und jahre macht, « le temps qui fait le jour et l'an. »

.....

c'est entre nous
l'air entre les mains salut
et la main entre les saluts
et le salut par intervalle
rien avec rien jouant à
s'envoyer la belle apparition

diane tu es diane comme la froide
lune sous les nuées se cachant
de l'absence ou lumineuse phœbé
par les jours répandant ton aisance
mais de nul lieu bas souveraine
chasseresse tu ne l'es qu'en refus
d'indiscrètes noces vulnérable
toutefois au jeune cœur assoupi
un orion un actéon tu dédaignes
pour cour négligente des hommages
chaste ne te veux que lueur du jour

la déesse aux bains aux chiens qui
sur ses rêves marche

en syllabes de lettres qui faisaient des noms
des r de soleil (ray) de roue lorraine (réda) de
roche (m ou d) ou de roubaud de ristat presque
tristan qui faisaient des noms à faces et corps
1980 comme celui blême vérace de b.noël ou
les p des exilés perros, pérol, parant le d
d'un deguy le z bizarre d'izoard
ou le s assassiné sur la couche de salabreuil
du jeune belge doué savitzkaya avant un st
à sifflante dentale sourde avec f de dégoût
mépris « celui qui parle avec énergie »

dans le
bénissement du jour
on
lisait que
la
vieille ordure
ezra pound
comprendait
que dalle au
finnegans wake
aux monstres
mots
intarrisables
aux
perroquets des dates
jusqu'aux eaux séparées
de la mer

la brique
aussi bien serais-je cette brique
depuis trois jours plate ébréchée
rouillée sonore rugueuse compacte
et rouge sur la fenêtre brun-rouge
comme un lourd oiseau posée pétrie
moulée argile séchée cuite au four
de taches noires piquetées désolée
en cicatrices et moellons que je
veux absorber des yeux engloutir
au mieux nommer brique à méditer
à pousser par jeu jadis de marelle
en tous temps dont on fortifie les
maisons qui durent contre vents
marées grêles oublis pioches crachats
la brique indestructible d'un scribe babylonien

le plaisir
confinait à
l'interdit
la mâchoire
du
mort
bloquée
après
coup
le fils
étendu
lumière
artificielle
celui qui pense
désormais
sans respirer

25 novembre
qu'il
avait

parlé de
« bord mortel »
l'
autre
« cette fois est la dernière »
chansons
ou
prières
cette voix
qu'il croit
entendre
sous
la
sienne

toi
toi
qui marches, qui ne veut pas voir
descends, descends toujours jusqu'aux royaumes
de l'infertile
là tout un peuple bouge, ombres
des pères que les fils bafouent, reines
qui dansent dans leur délire et loin,
très loin sur une falaise
un homme qui regarde la mer et qui murmure,
montagnes de l'écume, rendez-la moi.

20 novembre 2001
rien
ne me
retient
porte
et fenêtres
closes
rue
étroite
et

vide
trois années
de deuil

je pouvais passer des
jours à écouter
à entendre
votre voix est
jusqu'à
entendre
j'invente un autre mot
pour
écrire
ce qui n'est pas
elle y laisse un morceau
de son ombre
l'oxymoron
doigt
anus
pour que tout soit possible

ils vont tête baissée sur leur entente
ils échangent leurs gestes
en secret se pressent les pieds
et dorment l'un pour l'autre
du haut de leurs larmes jusqu'à leurs pardons
ils s'enchangent
chaque mardi d'un chemin de lierres et de lenteurs
à peine s'effleurant
puis follement s'abouchent
en pressant ses lèvres il serre son foulard
noir comme sexe et rouge sang
il attend déjà demain dans l'ombre
chaque matin sied à leur visage
changeant d'alarmes en chuchotis
quand elle entre dans son espérance
elle essuie ses pleurs

ou lui chante dans la nuit
alors ils se nomment animal ou ange
avant que leur manquent les mots
paupières allongées
ils se cherchent outre le corps
en cris et silences d\'extase il
raidit longtemps son âme en elle
tous cheveux renversés

il y a
il y a la route avec ses trous,
il y a partout cette menace immense
qu\'on m\'appelle, qu\'on me dise mon défaut,
je m\'inclinerai jusqu\'à terre.

pauvres humains roulant leur cycle d\'enfer : le petit
jésus. les gels. le verglas. les suicides. les di-
manches. les votes. les nuées. les crues. les
masques & crêpes. la pêche. les derniers buis. le
pape ! le travail. les accidents. les règles. le
débarquement. les plages. le tour. la vierge. la
bastille. la canicule. les lits d\'amour. la ren-
trée. la chasse. les marrons. les tempêtes. tous
les défunts. la foire. le beaujolais. les lunes.
les fêces. les brumes. les feuilles. la neige.
les dindes. les glas. les gares. les grèves.
le dakar. les mariées avec balai. le petit jésus.

27 novembre
la peur
encore
l\'héritage
de

la
peur
à rendre
la mort
plus facile
il a
été
l'agresseur
avec l'innocence
du
défendant

par désespoir de l'amour qui n'est
pas échu par désespoir de la mort
qui déjà m'a prévu par désespoir
du sexe qui nous fut à charge par
désespoir de l'homme qui n'est que
misère par désespoir du temps qui
n'est que poussière par désespoir de
l'art qui n'a pas visité par dés-
espoir de l'âme que l'on n'a pas
trouvée par désespoir de soi qui
ne sut que honte par dés-
espoir du suicide qui n'est qu'
alibi par désespoir du monde
illusion par désespoir où s'en-
fuir ? dans l'étude par oubli
dans le stupre par malchance mais
dans la mer pour s'y laver

en l'an deux mille survinrent les hellènes
en 1930 our fut détruite
à l'âge moyen apparut l'alphabet qui
permettra une fois pesso
au huitième siècle la trière
partir sur les mers
en 42 kilomètres marathon traversa les ères

batailles sur massacres
enfin mutilés les hermès
324, grandioses noces à suse puis hannibal
endure le chaud & le froid
couche sur la dure
ô landes et moutons
enfin spartacus !
nos chères héroïnes agrippine messaline
en 41 se rencontrent les beaux amants
ailleurs :
turbans-jaunes ou sourcils-rouges -
tel fut mon songe au dernier article
moi poète tout-fou
inventeur du dé-lyre
avant la croix d\'ignominie

soleil
soleillot
qui courait sur la vitre
qu\'il chantait
qu\'il lisait
le corps astral
de la verge
en vertu du principe
de non coïncidence de soi et soi

parmi beaucoup de poèmes
parmi beaucoup de poèmes
il y en avait un
dont je ne parvenais pas à me souvenir
sinon que je l\'avais composé
autrefois
en descendant cette rue
du côté des numéros pairs de cette rue
baignée d\'une matinée limpide
une rue de petites boutiques persistantes
entre la seine sinistrée et l\'hôpital

un poème écrit avec mes pieds
comme je compose toujours les poèmes
en silence et dans ma tête et en marchant
mais je ne me souviens de rien
que de la rue de la lumière et du hasard
qui avait fait entrer dans ce poème
le mot 'respect'
que je n'ai pas l'habitude de faire vibrer
dans les pages mentales de la poésie
au delà de lui il n'y a rien
et ce mot ce mot qui ne bouge pas
atteste la cessation de la rue
comme un arbre oublié de l'espace

5 novembre
aujourd'hui
musique
inutile
mots
ne veulent rien dire
on
voudrait
mourir
à l'improviste
comme
on naît

fais ton bagage
fais ton bagage, gentil vieux,
le jour tout neuf nous chasse
même les loups sont envieux
de nos minimes carcasses
debout, debout, ne pensons plus,
un autre souffre à notre place.

nous
venions
presque
en
même
temps
et
tout ce qui
se faisait
par
moi
était
votre
œuvre

on est petits
on est petits, disais-tu, si petits que la mort
va nous oublier
comme tu parlais bien sur la lande, je finissais
par te croire, le fou
j'imaginai la mort comme une mère
qui nous accueille
et qui veut qu'on s'endorme enfin, mais
tu n'étais que le fou
tu confondais merveilleusement
les signes, moi
j'étais sur le bord du vide,
j'attendais.

jude qui n'aurait jésus trahi
un poète odieux par défi
du vingtième siècle après lui
en enfer vécut son paradis

stances ou silles vite il écrivit
tant qu'il put user de son vit
égoïstement vrillé dans les
filles qui lui adoucirent la vie
amoureuses d'infante tendresse
n'y a que de mort que trop argua !

à lourdes, comme à l'asile, aux abattoirs
les miraculables s'alignent en dortoirs
pour guérir la sale maladie la vie
les miraculés-debout pour eux prient
un dieu douteux né dans leurs neurones
partout pullulent des hommes en noir-
meurtre et deuil cortège lamentable
parcourant ce charnier pitoyable où
passe un glabre mutilé dans sa poussette
que tire un bipède gracié provisoire
tête en bas ils attendent le très-haut
choisir chacun sa guenille unique
pour un prodige qui défierait l'art
lourdes sont les affres, légers les cierges !

elle
quitte
la maison
elle
se
retrouve
dans la rue
la course
l'entraîne
vers un désert
le pont
du fleuve

un arbre...
un arbre et puis un arbre et puis
le froid
je ne veux plus que cet aveugle
me guide
comme on est seul
quand on marche depuis toujours
un arbre et puis
pas même un arbre, une distance
d'autres, je les aimais,
sont loin.

ma fille
ma fille, ma douce
on serait si bien
parmi les coquilles
sans plus voir jamais
les arbres qui montent
auraient du souci
mais nous dans la terre
on dormirait mieux
ma fille, ma douce
j'ai trop attendu
dis-moi que tu m'aimes
j'écoute, je viens.

vieille jambe
vieille jambe, tu ne sers plus, je
te jette
il est trop grand ce monde, on peut
s'y perdre, mais
tout se ressemble à la fin, tout pourrit
n'importe où

la vieille cervelle aussi
a besoin d'une béquille, boîte,
boîte, mon pur esprit, les crapauds
rient dans leur marécage.

ce sera le soir
ce sera le soir, la même heure
du soir, les colombes
commenceront à se poser sur les branches,
quelqu'un dira, comme
l'herbe est haute, allons nous asseoir,
racontons-nous
pour passer le temps une histoire un peu folle,
celle d'un roi
qui croyait tout savoir et qui perdit
tout, quelqu'un
dira, c'en est fini des fables
tristes, oublions-les,
comme le soleil se couche lentement.

peut-etre qu'il reviendra
peut-être qu'il reviendra, le fou, qu'il
me prendra par l'épaule
comme hier, quand je voulais mourir
dans un trou
peut-être qu'il dira, mon oncle, ne me laisse
pas sur la route
emmène-moi où les paroles ne déchirent plus.

on s'est donne le temps
on s'est donné le temps, on s'est
perdus, on a poursuivi
le soleil, on s'est endormis tant de fois

sur un lit de paille,
maintenant, comme il est frais
le souvenir du vent
on dirait que la pluie fait un long
silence
et c'est comme si dans le soir
des dieux naissaient
mais si petits
que les oiseaux les picorent comme des graines.

si haute était la terre en ce temps-là
les femmes suspendaient linge et nuages à la même corde
des anges s'accrochaient à leurs jupes pour les empêcher de suivre les âmes égarées
tout ce qui faisait commerce avec l'eau avait une âme
jarre calebasse bassine
les seaux repechaient celles qui végétaient dans l'indifférence des puits
toute ombre mouvante était esquisse de revenant
tout chant de coq se transformait en présage
l'annonceur des naissances parlait plus haut que la cascade
mais plus bas que le vent qui avait mainmise sur le dedans et le dehors
dilatant les champs pauvres
repoussant l'horizon d'un arpent lorsque les maisons s'étrécissaient aux dimensions des
cages
le sage évitait de croiser son chemin
il vous cassait un homme sur son genou comme une paille

et peut-être que...
et peut-être que tout était écrit dans le livre
mais le livre s'est perdu
ou quelqu'un l'a jeté dans les ronces
sans le lire
n'importe ce qui fut écrit
demeure, même
obscur, un autre qui n'a pas vécu
tout cela
et sans connaître la langue du livre, comprendra
chaque mot

et quand il aura lu, quelque chose
de nous se lèvera
un souffle, une sorte de sourire entre les pierres.

demain, dès l'aube
demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
je partirai. vois-tu, je sais que tu m'attends.
j'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
ni les voiles au loin descendant vers harfleur,
et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

les sanglots longs
des violons
de l'automne
blessent mon coeur
d'une langueur
monotone.
tout suffocant
et blême, quand
sonne l'heure,
je me souviens
des jours anciens
et je pleure;
et je m'en vais
au vent mauvais
qui m'emporte
deçà, delà,
pareil à la
feuille morte.

je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
mon paletot aussi devenait idéal ;
j'allais sous le ciel, muse ! et j'étais ton féal ;
oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !
mon unique culotte avait un large trou.
– petit-poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
des rimes. mon auberge était à la grande-ourse.
– mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou
et je les écoutais, assis au bord des routes,
ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
de rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;
où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
comme des lyres, je tirais les élastiques
de mes souliers blessés, un pied près de mon coeur !

souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
qui suivent, indolents compagnons de voyage,
le navire glissant sur les gouffres amers.
à peine les ont-ils déposés sur les planches,
que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
comme des avirons traîner à côté d'eux.
ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
l'un agace son bec avec un brûle-gueule,
l'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!
le poète est semblable au prince des nuées
qui hante la tempête et se rit de l'archer;
exilé sur le sol au milieu des huées,
ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

sur mes cahiers d'écolier
sur mon pupitre et les arbres
sur le sable sur la neige
j'écris ton nom
sur toutes les pages lues
sur toutes les pages blanches
pierre sang papier ou cendre
j'écris ton nom
sur les images dorées
sur les armes des guerriers
sur la couronne des rois
j'écris ton nom
sur la jungle et le désert
sur les nids sur les genêts
sur l'écho de mon enfance
j'écris ton nom
sur les merveilles des nuits
sur le pain blanc des journées
sur les saisons fiancées
j'écris ton nom
sur tous mes chiffons d'azur
sur l'étang soleil moisi
sur le lac lune vivante
j'écris ton nom
sur les champs sur l'horizon
sur les ailes des oiseaux
et sur le moulin des ombres
j'écris ton nom
sur chaque bouffée d'aurore
sur la mer sur les bateaux
sur la montagne démente
j'écris ton nom
sur la mousse des nuages
sur les sueurs de l'orage
sur la pluie épaisse et fade
j'écris ton nom
sur les formes scintillantes
sur les cloches des couleurs
sur la vérité physique
j'écris ton nom
sur les sentiers éveillés
sur les routes déployées
sur les places qui débordent

j'écris ton nom
sur la lampe qui s'allume
sur la lampe qui s'éteint
sur mes maisons réunies
j'écris ton nom
sur le fruit coupé en deux
du miroir et de ma chambre
sur mon lit coquille vide
j'écris ton nom
sur mon chien gourmand et tendre
sur ses oreilles dressées
sur sa patte maladroite
j'écris ton nom
sur le tremplin de ma porte
sur les objets familiers
sur le flot du feu béni
j'écris ton nom
sur toute chair accordée
sur le front de mes amis
sur chaque main qui se tend
j'écris ton nom
sur la vitre des surprises
sur les lèvres attentives
bien au-dessus du silence
j'écris ton nom
sur mes refuges détruits
sur mes phares écroulés
sur les murs de mon ennui
j'écris ton nom
sur l'absence sans désir
sur la solitude nue
sur les marches de la mort
j'écris ton nom
sur la santé revenue
sur le risque disparu
sur l'espoir sans souvenir
j'écris ton nom
et par le pouvoir d'un mot
je recommence ma vie
je suis né pour te connaître
pour te nommer
liberté.

j'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
que les noeuds trop serrés n'ont pu les contenir.
les noeuds ont éclaté. les roses envolées
dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;
la vague en a paru rouge et comme enflammée.
ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
respire-en sur moi l'odorant souvenir.

maître corbeau, sur un arbre perché,
tenait en son bec un fromage.
maître renard, par l'odeur alléché,
lui tint à peu près ce langage:
hé! bonjour, monsieur du corbeau.
que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
sans mentir, si votre ramage
se rapporte à votre plumage,
vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
à ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
et, pour montrer sa belle voix,
il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
le renard s'en saisit, et dit: mon bon monsieur,
apprenez que tout flatteur
vit aux dépens de celui qui l'écoute:
cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
le corbeau, honteux et confus,
jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

oh! je voudrais tant que tu te souviennes
des jours heureux où nous étions amis
en ce temps-là la vie était plus belle,
et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui

les feuilles mortes se ramassent a la pelle
tu vois, je n'ai pas oublié...
les feuilles mortes se ramassent a la pelle,
les souvenirs et les regrets aussi
et le vent du nord les emporte
dans la nuit froide de l'oubli.
tu vois, je n'ai pas oublié
la chanson que tu me chantais.
c'est une chanson qui nous ressemble
toi, tu m'aimais et je t'aimais
et nous vivions tous deux ensemble
toi qui m'aimais, moi qui t'aimais
mais la vie sépare ceux qui s'aiment
tout doucement, sans faire de bruit
et la mer efface sur le sable
les pas des amants désunis.

ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
dans la nuit éternelle emportés sans retour,
ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
jeter l'ancre un seul jour ?
ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
où tu la vis s'asseoir !
tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
sur ses pieds adorés.
un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
on n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
tes flots harmonieux.
tout à coup des accents inconnus à la terre
du rivage charmé frappèrent les échos ;
le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
laissa tomber ces mots :
" ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !
suspendez votre cours :
laissez-nous savourer les rapides délices

des plus beaux de nos jours !
" assez de malheureux ici-bas vous implorent,
coulez, coulez pour eux ;
prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
oubliez les heureux.
" mais je demande en vain quelques moments encore,
le temps m'échappe et fuit ;
je dis à cette nuit : sois plus lente ; et l'aurore
va dissiper la nuit.
" aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
hâtons-nous, jouissons !
l'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
il coule, et nous passons ! "
temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
s'envolent loin de nous de la même vitesse
que les jours de malheur ?
eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
ne nous les rendra plus !
éternité, néant, passé, sombres abîmes,
que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
que vous nous ravissez ?
ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
au moins le souvenir !
qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
qui pendent sur tes eaux.
qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
de ses molles clartés.
que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
que les parfums légers de ton air embaumé,
que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
tout dise : ils ont aimé !

c'est un trou de verdure où chante une rivière
accrochant follement aux herbes des haillons
d'argent; où le soleil de la montagne fière,
luit; c'est un petit val qui mousse de rayons.
un soldat jeune bouche ouverte, tête nue,
et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
pale dans son lit vert où la lumière pleut.
les pieds dans les glaïeuls, il dort. souriant comme
sourirait un enfant malade, il fait un somme:
nature, berce-le chaudement: il a froid.
les parfums ne font plus frissonner sa narine;
il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
tranquille. il a deux trous rouges au côté droit.

la tombe dit à la rose :
– des pleurs dont l'aube t'arrose
que fais-tu, fleur des amours ?
la rose dit à la tombe :
– que fais-tu de ce qui tombe
dans ton gouffre ouvert toujours ?
la rose dit : – tombeau sombre,
de ces pleurs je fais dans l'ombre
un parfum d'ambre et de miel.
la tombe dit : – fleur plaintive,
de chaque âme qui m'arrive
je fais un ange du ciel !

quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
assise auprès du feu, dévidant et filant, –
direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :
ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,

déjà sous le labeur à demi sommeillant,
qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,
bénissant votre nom de louange immortelle.
je serai sous la terre et fantôme sans os :
par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
vous serez au foyer une vieille accroupie,
regrettant mon amour et votre fier dédain.
vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

les amoureux fervents et les savants austères
aiment également, dans leur mûre saison,
les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.
amis de la science et de la volupté
ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
l'érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
s'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.
ils prennent en songeant les nobles attitudes
des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;
leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

la courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,
un rond de danse et de douceur,
auréole du temps, berceau nocturne et sûr,
et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
c'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.
feuilles de jour et mousse de rosée,
roseaux du vent, sourires parfumés,
ailes couvrant le monde de lumière,
bateaux chargés du ciel et de la mer,
chasseurs des bruits et sources des couleurs,
parfums éclos d'une couvée d'aurores
qui gît toujours sur la paille des astres,

comme le jour dépend de l'innocence
le monde entier dépend de tes yeux purs
et tout mon sang coule dans leurs regards.

sous le pont mirabeau coule la seine
et nos amours
faut-il qu'il m'en souviennne
la joie venait toujours après la peine
viennne la nuit sonne l'heure
les jours s'en vont je demeure
les mains dans les mains restons face à face
tandis que sous
le pont de nos bras passe
des éternels regards l'onde si lasse
viennne la nuit sonne l'heure
les jours s'en vont je demeure
l'amour s'en va comme cette eau courante
l'amour s'en va
comme la vie est lente
et comme l'espérance est violente
viennne la nuit sonne l'heure
les jours s'en vont je demeure
passent les jours et passent les semaines
ni temps passé
ni les amours reviennent
sous le pont mirabeau coule la seine
viennne la nuit sonne l'heure
les jours s'en vont je demeure

bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;
adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
j'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
le bois retentissant sur le pavé des cours.
tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère,
haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
et, comme le soleil dans son enfer polaire,
mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

j'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;
l'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
mon esprit est pareil à la tour qui succombe
sous les coups du bélier infatigable et lourd.
il me semble, bercé par ce choc monotone,
qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
pour qui ? — c'était hier l'été; voici l'automne !
ce bruit mystérieux sonne comme un départ.
j'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.
et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,
même pour un ingrat, même pour un méchant;
amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
d'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.
courte tâche ! la tombe attend; elle est avide !
ah! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
de l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

tes pas, enfants de mon silence,
saintement, lentement placés,
vers le lit de ma vigilance
procèdent muets et glacés.
personne pure, ombre divine,
qu'ils sont doux, tes pas retenus!
dieux !... tous les dons que je devine
viennent à moi sur ces pieds nus!
si, de tes lèvres avancées,
tu prépares pour l'apaiser,
à l'habitant de mes pensées
la nourriture d'un baiser,
ne hâte pas cet acte tendre,
douceur d'être et de n'être pas,
car j'ai vécu de vous attendre,
et mon cœur n'était que vos pas.

